

# la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

---

## L'Art du Poète

**O**RDONNER des idées pour qu'elles-mêmes rangent les syllabes des mots dans la raison et l'ordre du chant, est-il chose permise à un poète du vingtième siècle?

M'étant permis bien davantage, s'il y a faute, je n'ai pas le droit de la réduire. Soit que j'aie poursuivi à travers les temps et les peuples la poésie de l'histoire, soit que, dans l'épaisseur des ténèbres intérieures, j'aie essayé de découvrir le fil mystérieux de l'être identique et présent dans les êtres divers, pour démêler ce que l'ami peut laisser engloutir, résorber et confondre dans l'amitié, l'amant dans l'amour, ou ce que le *toi* et le *moi* peuvent au contraire réserver l'un de l'autre et refuser à la fusion des deux flammes prédestinées : agitant de ces grandes choses, possédé du trouble de ces obscurités et du désir de la clarté qui les dissipe, je ne suis pas rentré de ces courses et de ces poursuites, comme la mère du Centaure, seulement imprégné et trempé des effluves d'un monde inconnu ; j'apporte sur mon poing, comme des oiseaux capturés, la lumière et le son que la découverte rayonne. Que la découverte soit vraie, je le crois, je le dis, et comme, en outre, je le chante, il n'y a pas la moindre illusion à me faire, cette chanson revient au plus bâtarde de tous les genres littéraires, qui est le didactique, lequel est mort et enterré pour toujours, à ce qu'on me dit.

Il serait vain de rapporter ici les titres de noblesse de tout essai d'enseignement et de propagande confié à l'onde du vers. Trop de grands noms seraient à dire et de zone trop élevée : quelle que soit leur gloire, il paraît que « l'évolution » les condamne ; elle a mis un terme définitif à l'ère de ces tentatives, quelque fameux succès que celles-ci aient pu obtenir autrefois. On veut que le poème ne nous apprenne rien et montre de tout point une pure, parfaite et constante inutilité. J'aurais intérêt à penser là-dessus comme un maîtresot de ma connaissance. Les faiblesses de mon talent en bénéficieraient, et les torts de mon art seraient mis sur le dos du destin et des grandes lois. Cependant, je ne peux m'empêcher de me demander, au sujet des lois du devenir, qui donc en sait rien. Celui-même qui nous les récite par cœur en serait moins sûr s'il n'oubliait que les mêmes âges de la poésie sont occupés des mouvements les plus divers et qu'entre toutes notre époque connaît et goûte les arts poétiques contraires : pour les uns, les matériaux du chant doivent s'exténuer et tomber à rien ; pour les autres, toute matière, même opaque et lourde, convient à la masse chantante, comme ce rocher de Memnon qui mettait en musique de la lumière. En réalité, le suprême schéma abrégatif de la poésie dite pure n'est pas plus naturel ni plus légitime que le système qui consent leur place à la voix distincte, à la parole articulée des âmes et des corps. L'erreur est de croire que l'un annule l'autre ; l'erreur est d'abolir toutes les transitions possibles entre ces deux types extrêmes. M. Valéry, mallarmiste, finit par retrouver une grande partie de ce que Mallarmé nous a retranché.

Tous les genres restent ouverts, même le didactique, et l'on ne saurait trop éviter de se laisser entortiller d'aucune fausse honte de prosaïsmes apparents. Sinon, que faudrait-il penser de la poésie de tous les comiques ? Sinon, il faudrait oublier que notre plus grand poète est Ponchon. Les enfants et les jeunes filles ont seuls le droit de rêver que la poésie soit liée naturellement au bruit de la rame sur le beau lac et au savant arôme de quelque parfum distingué. Cela, si bien soit-il, n'est que pure matière. Et toutes les matières, si elles ne sont bonnes, peuvent le devenir. On en fera toujours quelque chose s'il y a lieu. Y a-t-il lieu ? Car tout est là. Professons avec fermeté que tout ce qui a raison d'être sera. Dès que le genre humain aura besoin de découvrir ou de retenir

en peu de mots poignants et sonores quelque vérité nécessaire, la leçon, portative et stable, sommaire et solide, du Vers sera utilisée à coup sûr, dans les directions les plus surprenantes.

Il n'y a que le Vers pour tenir dans ses griffes d'or l'appareil éboulé de la connaissance. Déjà personne ne peut plus considérer sans un certain souci notre fatras d'interminables écrits en prose. Science, histoire, morale, controverse, roman, journaux, qui en fera la somme et le tour? Un jour ou l'autre, de la terre ou du ciel, il faut qu'une brigade dévouée reçoive la mission de trier ce qu'on doit disputer à l'oubli. Elle ne se composera que de poètes. Ils viendront, ils prélèveront l'essentiel, ils le confieront à la Strophe, à la Stance, au Tercet, au Distique, au Vers, à l'arche de salut qui allège et emporte tout; ils y enfermeront cette élite des vérités essentielles qui s'intégrera à l'éducation, à la tradition, à la mémoire du sens commun délivré, tandis que le surplus des vieilles sciences mort-nées achèvera de se dissoudre dans les ténèbres des caveaux où leur poids inerte les confine déjà. Les peuples d'autrefois ne lisaient pas les livres parce qu'ils n'en avaient point. Les peuples d'aujourd'hui en ont tant qu'ils ne lisent plus. Vienne donc le poème et vienne le chant qui sauvent le bien et le beau du naufrage dans l'océan de l'illisible et dans la mer du Trépelu!

Ce n'est pas autrement que la tragédie a sauvé l'énorme production romanesque du dix-septième siècle. Cela suppose un vers très différent de la prose, mais qui en ait retenu certaines qualités : ce qui est musical n'est pas nécessairement liquide, moelleux, melliflu. Il ne faut s'interdire ni le ton direct ni un langage qui puisse paraître rude, ni quelque mouvement de style qui portant, soulevant les choses familières, retienne à distance les riens. Il ne faut exclure que la manie ostentatoire, l'usage insistant et quasi patenté de tel ou tel moyen rythmique ou métrique : beaucoup de rimeurs s'y acharnent pour faire apprécier l'excellence d'un procédé, ou pour faire avouer qu'ils ne l'ignorent point. Les finesses d'un beau métier agissent d'autant plus qu'elles sont mieux en place, échappent à la vue, sont libres de la tyrannie et de l'affectation. De même, il tient à peu de chose que l'abondance de mots soit qualité ou soit défaut. On en dira autant de l'abondance des images ou de la variété des rimes. Cela n'a rien de nécessaire, et les plus grands ont

estimé qu'il suffit de peu de matière ; les arrangements les plus divers sont possibles, avec un faible nombre d'éléments. Certes, n'en manquons point, mais ne les accumulons pas sans raison. Ne soyons ni opprimés ni privés. L'essentiel est la liberté du sens qui détermine le langage et le rythme. Libre des vieilles vocalises et rendu attentif au cours essentiel des émotions et des idées pures, plus attentif aux idées mères et, mieux encore, à leurs objets célestes et mortels, le poète, rendu à lui-même, reprend l'usage de tous ses biens.

Pour ma part, quand la nouveauté d'un ouvrage me faisait hésiter entre les chemins, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver que les plus anciennement battus étaient les meilleurs. Leur beauté me causait naturellement des surprises que la corruption littéraire de ma jeunesse faisait paraître assez comiques. Je ris encore de l'espèce de stupeur où me plongèrent mes premières tentatives de recours à la grande strophe lyrique de Malherbe, de Racine et de J.-B. Rousseau : quel beau son elle rend, par elle-même, indépendamment de la voix ! quelle vigueur en reçoit le faible langage ! Par ses rimes croisées, le premier quatrain figure le vase ou le socle ; le distique du milieu, en rimes plates, émet la tige droite d'où sort, à rimes embrassées, le bulbe florissant de son quatrain final et ce candélabre vivant, semé à profusion et dans une loi rigoureuse, détermine la plus magnifique avenue qui introduise l'homme à la cime illuminée de la poésie. Mais il ne faut pas s'y fier. La voie qui brille est rude. Comme toujours, nos faibles forces espèrent trop de la médiation du sublime instrument. A l'usage de cette strophe incomparable, on découvre que les modes puissants veulent la main des forts. L'humilité et le bon sens nous rabattent vers des moyens d'expression plus discrets, et c'est ainsi que j'ai abordé si souvent le vers de neuf syllabes qui, même après Verlaine, n'a pas encore obtenu l'honneur des réussites décourageantes.

Parmi les poètes modernes, ceux qui auront le plus vieilli avaient exagéré la part de la rime. On l'a trop rabaissée depuis. Ayant partagé cette erreur, osons avouer que de belles rimes font le juste ornement du poème. Mais *nous avons toujours été persuadés, avec Voltaire, qu'il fallait rimer pour l'oreille et non pour les yeux*. Les fausses rimes sont à fuir.

Il n'est rien qui puisse me résoudre à sacrifier au préjugé de l'orthographe la substance sonore d'une rime

réelle, quelque autorité qu'y oppose l'organe de la vue. Eh ! quoi, *les rochers nus de Saint-Jean-du-Doigt* riment parfaitement à *pensant à toi* dans le poème de Le Goffic, mais *Saint-Jean-des-Doigts*, s'il existait, n'y rimerait plus. En revanche la rime *épanouis, nuits*, dans Musset, constitue une licence tolérable, à cause de l's final ! Mais, faute de cet s, *lui* qui rimerait bien à *nuît*, ne rimerait pas à *tu nuis*, et *tien* va bien avec *appartient*, non avec *appartiens* ? Le *t* ne compte pas, l's compte ? Quelle chinoiserie ! *Forêt* rime bien à *saurait*, malgré la différence de l'orthographe ; augmentez-le d'un s, il ne rime plus, le signe du pluriel s'y oppose sacramentellement. Essaierez-vous de mettre le verbe au pluriel, *sauraient* ne rimera pas mieux à *forêts*, la faute en est aux deux consonnes terminales, lesquelles ne sonnent pas, mais qui doivent être pareilles à l'œil ! Non, c'est trop bête. Finissons-en, revenons au réel. Dans la réalité, puisque *tend* rime beaucoup mieux à *temps* que le mot *étang* agrémenté du signe du pluriel, nous ne devons pas hésiter à terminer deux vers par deux syllabes qui se répondent d'une façon aussi pleine, claire et sonore que *tend* et *temps*, quelque fallacieux obstacle qui soit tiré de la présence ou de l'absence de la lettre que nulle oreille ne peut ni ne doit percevoir.

« Mais, m'écrit le poète Alfred Droin, *ces mots-là ne riment pas entre eux ; les accoupler en fin de vers, c'est écorcher les yeux, les oreilles, blesser la raison et se moquer de Racine.* » Tout beau, il s'agit au contraire de cesser d'offenser les oreilles, et que vient faire ici le mot de raison ? Ronsard avait raison de compter un pluriel qui se prononçait. Racine n'avait pas tort de tenir compte du souvenir d'un signe qui restait sensible de son temps. Deux cents ans après lui, le son qui se mourait a fini de s'éteindre, l's à la fin des vers n'est plus qu'une de ces apostilles de copiste et de grammairien avec lesquelles les poètes de toute langue ont toujours pu jouer sans la moindre gêne.

Voilà un quart de siècle et plus que je n'ai presque pas honte de faire rimer le pluriel et le singulier jusques en des sonnets et ballades où les survivants du Parnasse m'accusaient de me dérober aux difficultés de la règle du jeu ; comme si, dans les poèmes à forme fixe, la répétition fréquente des belles rimes avait pour fin réelle de vaincre une difficulté ! Elles ont pour fin le plaisir, ô mes maîtres d'école !

Elles ne sont là, les mots vous le disent, que pour faire *sonner* ou pour faire *baller* en vous tout ce qui vit d'un peu gaillard parmi vos esprits animaux ! Si elles sont très pures, si elles chantent bien, si leur chant rebondit sur un riche tremplin de consonnes d'appui, il importe très peu à leur ballet sonore que, répondant à *ensemble*, le verbe *tremble* porte ou ne porte pas *nt*. Voilà ce que dit le simple mouvement de l'humeur. Ni Raoul Gineste, ni Albert Gayda ne réussirent à me persuader du contraire en 1890. Après trente ans, Alfred Droin, Charles Derennes, Paul Bourget en personne peuvent me répéter que ça ne rime pas. Je réponds que ça rime, le premier auditeur de bonne foi le démontrera.

La tradition ? Mais votre tradition est routine pure ; la vraie tradition donne ses motifs ; où sont-ils ici ? elle se défend par des raisons ; où sont-elles ? On prétend que les yeux ne doivent pas être sevrés des récréations de l'oreille. Je souhaite bien du plaisir aux pauvres yeux avec les rimes normandes, avec les éditions anciennes des vieux poètes, avec leurs éditions modernes, avec les offenses supérieures que leur préparent des vers comme ceux-ci :

*Ne me réduisez point par cette dure loi  
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi.*

Ce n'est que du Molière. Faut-il du Racine ?

*Vizir, songez à vous, je vous en averti,  
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.*

L'œil de Droin est-il contenté ? Trouve-t-il indolore cette offense à son habitude oculaire de l's d'*avertis* ? Au diable l'habitude oculaire, s'est dit le grand poète, pour déployer tranquillement ce qu'il jugeait capable de rehausser les plaisirs de l'intelligence par les joies naturelles de la pleine euphonie. Dira-t-on que la majesté de Racine en a disposé à son gré ? Nous ne sommes jamais ses plus humbles sujets que lorsque nous prenons le chemin que ses libertés nous ouvrirent.

Revenons au sens, au bon sens. Je rime pour l'oreille, pour cette raison que je n'écris pas mes vers, je me les dis, je me les chante, me les redis, me les rechante ; entre le jour de leur naissance et celui de leur transcription, il peut s'écouler des années. Qu'ils soient écrits ou non, ils sont faits pour

être chantés entre haut et bas, en allant et venant par les rues et par les chemins. Comment m'arrêter à l'orthographe de la chanson? Lorsque j'ai pris la plume, je me suis appliqué aux sons vrais : où il n'y a point de différence de prononciation, je n'en introduis pas d'imaginaires ; où la différence est inexistante, je n'ai pas à nier de réelles identités.

Au surplus, la fidélité des grands maîtres à des différences de prononciation qui sont allées en s'effaçant pendant trois siècles pour s'évanouir tout à fait, aura eu un grand avantage : durant tout ce temps, on a dû mettre à part une catégorie de rimes riches et belles que personne n'a plus touchée et qui est comparable à un vaste espace laissé en friche par des colons un peu distraits : inutile, à peine connu, on le tenait pour un fourré abrupt et stérile, c'est un verger plein de bons fruits qui se découvre tout à coup. Libre à nous d'y entrer, de cueillir, dans leur nouveauté, tant de rimes en verbes ou en substantifs, aussi étonnés de l'ancien divorce que jadis des rencontres nouvelles ! Aussi parfaites que les autres, la fraîcheur de ces rimes et leur sonorité rendront le service de nous affranchir de la foule banale des accouplements, sur lesquels le choix de vingt générations de poètes s'est arrêté depuis Villon et Ronsard. Nos devanciers nous ont préparé cette terre vierge quand ils ont resserré les frontières de leur plaisir. Déplaçons le poteau et, les remerciant, prenons, amassons, il est temps. Contre la richesse naturelle de ces paradis retrouvés, que peut valoir, que peut compter un parasite d'orthographe qui jouerait le corps mort pour empoisonner les vivants?

La règle ne vaut pas. Mais vaudrait-elle, comment sacrifier à une abstraction juridique le surcroît de plaisirs que nous ouvre l'hymen naturel de mots comme *virent* et *navire*, *triumphèrent* et *faire*, *terres* et *disputèrent*, *père* et *trompèrent*? Ces consonnances se désirent et se recherchent de toute éternité. Quand l'interdiction de les unir serait légitime, tant de beaux effets qui la violent paieraient et au delà le prix de ce péché. Là nous portent le souffle libre et le mouvement naturel. Sous la loi? Cela va sans dire, mais la vraie loi, la bonne, une loi qui dispense le plaisir à l'oreille, la satisfaction à l'esprit. Les lois de l'esthétique règlent la joie, règlent l'amour : il faut donc qu'elles les admettent. Il faut qu'elles commencent par éviter de les tuer net.

Sur ce chapitre de la rime, constituée par le son pur, nous

serons donc pleinement révolutionnaires. C'est pour des raisons identiques que nous serons des réactionnaires farouches, sur l'article de l'*e* muet. Là, résistons. Cela importe. Pour les mêmes raisons.

Depuis cinquante et un ans que je lis la lettre moulée, il m'est certifié que l'*e* muet se meurt ou qu'il est mort. Nous avons sur ce point l'autorité de beaucoup de poètes décadents ou symbolistes auxquels font écho tous les professeurs évolutionnistes occupés de la « vie des mots » et des lettres qui les figurent. Mais nous avons aussi l'autorité de Landru ; dans une épître au juge d'instruction qui commence par le beau vers : « *C'est ici qu'exilé de mon champêtre asile,* » l'assassin de femmes disait :

*Quel bras guide le jug(e) ? Par quel ordre enchaîné  
Un gén(i)e malfaisant abrège mes années ?  
Quel signe aux ports lointains me rendra à jamais  
Ma chaumière et mon cœur demeurés à Gambais ?*

Massacrer l'*e* de *juge* et celui de *génie* en des alexandrins de cette coupe pure appelait déjà le bourreau. Mais Landru est moins novateur qu'on ne le croirait. Cinquante ans après Racine, un siècle même avant lui, des voies perfides alléguaient que notre versification faisait trop d'honneur à la désinence féminine imperceptible et fugace que la langue courante tendait à effacer. Voltaire a répondu que seule une oreille sauvage pouvait confondre les sons d'*aimée* et d'*aimé*. Avec cet *e* muet, l'un des secrets principes d'enchantement de notre vers s'évanouirait. Que deviendraient Lamartine, Verlaine, et les plus savants, les plus pénétrants et les plus subtils ? Et Raine ? Comment réciter le joli quatrain gourmand de Vicaire :

*Hélas ! plus de foie  
Ni de pied farci  
Par bonheur voici  
Qu'on apporte l'oie ?*

Les *ci* sont brefs, les *oie* s'épandent et s'allongent ; bon gré mal gré, tout le monde les fait sentir à la récitation. Dans la parole courante, j'*essaie* n'est pas j'*essaye*, mais sa finale est différente du son bref d'*essai*.

Le destin de la belle syllabe prétendue morte ne peut être

cédé aux accidents du langage vivant, qui n'ont rien d'immortel ni de définitif, car ils sont, eux aussi, périssables et corrigibles. M. André Thérive l'a bien établi. N'arrêtons pas le monde à Landru, ni aux chansons de caf'-conc', ni à l'esprit de système. Les expériences de laboratoire de M. l'abbé Rousselot arbitrent ce qui est et non ce qui doit être. Croyons-en l'exigence de l'utilité et de la beauté. Nous avons employé ce critère pour balayer la convention de l's dont le rôle vocal est muet, dont nulle valeur ne découle. En maintenant l'e muet, en assurant sa durée et sa vie, l'on fait durer une fonction utile et belle, on sauve un moyen d'expression qui est resté sensible et qu'on est toujours maître de faire mieux sentir.

Le plaisir essentiel de la poésie sollicite la claire prononciation de notre muette. Si nos contemporains la négligent, c'est simple, il faut la rétablir. En réalité, il suffira de l'encourager à paraître telle qu'elle existe chez les Français choisis et les Françaises privilégiées, nés où il faut, élevés et instruits comme il faut, quand ils parlent bien. J'ai reconnu le son de cette langue pure sur les lèvres de M. Anatole France lorsque, jadis, ce maître consentait à ouvrir devant nous le volume des *Noces* pour réciter *Hellas*, ô jeune fille, ou *Hymen*, hyménée la vie éternelle, ou *La mer voluptueuse* où chantaient les sirènes... Cela date des sept ou huit années dans lesquelles j'ai eu l'honneur de recueillir sa parole vivante. Plusieurs Françaises d'élite m'auront renouvelé le même plaisir. De quelque façon que se tourne notre monde, le bon usage est exemplaire, la perfection n'est pas plus stérile que son contraire. Nous avons vu quel dégât apportèrent dans le langage ces théories funestes d'après lesquelles il fallait réciter le vers comme de la prose. L'enseignement de la vérité a déjà réparé une partie du mal. Que n'obtiendrait-on pas d'exercices pratiques bien conduits ! Il est impossible que le charme développé, senti, ne provoque point la copie et l'imitation bienfaisantes. Ne soyons pas inquiets s'il est vrai que l'e l'amortisse légèrement çà et là, cela doit servir à accentuer encore l'allongement compensateur qui compte entre les plus précieuses et les plus subtiles ressources de notre versification. Non, ce n'est point par cette brèche que les Barbares entreront.

CHARLES MAURRAS.

---

# Les Robinsons basques<sup>(1)</sup>

## Le siège de Pampelune.

**P**EU de jours après notre course à Ascain je me retrouvai avec Éliézer chez son oncle, dans ce vieux Bayonne si pittoresque où jadis aborda, au retour des Indes occidentales, l'une des caravelles de Christophe Colomb.

Pays de Robinsons, d'explorateurs, de pêcheurs, de corsaires, que n'as-tu ajouté cette devise à ton blason, lue sur un vieux pot anglais : *Les aventures sont pour les aventureux*. J'attendais avec une certaine impatience la suite, à laquelle j'avais été convié, de la *Légende basque*.

Le début du deuxième chant me surprit. C'était une sorte de préambule, davantage un exposé qui semblait, plutôt que d'un poète, l'œuvre, eût-on parié, du copiste.

Quel copiste? Que, dans une langue non écrite, ou dont le graphique a disparu, quelques exceptions aient lieu, soit! Il n'en est pas moins vrai que ce Juif aux yeux verts, affublé d'un prénom si extravagant, me donna un léger choc lorsque je l'entendis, comme on va le voir tout à l'heure, employer le mot *curé* dans sa traduction. A la vérité, ce mot ne semble

(1) Copyright 1924 by *Mercure de France*. — Voir la *Revue universelle*, du 1<sup>er</sup> novembre 1924.

avoir que faire avec, je ne dis pas la religion, mais l'esprit d'une époque aussi reculée. Ce pouvait être une faute de goût de la part du neveu de Jacob Meyer, tout au moins une bizarrerie. Mais je dois prévenir les lecteurs, afin qu'ils ne me tiennent point pour naïf, qu'à partir de cet instant, je fus assailli par le doute. Éliézer ne m'étonna pas moins lorsque, dans la même séance, après avoir ouvert une parenthèse explicative que je n'ai pas consignée, mais qui avait trait au procédé d'Ondicola pour sélectionner la race eskuarienne, il prononça : « Et, d'ailleurs, la diplomatie est la science de l'amour. »

Allais-je me lever, faire éclater mon mépris, ou m'esquiver sans bonjour ni bonsoir? J'eus la sagesse de n'en rien faire. Je remis à plus tard la clef d'or du mystère. Qu'importait son auteur véritable si l'œuvre continuait de me ravir et ne faut-il pas, après tout, que toujours par quelqu'un le Robinson commence?

— En Labourd, en Soule, en Basse-Navarre, traduisit Éliézer, qui semblait suivre le mot à mot du texte rapporté d'Aix, on vit, huit cents ans après la destruction de l'*Eskual-dunak*, s'élever çà et là de jolies églises à triple clocher, adossées à leurs presbytères dont les jardins produisaient des légumes, des fruits, des lis blancs et des pois de senteur. Ces paroisses naissantes vécurent longtemps en paix, mais les curés (*sic*) représentèrent à leurs brebis, capables de se transformer en lions, que le diable donnait depuis longtemps le siège à leurs frères basques d'Espagne. On sait que ceux-ci avaient appris des Maures l'industrie du cuir et l'agriculture raisonnée, qu'ils avaient transmises à leurs parents restés en France quand ils les y allaient visiter. Mais ils ne furent pas longs à s'apercevoir que la race maudite de Mahomet, pleine de dissimulation, ne leur voulait que du mal. Et ce qui mit le comble à leur indignation, ce fut le martyr que de tels barbares infligèrent à la chrétienne Eurosie qui s'était refusée à épouser l'émir. Les Basques de France se portèrent au secours de leurs frères outragés et, les secondant, s'emparèrent de Pampelune.

Le barde de la légende, observa ici Éliézer, emploie le style lyrique dans le passage qui suit et qui a trait précisément à la prise de cette ville. Il y a même, dans la seconde partie, un essai que je crois devoir traduire en en respectant la prosodie.

Quand les descendants d'Iguskia et d'Ilharghia arrivèrent sous Pampelune, le crépuscule était comme un grand oranger parfumé. L'émir reposait dans son pavillon avec ses femmes couronnées de fleurs de grenadiers. Le bourdonnement des guitares énervait leurs amours. Ah ! l'on te retrouve bien là, mollesse orientale dont Ondicola vint à bout lorsqu'il fit exploser son *Eskualdunak* d'or, après avoir lâché, sur une terre incomparable, un couple vierge !

Les fils d'Iguskia et d'Ilharghia sont sous tes murs, ô Pampelune ! Ils viennent enfin brûler les dieux qu'ils eussent adorés sans un maître audacieux qui anéantit son équipage avec lui.

Voici les principaux comtes basques : Arnaud de Macaye ; Sanche d'Espelette ; Ramoun de Tardets ; Bernard d'Iholdy ; Auger de Mauléon ; Ondicola d'Ascain. Qu'ils ressemblent peu à ces païens, obèses la plupart, vautrés dans l'orgie, empêtrés dans leurs tuniques, gavés de confitures de roses ! Arnaud de Macaye descend de Zoardia, l'aîné de ceux qui avaient épousé les belles enfants dont l'une avait séduit le Zéphire à bord de l'*Amodioa*. Après avoir navigué au long des côtes, il est revenu dans son village au milieu de sa tribu. Et, avec ses mules, passant et repassant la frontière, il fait commerce d'huile et de vin. « Où est, s'écrie-t-il, en avançant vers le rempart, l'émir, que je le crève comme une outre ? » Arnaud de Macaye ne porte casque ni cuirasse, ni autre vêtement de guerre, mais le petit béret basque, le chamar, et un pantalon aussi léger qu'une feuille. Ses longs cils ombragent son regard :

Il tient serré son makhila flexible  
Dont on voit bien qu'un seul coup abattrait  
Le Sarrasin avec son minaret.  
Il porte un cor de chasse à la ceinture.  
Ses compagnons sont armés comme lui  
Du makhila qui ne sait faire grâce.

Sanche est celui qui descend d'Aritza.  
Son fief domine un sommet d'Espelette  
Qu'on a nommé le mont du Mondarin.  
Navigateur intrépide il s'en fût,  
Accompagné de ceux de la Bretagne,  
Depuis le cap extrême de l'Espagne

Jusqu'au pays que l'on ne connaît plus.  
Quand il revint, Gachucha fut sa femme.  
Et depuis lors il tisse des lainages  
Qu'un de ses fils va vendre en Oloron.

Quant à Ramoun, qui descend de Sua,  
Dedans Tardets, la céleste vallée  
Qu'il n'a jamais jusqu'à ce jour quittée,

On ne peut pas dénombrer ses brebis.  
Il vend la laine à Sanche d'Espelette.  
Il est danseur et, toujours sous ses pieds,  
On voit le vide et le soleil briller.

Après s'en vient Bernard, chef d'Iholdy,  
Qui fit, dit-on, premier le tour du monde,  
Puis s'enrichit à bien tanner le cuir.  
Et, plus que tous il en veut à l'émir,  
Parce qu'il est beau-frère d'Eurosie.

Auger qui sort de Mauléon la terre  
Contre la gent est si fort en colère  
Que l'on croirait qu'il porte le tonnefre.  
Et cependant par ordre de Clotaire,  
De père en fils sont en leurs lieux notaires.

Ondicola d'Ascain paraît ensuite  
Toujours le quel fut un pilotari.  
Au makhila s'adjoint sa plus rude arme,  
Son chistera qu'il porte sur le dos.  
Qu'on le redoute, il est si fort qu'il peut  
Lancer la balle aussi loin qu'il le veut.

Dans leur fureur vengeresse, ils étaient tellement sûrs de leur triomphe, ces comtes et leurs vassaux, qu'ils avaient demandé aux plus jolies filles basques de les accompagner. Le choix ne fut point facile, elles sont légion. On en dut réduire le nombre et faire pleurer de doux yeux. Les favorisées partirent donc, le cœur léger. Mais que l'on n'aille pas croire que ce fût pour bafouer la morale. Elles étaient honnêtes. Mais Arnaud, mais Sanche, mais Ramoun, mais Bernard, mais Auger, mais Ondicola d'Ascain avaient jugé que

le plus dur supplice qu'ils pussent infliger à des mahométans enchaînés, était de faire défiler devant eux ces beautés merveilleuses. Ce qu'ils firent. Et l'émir en mourut.

Je ne savais, tandis qu'Éliézer suspendait là cette partie de la légende basque, s'il me fallait éclater de rire ou me fâcher, ou garder mon calme. J'optai pour cette dernière attitude. Jacob Meyer, opinant du bonnet, applaudit cette fin du chant.

### **Chant d'amour de Tiruztaya et de Lôréea.**

J'ai dit que le prétexte qui avait été donné par son oncle, de la venue d'Éliézer, était d'une eau salée dont on s'occupait fort en ce moment pour la conduire à Biarritz. Des hommes autorisés tels que MM. Raymond Baron, Hézard et Bergeroo, étaient parmi les membres de la Société qui s'était fondée. Il me serait bien impossible d'informer sur le rôle que joua dans cette affaire le neveu de Jacob Meyer durant les quelques semaines qu'elle le retint ici. Il semblait s'intéresser alors à la minéralogie du système cantabrique, mais je ne pus me défendre d'une certaine méfiance touchant ses capacités, quand il me fit part, à propos d'un soulèvement d'ophite, d'une théorie qui ne tenait pas debout. Je n'en jugeai pourtant que par les vagues leçons d'histoire naturelle apprises par moi au lycée de Bordeaux, d'un professeur, il est vrai fort distingué, M. Kuntsler. Éliézer me montra un perforateur à pointe de diamant, dont il me dit qu'il lui servirait à atteindre une nappe de pétrole située à Saint-Boës, près d'Orthez. Il ne me parla plus momentanément de la suite de la légende basque. Était-ce que, cette suite, il prenait le temps de la composer où qu'il voulût me la laisser désirer? Mystère. Je n'y fis aucune allusion, encore qu'un mot de Jacob Meyer m'eût fait entendre naguère que l'un des plus sublimes passages des Robinsons serait un duo d'amour, chanté par des descendants de Zoardia, au printemps, à l'entrée de ces grottes d'Isturitz, dont je possédais la clef. Cette clef, combien je sentais l'oncle et le neveu vivement possédés du désir de l'introduire dans la serrure interdite !

Je continuais de fréquenter chez le vicux, le trouvant

mainte fois occupé à quelque délicat travail, comme d'examiner les arborisations d'une émeraude ou, ce qui ne l'est pas moins, d'en discuter le prix avec quelque femme du monde. Il ne se gênait point, il semblait même que ma présence le stimulât pour exiger d'après conditions de belles clientes qui connaissaient les détours d'ombre de l'étroit et discret escalier de la rue Pontrique. Parfois nous reprenions le cours de nos conversations littéraires, ou nous allions pêcher les petits muges de la Nive. J'aime ce passe-temps populaire, et de me retrouver dans la compagnie de ces maniaques, s'efforçant de fixer autour d'un hameçon l'appât, si vite désagrégé, d'œufs de merluche.

— Il est une science, me dit Éliézer, un après-midi que je le rencontrai chez son oncle, à laquelle je m'adonne passionnément : l'anthropologie préhistorique. Les grottes d'Isturitz...

Encore ! me dis-je ! L'oncle et le neveu ont dû se passer le mot ! Faut-il donc qu'ils soient têtus et indéliçats pour me reparler de ces grottes, vouloir me faire manquer à mon engagement, alors qu'ils savent que c'est moi précisément et le Cerbère qui devons nous opposer à toute infraction.

— Les grottes d'Isturitz, insista Éliézer, offrent aux spécialistes de l'âge de pierre un intérêt qui se double pour moi de tout ce que m'a fait connaître des origines du peuple basque la légende ondicolienne d'Isturitz ! Quel nom ! Est-ce que des descendants de Zoardia et d'Aritza, s'il faut en croire un magnifique passage que je vous traduirai prochainement, ne le rendent pas plus harmonieux encore par les accents d'un amour ineffable qui, après plusieurs siècles, commémore les élévations d'âme de leurs ancêtres ? Ce n'est que chants d'oiseaux buvant aux calices de fleurs printanières.

Il fallait bien que je m'avouasse que, trompeurs ou non, Éliézer et son oncle se servaient d'un joli langage, et que la perspective d'entendre ce pur duo auquel ce dernier avait déjà fait allusion, excitait ma passion poétique. Mais je ne pouvais me déprendre d'un certain malaise. Et, de penser qu'on avait influé sur mes nerfs, jusqu'à m'avoir fait rêver si étrangement à la légende basque dans le cimetière d'Ascain, augmentait mon trouble. Ces Juifs agissaient sur moi comme s'ils m'eussent dosé les drogues dont usaient les

passagers de l'*Eskualdunak*. Il me faudrait réagir à temps.

— J'ai d'ailleurs, poursuivit Éliézer, promis à Salomon Reinach de me mettre en quête d'un ours en pierre tendre, catalogué par Pierre Loti, et que les primaires de ces grottes ont sculpté plusieurs siècles avant que s'y réfugiassent Iguskia et Ilharghia. Les savants actuels suivent un plan-tigrade pétrifié avec autant d'ardeur que les sauvages qui l'ont exécuté le poursuivaient, vivant, de leurs flèches de silex et d'os. Vraiment, ne pourrait-on explorer des lieux si attirants dont, bien entendu, aucun objet ne serait distrait, mais infiniment respecté? Quant à l'ours, cher monsieur, si on le retrouve, il n'est que d'en référer à son propriétaire. Nous n'en serons que les montreurs. Qui dit Salomon Reinach dit prince munificent.

Comme il me voyait inquiet, gêné, hésitant, Éliézer continua :

— Écoutez-moi bien. Je ne vous demande, pour une première entrevue avec les grottes d'Isturitz, et jusqu'à ce que vous nous ayez obtenu de M. Passerose la permission d'y pénétrer, que d'aller vous y lire, à l'entrée, le duo d'amour de la légende. Et, seulement dans le cas où vous le jugeriez digne de votre reconnaissance, vous emploieriez votre influence à nous obtenir la permission que nous désirons tant.

— Eh bien ! soit, prononçai-je.

Mais j'éprouvai quelque honte de cette lâcheté où venait de m'induire moins sans doute l'amour de la poésie que ma vive curiosité pour le roman en action que me tramaient les deux Juifs, sous prétexte de Robinsons basques.

\*  
\* \*

Une journée sans nuages enveloppant de sa netteté la trouble et bleuâtre colline d'Isturitz nous réunit tous trois à l'entrée de ses grottes. Nous avons laissé, à quelque distance, dans une auberge, voiture et cocher. Nous retirâmes de nos paniers une langouste, une galantine et un pâté de foie qui me donnèrent à réfléchir sur les animaux que proscriit la loi mosaïque. Quant aux vins, ils lançaient entre les doigts de Jacob Meyer des éclairs de rubis et de topaze. Horace et ses convives ne se fussent pas mieux traités dans la villa de Castétis. Lorsque la douce langueur qui suit sur

l'herbe ombreuse le repas de midi m'eut quelque peu enve-loppé, Éliézer retira de sa musette le précieux texte, ou sa traduction, ou son adaptation, comme il vous plaira.

Et il lut :

— Voici le duo nuptial que chantèrent, pour la première fois, dans la région d'Isturitz où leurs antiques parents, Iguskia et Ilharghia les ont précédés dans la jeunesse et dans l'amour. Tiruztaya du foyer de Zoardia et Lôréa fille de la tribu d'Aritza.

#### TIRUZTAYA

J'ai trouvé, sur le sommet d'Abbaratia, une rose sauvage dont le charme est incomparable, non pas qu'elle soit moins ou plus rose qu'une autre, ni davantage odorante, mais, à mesure que je gravissais vers elle et que mes yeux en buvaient la rosée, ah ! je comprenais qu'elle n'avait été touchée même par une abeille : par le ciel seulement.

#### LÔRÉA

Sur la cime de la montagne cette rose s'est plu à incliner sa tige, formant un arc aussi doux que ton nom, ô Tiruztaya ! Mais, brusquement, s'est détendue la tige, et moi qui en étais la fleur, je me suis décochée avec force pour venir me poser sur ton cœur.

#### TIRUZTAYA

Que nos petits cousins appellent les fauvettes avec les fifres dont ils enchantent le long après-midi. Elles ne répondront plus à leur invitation, ô Lôréa, si elles t'ont entendue, mortes de jalousie.

#### LÔRÉA

Lorsqu'on célébra, il y a un an, la fête ondicolienne, c'est alors que, pour la première fois, je te distinguai parmi les pilotaris. Et quand, avec un geste que je ne peux pas dire, tant il fut mesuré dans l'espace, tu brandis le gracieux berceau d'osier du chîstera, mon cœur que tu avais mis dedans ne fit qu'un bond. Et je vis, ô joie ! mon cœur monter et redescendre vers un rival que tu provoquais. Mais toi, comme donnant un ordre à ce cœur, tu t'en jouais, le rappelant sans cesse, le relançant, le reprenant encore, le renvoyant jusqu'à ce que te restât la victoire au milieu des applaudissements.

#### TIRUZTAYA

Je bercerais ton cœur dans ce hamac d'osier où roule la pelote afin qu'un jour, auprès de notre couche nuptiale, j'y berce aussi nos petits.

LÔRÉA

Ne me fais point rougir, ô Tiruztaya !

TIRUZTAYA

Comment te ferais-je rougir puisque, déjà, tu es rose ? Mais si tu veux à moi-même voiler ton teint d'églantine, laisse mon front se rapprocher du tien jusqu'à ce que je n'y voie plus.

LÔRÉA

Attends encore, Tiruztaya. C'est dans le front que les jeunes filles cachent la pensée la plus pure. Et lorsque tu les vois se tenir si droites, elles veulent que la poussière soulevée par leurs pieds ne puisse atteindre cette plaque de marbre où, invisiblement, le nom du bien-aimé est gravé.

TIRUZTAYA

Rien ne courbe donc votre fierté ?

LÔRÉA

Il faudrait, pour que je consentisse à abaisser ton nom chéri, que je porte à la cime de mon être, que tu me tuasses d'un coup de flèche en me trahissant. Alors, ô tristesse ! je ne saurais que m'abattre tout du long, ma tête à tes pieds.

TIRUZTAYA

Ma Lôrêa, n'aie point d'aussi folles pensées qui pourraient engendrer la tristesse. Tu sais l'honneur du pays basque, le foyer où Iguskia et Ilharghia cuisaient leur pain d'asphodèle. Si, parfois, hélas ! de tes compagnes étourdies glissèrent sur la mousse de la colline en poursuivant un lièvre matinal, enveloppées aussitôt par les filets de pâtres, jamais épouse qui jura par sa foi n'a menti à la vallée paisible.

LÔRÉA

Il faut que la jeune fille devienne épouse, et que celle-ci présente à ses enfants un visage dont les yeux n'ont miré que le regard de leur père. Et il faut qu'on l'ensevelisse dans sa tunique nuptiale.

TIRUZTAYA

La tradition raconte que les belles-filles d'Ilharghia, avant que d'épouser ses fils, toutes élégantes encore des parures qu'elles portaient sur l'Amodioa, déposèrent dans ces grottes, et scellèrent dans le roc, leurs légers vêtements d'Asie. Ils étaient de soie, et chacun n'avait d'autre ornement qu'un long narcisse brodé.

## LÔRÉA

Je n'ai point de robe de nocés si belle. Et tu ne m'en voudras pas de ne t'apporter que moi-même au lieu d'un vêtement brodé.

Cette finale, certes, était ravissante, et l'ensemble du morceau d'une haute tenue. Mais le modernisme, si je peux dire, y paraissait en transparence comme à travers un sujet ancien la grâce, jadis neuve, d'un Sandro Botticelli. Le narcisse brodé me semblait être un impudent défi à ma crédulité. Si sot qu'on croie un poète (et je passais alors par cette épreuve du mépris que fait peser sur nous le monde en général), je ne l'étais point tellement que je donnasse dans ce panneau, si recouvert de fleurs fût-il ! Ce qui me faisait trouver la plaisanterie plus mauvaise encore c'était qu'elle me fût servie non seulement par des gens d'un goût très averti mais qui, s'ils étaient les auteurs des Robinsons basques, étaient doués d'un génie poétique au moins égal au mien. Et, d'envisager cette dernière hypothèse, n'allait point de ma part sans aigreur. Je faillis leur crier : « Prenez-vous donc Pégase pour une bourrique ? » Mais j'en fus retenu par la noblesse même de ce chant nuptial, et, dis-je, par le désir de connaître le but et l'issue d'une machination aussi baroque. Nul doute que les deux Juifs ne voulussent entrer en possession de la clef des grottes d'Isturitz. Mais à quelles fins ? Je me méfiais que ce ne fût point pour en inventorier les curiosités préhistoriques. Éliézer pensait-il que je l'autoriserais, me sentant piqué au jeu, à s'en aller, en compagnie de son oncle, rechercher dans la noirceur de ces cryptes les mousselines où neigeait le légendaire narcisse d'amoureuses ?

Je dois à la vérité de dire que, faisant preuve, ce jour-là, d'autant de tact que d'adresse, Jacob non plus qu'Éliézer ne me sollicitèrent au sujet de la clef. Ils n'en parlèrent point davantage au gardien lorsque nous allâmes, au retour, serrer sa patte velue. Il vivait, non loin d'une caverne, dans la compagnie de ses quatorze jeunes enfants et de leur mère. De celle-ci il nous dit qu'elle avait autant de lait qu'une vache bretonne, et qu'il ne serait point embarrassé, en l'absence de nourrissons, d'en tirer cinq francs par jour, s'il allait le vendre à la ville. Cette rusticité dans le propos cadrerait avec cette féroce observance de la consigne qu'il ne levait qu'en faveur de M. Passerose — le propriétaire même

des lieux — ou que pour moi. De toutes autres gens, même que je lui eusse recommandés, il eût exigé, encore qu'il ne sût pas lire, une autorisation écrite de M. Passerose. Cet indigène, nommé Salbaya, nous indiqua d'un geste du menton, qu'il accompagna d'un sourire lacustre, un fusil rangé au-dessus de la cheminée, nous disant l'avoir chargé de grenaille et de gravier. Puis, il pointa un index terrible dans la direction des grottes. Salbaya n'était, au fond, qu'un de ces hommes nés pour se dévouer jusqu'au sang à de nobles causes, mais qui ne trouvent point emploi de leur courage. Moins éloignés du monde, plus instruits, sans doute eussent-ils joué des rôles de partisans ou de soldats. Ne s'étant pu réaliser ainsi, en aucune façon, Salbaya concevait une fierté désordonnée d'avoir été investi — la rase campagne en étant cause — de cette fonction de gardien-chef d'un refuge d'ours antiques.

En prenant congé de lui, nous remîmes nos doigts dans sa griffe. Puis notre calèche nous ramena lentement, par Saint-Martin, Saint-Esteben et Bonloc, à la place de Hasparren. Chemin faisant, nous fîmes halte au pont de l'Arbéroue, et nous nous amusâmes à regarder trois jeunes gens qui, la culotte relevée au-dessus du genou, fouillaient avec un filet le dessous de la berge pour y puiser des truites. Ils les enfermaient en des vanneries en forme de carafe, tressées par des Bohémiens, et qu'ils bouchaient avec des feuilles d'aulne. Nous observâmes qu'ils rejetaient avec mépris, en retirant les poissons du piège, les écrevisses qui y grouillaient. Nous les priâmes de vouloir bien nous réserver celles-ci. Ils le firent de la meilleure grâce du monde, et nous remportâmes ainsi, pour quelques sous, un plein panier de ces excellents crustacés, bien loin que je pusse soupçonner le rôle qu'ils allaient jouer avant peu dans la légende ondicoïenne. A ce moment je me fis cette seule réflexion que les jeunes pêcheurs qui pratiquaient un sport aussi simple ne devaient point différer beaucoup des premiers Robinsons basques. Nous cuîmes et mangeâmes nos petites bêtes, le soir même, dans l'hôtel de la gracieuse petite ville, l'hôtel Gascoïna. Puis nous regagnâmes, non Bayonne qui était assez éloigné, mais ma villa où j'avais fait préparer des chambres pour mes compagnons de voyage. S'ils furent imprudents d'accepter mon hospitalité, la suite va le dire. Mais j'étais loin de me douter, quelques heures avant de les loger, que

le mystère dont ils entouraient leurs faits et gestes à mon égard allait s'éclaircir.

### La vérité dans le rêve.

Je les croyais profondément endormis. Il était une heure du matin. Je ne m'étais pas encore déshabillé. J'avais ouvert un volume d'Alfred de Musset, comme tant de fois au cours de mes veilles, et je m'étais laissé gagner par le triste charme du plus fiévreux de ses poèmes, cette *Nuit de décembre* que je ne peux lire sans frissonner. J'en étais à ces vers :

*Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre  
Une forme glisser sans bruit.  
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre,  
Elle vient s'asseoir sur mon lit.  
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,  
Sombre portrait vêtu de noir?  
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?...*

...lorsque la porte s'ouvrant, Éliézer parut, silencieux comme un fantôme et qui prit place sur ma couche dont le drap n'était point plus blafard que sa face. Il portait comme à l'habitude un costume de deuil.

Je claquai des dents, puis lui demandai :

— Vous êtes malade sans doute? Voulez-vous lire la dernière chronique de Francisque Sarcey dans le journal *le Temps*?

J'eus conscience, tant cette vision me terrifiait, je ne sais pourquoi vraiment, que ce que je venais de dire n'avait aucun sens et que je lui offrais *le Temps*, auquel je n'ai jamais été abonné, comme j'eusse pu lui proposer une chasse au tigre dans une forêt du Bengale.

— Ce n'est point tout ça, me répondit-il d'une voix très nette et qui ne laissait point supposer qu'il ne fût là en chair et en os : parlons !

— Allez ! dis-je, sans que je perdisse un seul grain de ma chair de poule.

— Eh bien ! voici : mon oncle et moi nous sommes Juifs.

Je m'inclinai avec la déférence polie que l'on marque à un homme qui vous confie qu'il est sourd. Et il poursuivit en

donnant à son langage autant de précision qu'à l'ordinaire :

— Et vous vous êtes aperçu que nous nous moquions de vous ?

Ma main se souleva comme un clapet, du bras du fauteuil où j'étais assis et s'y reposa.

— Ne pensez pas, continua-t-il, que cependant je ne puisse être sincère. Et la preuve en est que je viens, au milieu des ténèbres, vous faire ma confession, aussi pénible, aussi humiliante qu'elle puisse être à un *deshabitué*.

Il prononça *deshabitué* d'une manière si aiguë et si étrange, modulant chaque syllabe, que l'on eût cru d'une hulotte.

— Je vous le déclare sans ambages : nous sommes des voleurs, mon oncle et moi, celui-ci ayant découvert chez un bouquiniste du vieux Bayonne, et s'étant approprié, un document qu'il aurait dû remettre aussitôt à la famille Passerose ; et moi, en lui prêtant mon concours, afin de nous emparer seuls d'un trésor dont ce parchemin fait mention. Ce trésor est enfoui dans les grottes d'Isturitz. De là notre acharnement à nous faire remettre par vous la clef du sous-terrain. De là...

— ...cette invention de la légende basque, bien capable de séduire et d'envoûter une nature comme la mienne. M'est-il à présent permis, monsieur, de vous demander à quelle source, si proche de nous qu'elle soit, vous avez été puiser votre rhapsodie ?

— La source ? déclara Éliézer de la manière que Louis XIV affirmait : « L'État c'est moi », la source et moi nous ne faisons qu'un.

— Mais cette étrange entrée en matière de M. Jacob Meyer touchant l'*Eskualdunak* et les premiers Robinsons basques ?...

— Mon oncle n'a été que le canal. Je fus l'amorce. Il fallait vous gagner à tout prix pour tâcher d'obtenir, grâce à vous, de l'inflexible M. Passerose, l'autorisation d'entrer librement dans le flanc de la colline. Nous savions que vous rejetteriez avec dédain toute offre de participer avec nous au partage du contenu du coffre, car c'est bien d'un coffre qu'il s'agit. Il se trouve à une distance (conversion au système décimal actuel) de soixante-cinq mètres trente-deux centimètres de l'entrée, le long de la paroi droite, et à un mètre vingt-six centimètres de profondeur. Il a été déposé là, durant la Terreur, par un Antoine Passerose, ascendant

du propriétaire actuel, et qui gagna la Hollande pour se soustraire à la guillotine qui allait se déclencher à Bayonne. Il émigra après avoir confié à un sans-culotte de façade, pour le remettre à qui de droit, la paix revenue, le plan détaillé des lieux. Le sans-culotte, devenu suspect, fut décapité sans qu'Antoine Passerose, décédé en Hollande, eût pu s'enquérir du trésor et du document. Celui-ci avait été remis par le condamné, au moment qu'il allait monter dans la charrette, à un prêtre qui l'oublia dans son bréviaire avant de mourir d'une indigestion. Le pieux livre passa aux mains des bric-à-brac de la Synagogue et, dès que mon oncle Jacob Meyer s'en fut rendu acquéreur, il songea bien à informer les héritiers légitimes en leur réclamant ce qui lui revenait pour une telle découverte. Mais sa rapacité l'emportant sur sa conscience, il n'en fit rien, voulant être seul possesseur du trésor qui monte en pièces d'or, en argent, en pierres et perles, à plus de cent mille pistoles. Et il m'a fait jurer sur les éclairs du Sinaï que je ne lui réclamerais pas une obole, qu'il ne m'eût couché sur son testament et qu'il ne fût entré dans le sein d'Abraham. Et même, il ne me confiait son secret que par l'absolue nécessité où il était d'exploiter mon génie poétique afin de peser sur vous dont il connaissait les goûts. Il les partage, il est vrai, ceux du moins de la pêche et de la poésie.

— Vos Robinsons basques, dis-je alors avec une amabilité d'autant plus sincère que j'étais au fond touché d'une amende aussi honorable, et que je sentais Éliézer mortifié, sont des plus ravissants caprices que l'on puisse rêver — que dis-je ? que vous m'avez fait rêver, apprenez-le maintenant, dans le cimetière d'Ascain !

Le pauvre homme se laissa glisser du lit où il était demeuré assis. Il faisait pitié, paraissait à bout de forces après cet aveu. Il rouvrit la porte, tituba dans le corridor, rentra à *reculons* dans sa chambre où, sans ajouter un mot, les yeux fixes, il se déshabilla et se recoucha.

Ce n'est qu'alors que je compris qu'Éliézer était un hystérique somnambule, qui disait la vérité en dormant, et qu'il venait d'être la victime d'une de ces crises que le plus grand ancêtre de Freud affirme se produire chez certains sujets, après l'absorption d'écrevisses qui les forcent de marcher comme elles.

### Les fiançailles de Roland et d'Aude.

Le lendemain matin, à l'heure du café au lait, je compris qu'Éliézer, inconscient du phénomène nocturne dont il avait été victime, avait récupéré vis-à-vis de moi toute sa discrète mais arrogante supériorité. Mais, en moi-même, je jubilais de me trouver en possession du secret de l'oncle et du neveu, sans que ni l'un ni l'autre s'en doutât. Leur farce intéressée se retournait contre eux. J'avais, pour moi, tout à coup, ce que l'on pourrait nommer : les rieurs de l'invisible. Par malice, et sachant bien ce qui me restait à faire, j'exagérai l'intérêt que j'avais pris au duo d'amour des Robinsons basques, je réclamai de connaître la suite de la légende, j'allai jusqu'à prétendre que la lecture donnée devant les grottes d'Isturitz ne m'avait point permis, la précédente nuit, de fermer les paupières. Je surpris, d'Éliézer à Jacob, des signes d'intelligence qui signifiaient : « Nous le tenons ! » Le premier de ces faquins, redoublant d'audace, me donna lieu d'espérer qu'il m'accorderait la faveur d'un nouveau chant qui célébrait un repas, dans une forêt des Aldudes, auquel auraient pris part Charlemagne et Roland. Duquel chant résultait que la fiancée de ce dernier, la belle Aude, n'aurait été qu'une Robinsonne du nom d'Alba, inhumée dans les grottes d'Isturitz. On me tenait décidément pour un parfait idiot. Mais je me demandai dans quel but Éliézer semblait m'inviter à faire exécuter des fouilles dans le souterrain alors que son oncle avait tout intérêt à les pratiquer seul avec lui. Je compris assez vite qu'il en agissait avec une prévoyance fort habile : il ne voulait point que je m'étonnasse, s'il me prenait fantaisie d'aller quelque jour les observer dans leurs travaux, de les voir remuer le sol en divers endroits pour y rechercher, soi-disant, les tuniques nuptiales ou la momie de la belle Aude : en réalité pour mettre la main sur le trésor, quand ils se sauraient bien solitaires.

Donc je feignis de souhaiter avec ardeur qu'Éliézer me lût le nouveau passage lyrique, dont il remit la déclamation à quinzaine, évidemment pour la raison bien simple qu'il fallait qu'il le composât. Oncle et neveu parurent tellement ravis de me voir dans cette disposition que, lorsqu'ils remontèrent en voiture pour rejoindre Bayonne, Jacob Meyer, en guise d'au revoir, fit le geste de se servir d'une

clef. Je lui répondis par le plus prometteur des sourires.

Mais sitôt qu'ils eurent décampé, je n'hésitai point.

Je sellai un petit cheval et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, je me retrouvai devant les grottes d'Is-turitz et, aussitôt, chez Salbaya.

— Mon ami, dis-je à celui-ci, vous êtes un butor mais l'homme le plus honnête que je sache. Vous possédez l'une des clefs du souterrain, moi l'autre, et nous sommes autorisés à y pénétrer. Je sais que vous feriez un très mauvais parti à quiconque tenterait de violer la consigne de M. Passerose. Mais, en supposant même que vous veilliez jour et nuit pour les en empêcher, apprenez que de très habiles malandrins qui guettent une occasion de retirer de la grotte un coffre plein d'or et de bijoux et de se l'approprier pourraient bien surprendre votre zèle. Ce trésor fut déposé là durant la Révolution par un ancêtre de M. Passerose. Je n'aurai de tranquillité qu'il ne soit remisé chez vous en attendant que nous le puissions remettre, avec explications, à un ami qui en disposera selon les lois.

Le Cerbère poussa le plus grossier juron du pays basque, fit mine de décrocher son fusil et me dit :

— Je suis sûr, monsieur, que ces voleurs que vous redoutez ne sont autres que ces deux députés qui sont venus ici avec vous.

— Comment, députés? demandai-je.

— Peut-être pas, reprit-il; mais depuis que j'en ai vu deux pendant que je faisais mon service militaire, je me suis dit que j'en reconnaîtrais toujours l'espèce.

Il ne faut point sonder les arcanes, souvent profondes, du sentiment populaire.

— Eh bien! repris-je pour presser les choses, êtes-vous prêt à me suivre?

— Oui.

— En ce cas, veuillez garer mon cheval et prendre des allumettes et des chandelles.

Il mit à l'abri ma monture et, en outre de ce dont je lui avais dit de se munir il emporta une grosse botte de paille sur son dos.

— Allons! fit-il, mais la grotte est étendue.

— N'ayez crainte: je connais l'emplacement du trésor.

Je me souvenais, au plus juste, des mesures et indications à moi fournies par Éliézer durant son état d'hypnose, et

j'avais emporté un décamètre que nous eûmes à peine besoin d'utiliser.

Nous partons, et nous voilà. Feu de paille, d'abord. La gorge m'en cuit encore, si âcre en était la fumée. Les reflets se propagent, si bien qu'il ne nous faut que trois minutes pour apercevoir, à quelque soixante mètres de l'ouverture de la grotte, un rocher isolé des autres et servant, je l'eusse parié, à recouvrir une excavation. L'on eût dit d'un de ces monolithes, si adroitement modelés par les érosions, qu'une main d'enfant suffit à les faire basculer. Or Salbaya n'avait pas des doigts de rossignol et, d'une poussée de ses paumes, il envoïe le roc rouler à dix pas. Nous nous penchons sur les ténèbres béantes où nous distinguons bientôt, à peu de profondeur, le coffre défoncé, d'un bois pourri par l'humidité d'un siècle, et qui laisse scintiller, à la lueur de nos flambeaux de suif, les métaux, les escarboucles, les diamants et autres pierres des Mille et une Nuits.

— Je vous attends ici, dis-je à mon homme. Allez jusqu'à chez vous et m'en rapportez une solide corbeille.

Heureux de songer qu'il allait pouvoir donner une marque nouvelle de son dévouement et de sa probité, il part en courant et revient avec un panier convenable. Je n'ai nulle difficulté à plonger les bras dans cette masse précieuse, je fais jaillir de ce filon, dans une ombre à la Rembrandt, les regards longtemps retenus de ces joyaux prisonniers. Nous emplissons le panier, Salbaya va le vider chez lui, en lieu sûr, revient, le charge à nouveau, repart, et ainsi de suite jusqu'à sept fois. Il ne reste plus dans la fosse que la carcasse vermoulue de la caisse, que nous enlevons aussi, car l'inspiration de ce que je projette m'est soufflée par le génie de la grotte. Il n'a pas fallu trois heures pour que le rocher soit remis en place, la trace de notre passage effacée, la magique fortune en sûreté dans la maison du gardien qui, en découvrant le vaste amphithéâtre de ses mâchoires prononça :

— Ma joie eût été complète (et il me montrait encore son arme à feu), si je les avais descendus tous les deux.

L'ombre de la colline d'Isturitz s'étendait jusqu'à nous. Je songeais à nos ancêtres de l'âge de pierre qui ne furent peut-être pas tous des Robinsons venus d'Asie sur une galère enchantée, mais qui, à fréquenter l'ours des cavernes, en avaient pris quelques usages, à l'espingole près.

Je fis part à M. Passerose, le lendemain, en une longue lettre, de tant de fantastiques péripéties. La découverte est de trop d'importance, lui mandais-je, pour que vous ne hâtiez point votre retour, calmant ainsi l'impatience qu'ont de vous revoir vos amis. Les ailes bleues et légères des montagnes de Hasparren, de Macaye et d'Isturitz, valent bien les coiffes de vos sphinx stupides, dont l'énigme cependant demeure plus difficile à déchiffrer que ne le fut celle de votre grotte. Les fruits de pierre précieuse, d'or et d'argent, de ce nouveau verger d'Aladin, vous attendent chez ce brave Salbaya. Je fis part encore à M. Passerose de circonstances qui ne sont pas relatées ici, parce qu'elles n'ont pas trait à cette histoire.

Je partis deux jours après pour Toulouse, où les brodeuses sont expertes, et je commandai à l'une d'elles une longue et fine tunique, tout au long de laquelle je fis broder un gigantesque narcisse que voulut bien dessiner pour moi Charles Lacoste lui-même. J'avais écrit aux Meyer que je m'absentais, sans plus, ajoutant toutefois que je n'aspirais qu'à revenir bien vite, plus désireux que jamais d'entendre, d'Éliézer, le repas de Charlemagne au pays basque. Je crois, terminai-je, que vous finirez l'un et l'autre par charmer la roche d'Isturitz, émules d'Orphée aux enfers.

Lorsque je fus en possession de la tunique nuptiale, qui eût donné à rêver à la plus galante des épouses, je la rangeai dans une armoire familiale qui fleurait la lavande et me promis de l'utiliser à mes desseins. Mais, avant que de jouer ma pièce, je résolus de m'entraîner à mon rôle en allant ouïr le passage annoncé de la légende ondicolienne. Je me promettais d'en jouir d'autant plus que la fatigante question ne m'obsédait plus qui me faisait me demander naguère à quel mobile obéissaient mes deux Juifs. Le dormeur éveillé m'avait renseigné de telle façon que je ne pouvais plus m'en irriter, puisque je m'étais déjà vengé de lui et de son oncle en leur damant le pion, et le coffre.

Ils me retrouvèrent donc de fort belle humeur. Je n'eus pas assez d'éloges sur le déjeuner qu'ils me servirent. Après un café digne du sultan du Maroc, Charlemagne et Roland entrèrent en scène. Dois-je attribuer au bien-être que je ressentais en ce moment, ou à plus de justice de ma part, vis-à-vis d'un confrère, le plaisir tout particulier que je pris

à cette déclamation? Jamais le déconcertant et funambulesque génie d'Éliézer ne me séduisit davantage, et ce fut avec un soin scrupuleux que je transcrivis le texte du *repas des Aldudes*, qu'après lecture me confia son véritable auteur, comme il avait déjà fait de maints autres passages, la prise de Pampelune par exemple.

Par son contraste même, notre cadre ne manquait pas de poésie, dans une lumière qui, à travers les culs de bouteille des avares croisées de la rue Pontrique, lui donnait la teinte d'un aquarium : cet établi d'orfèvrerie où scintillaient les outils délicats et les pierres et les montures, et ce fauteuil monumental où trônait le vieux Jacob, tel qu'un roi déchu d'Israël ; Éliézer, plus grave encore que de coutume, tenant dans sa main gauche la traduction qu'il disait avoir faite, et élevant son autre main à plat comme pour commander le silence. Il semblait avoir conscience de s'être surpassé. Il lut : « Quand l'Empereur eut tourné sa barbe vers l'Orient, il vint dessus elle un parfum si délicieux qu'il demanda au duc Naimes :

— D'où vient-il?

Et Naimes :

— C'est quand la fiancée de votre neveu Roland se lève que l'aurore a ce parfum de fleur.

Et l'un des barons à l'Empereur :

— N'oubliez pas, sire, que c'est aujourd'hui liesse dans le bois des Aldudes et qu'avant de gagner l'Espagne pour combattre les Sarrasins, Roland veut vous présenter Alba pour que vous bénissiez leurs fiançailles.

— Seigneurs barons, dit Charlemagne, tenez-vous prêts à honorer celle qu'un si aimable comte a choisie dans ce pays.

L'armée se mit sur deux rangs, afin de former la haie, car, déjà, tenant par la main Roland, Alba la Basquaise descendait la montagne des Aldudes dont les sources tumultueuses éparpillaient, au bas, leurs neiges libérées.

La traîne d'Alba était retenue par un nain mauresque, noir comme le diable, et que l'on affirmait être né du commerce d'Apollon avec une Chananéenne.

C'est Olivier qui s'est saisi, dans la forêt, de ce singe grimaçant, l'a offert à son ami Roland qui en a fait don à Alba.

Au pied d'un puy, sous un chêne, se tient Charles. Sa barbe ne cesse de ruisseler dans le vent, telle une oriflamme. Il hoche le chef. Et lui, qui a essuyé tant de chocs, remporté

mille victoires sanglantes, et qui en verra bien d'autres puisque demain il va marcher contre Marsile, lui, dont les larmes semblaient à jamais taries, il pleure. Ses larmes sont comme une rosée, car l'amour de la jeunesse porte au cœur du vieillard qui se souvient de la sienne.

Alba, apercevant soudain l'Empereur qui tient les marches, lui sourit. Et ce sourire, tel qu'un rayon qui tombe d'entre les nuages, éclaire toute la vallée qu'il émaille. Qu'ils sont beaux, ces bois des Aldudes, lorsque Alba illumine leurs cimes ! Elle pose son pied sur un caillou tremblant, au-dessus d'une source, et fait signe qu'elle en veut goûter l'eau. Toute l'armée se le redit. Roland emplit son cor d'ivoire et, comme d'un lis qui se déverserait dans une rose, il en appuie le bord incliné sur la lèvre de son amie. Elle ne sait pas que, bientôt, c'est le même olifant qui recevra la pourpre rosée, échappée des veinés rompues du comte. Et le sourire d'Alba se mêle à l'eau qu'elle boit.

Charles dit à ses barons :

— Maintenant, je ne connais que la peine que me causent les maudits Sarrasins, et je ne me repose que sur ma selle dure ; quand j'étais jeune, j'ai dormi dans un pareil val, ayant pour oreiller la chevelure de la souveraine. Mais que ces deux-ci m'émeuvent en me rappelant à moi-même !

Roland s'avance avec Alba dont il a repris la main. A mesure qu'ils se rapprochent de l'Empereur, elle pâlit. Elle songe à tout ce qu'on lui a rapporté de Charles : sa piété, son courage inégalable qui fait qu'à Aix les aigles invinciblement attirés planent jour et nuit au-dessus de son palais. Elle pose sa main libre sur son cœur de tourterelle, baisse la tête, et, tant est lisse et blonde sa chevelure, on dirait que c'est la sœur du soleil qui s'incline.

Elle et Roland se mettent à genoux. L'Empereur leur dit :

— Je suis l'arbre à la rude écorce au pied duquel s'étend la mousse dont les nids sont faits.

Alba répond :

— Sire, vous êtes le chêne qui les protège, et l'on n'ose lever les yeux vers vous de crainte d'être ébloui, tant vous supportez d'orages sans faiblir.

Ainsi s'exprime-t-elle en langue basque, traduite aussitôt par les interprètes.

La table est dressée dans la fraîcheur du bois. Les agneaux, les perdreaux, les coqs de bruyère, les bœufs découpés en

quartiers et les vins y abondent. Des jeux basques s'organisent. Filles et garçons vont représenter devant l'Empereur la pastorale qui commémore leur origine.

Voici Ondicola, chef de la race, monté sur un destrier dont la housse est faite de ces dentelles qui évoquent le luxe de l'Asie originelle. Il porte une mitre et un sceptre, symboles de la puissance. Il s'emporte contre sa cour voluptueuse, au moment qu'elle a abordé sur la terre basque, et il lui déclare :

— Il n'est pas bon qu'une race, indigne comme est la vôtre, se perpétue sur ce sol vierge.

Sa cour lui répond :

— Que feras-tu donc de nous, Ondicola ?

Et lui :

— Je vous tuerai et je ne laisserai vivre qu'Iguskia et Ilharghia.

Et voici que s'avancent les plus beaux adolescents des Aldudes, déguisés en Iguskia et en Ilharghia. Ils ne portent d'autres vêtements que celui des pâtres, leur beauté éclate.

Iguskia dit :

— Maintenant tout le monde est mort autour de nous. La mer s'est refermée. Jusqu'à présent, ô Ilharghia, je n'avais pas entendu mon cœur battre. Mais, en portant plus avant mes pas sur ces terres sans habitants, je le sens frissonner comme un nid plein de chansons. Qu'est-ce ?

Et Ilharghia :

— Il se passe dans mon cœur la même chose que dans le tien. Le pays basque bat de l'aile et veut naître.

Ainsi la pastorale se déroule devant l'Empereur. Les bergers, les cultivateurs, les petits industriels naissants y jouent leurs rôles. Alba a posé avec amour sa tête sur l'épaule de Roland. Elle ne sait pas que dès demain, elle ne le reverra plus. L'Empereur les bénit. Et, sur une roche blanche, il y a un aubépin noir de soleil, et seul. »

Ayant retiré de sa houppelande un mouchoir de soie brodé, si usé qu'il eût pu appartenir au Juif errant, et ayant enlevé ses lunettes, Jacob Meyer pleura.

**FRANCIS JAMMES.**

*(A suivre.)*

---

# Philosophie de la Victoire<sup>(1)</sup>

*A tous les artisans de la victoire, chefs et soldats,  
Salut!*

**N**ous célébrons cette année le dixième anniversaire de notre entrée dans une guerre que nul de nous ne désirait, mais où nous sommes allés résolus à vaincre, et prêts à mourir si la victoire nous échappait. Nous célébrerons cette année le sixième anniversaire de la victoire, d'une victoire que nous avons voulue ardemment pendant plus de quatre années. Depuis le jour béni de la victoire et de la paix, depuis le jour glorieux où nous avons eu la certitude que le nom de notre pays ne serait pas effacé de la terre, nous avons travaillé joyeusement à relever nos ruines, nous avons honoré nos camarades morts, nous avons accompli leur volonté, nous avons rempli notre devoir dans la paix comme dans la guerre ; mais, en cet automne de l'an 1924, lorsque, chaque matin, nous ouvrons les yeux sur le pays

(1) L'article que nous publions aujourd'hui est l'introduction d'un ouvrage que va publier M. Georges Valois sous le titre « La Révolution Nationale » et pour ouvrir une collection nouvelle dont le titre est *Les Cahiers de la Victoire*. C'est une sorte de philosophie de la Victoire que tente notre collaborateur et *Les Cahiers de la Victoire*, dont la Nouvelle Librairie Nationale entreprend la publication, seront eux-mêmes une philosophie de la Victoire entendue dans son sens le plus large et s'appliquant à toutes les formes de l'activité littéraire, politique, économique et sociale.

que nous avons sauvé, nous avons le cœur lourd, plus lourd que lorsque nous nous éveillions devant les fils de fer barbelés.

Chaque matin, autrefois, nous voyions se dessiner dans notre esprit la carte du front : les Allemands étaient à Noyon. Alors le sens de notre vie était clair : il y avait, d'un côté du parapet, les Français sur leur sol réduit et déchiré ; de l'autre, les Allemands qu'il fallait rejeter au delà de la frontière, au delà du Rhin.

Aujourd'hui, chaque matin, nous voyons se dessiner dans notre esprit la carte du monde. Les Allemands ne sont plus à Noyon : ils sont à Genève et à Paris. Le sens de la vie s'obscurcit : on nous dit qu'une nouvelle lutte est en cours, l'ordre d'un côté, le désordre de l'autre ; les bourgeois tenant des positions, les prolétaires allant à l'assaut de ces positions. Nous savons que c'est un mensonge, parce que nous n'avons cessé d'être unis, nous, combattants, bourgeois et prolétaires, dans le même sentiment, depuis que nous avons mangé le même pain. Alors nous écoutons les appels lancés dans cette dispute nouvelle et qui s'adressent à nous ; d'un côté, on nous dit que la cause de la France, qui est la nôtre, se confond avec la cause de l'ordre et avec celle de la bourgeoisie, chargée d'administrer le pays délivré ; nous regardons les hommes qui lancent cet appel, et, parmi eux, nous voyons trop d'hommes qui faisaient leurs affaires pendant que nous faisions notre devoir et pour qui le relèvement de nos ruines a été une affaire ; qui sont prêts à faire des affaires avec les Allemands, avec les gens de Moscou, même contre nos intérêts. Nous ne sommes pas avec ces gens-là.

De l'autre côté, on nous dit que nous avons été trompés par les hommes d'affaires, pour qui la guerre était une source de bénéfices, et que la cause à défendre est celle des peuples unis, par-dessus les frontières, contre les fabricants de munitions. Nous regardons les hommes qui font ces discours avec des grimaces de singes, et nous reconnaissons ceux qui nous tiraient dans le dos pendant que nous combattions, et, derrière eux, nous découvrons les grands financiers de Paris, de Francfort, de Londres et de New-York, qui ont la prétention de régler le sort du monde, qui veulent laisser à notre charge les frais de la guerre et nous faire souscrire aux emprunts de Berlin et de Moscou. Nous ne sommes pas avec ces gens-là.

Le monde est obscurci. Nous ne savons plus où est notre devoir. Les chefs du gouvernement rouvrent les portes du pays à ceux qui désertaient nos rangs dans la bataille. Un bavard officiel déclare à la face des nations qu'il lui faut plus de courage pour faire la paix qu'à nous pour faire la guerre. Nos chefs sont muets. Les financiers sont tout-puissants. Les Allemands reforment leurs armées. Les gens de Moscou, à la tête de leurs armées chinoises, insultent l'Europe. La victoire, notre victoire, voile son visage devant ce spectacle. Pourquoi donc nous sommes-nous battus? Pourquoi devons-nous nous battre encore? Le monde est obscurci et notre cœur est lourd.

Mais le monde s'éclaire et notre cœur se gonfle d'enthousiasme, lorsque, ayant regardé bien en face tous ces discoureurs, nous voyons leur regard fuir devant le nôtre, et nous livrer la vérité dissimulée sous le vêtement civil que nous portons tous aujourd'hui. Ces discoureurs, ces annonciateurs de mondes nouveaux, ces gens qui, d'un côté comme de l'autre, nous invitent à prendre part à une nouvelle lutte, ne voyez-vous pas que c'est tout le peuple des embusqués? Ce sont les embusqués qui se disputent les profits de la guerre; ce sont les débris des générations de la défaite qui tentent, pour conserver le pouvoir, d'exploiter notre gloire, pour le conquérir, ou d'exploiter notre déception et de se servir de nos bras!

Alors, camarades, lorsque la vérité nous apparaît, notre esprit se ranime, notre cœur bat comme aux jours de Verdun et du Chemin-des-Dames, nous savons où est l'adversaire à combattre et le but à atteindre, et nous crions aux deux parties qui nous appellent :

— Ni avec les uns, ni avec les autres. Nous-mêmes avec nous-mêmes, avec nos femmes et nos enfants, avec ceux de nos métiers, avec nos propres chefs, pour la France régénérée par la victoire, pour la grandeur française que nous avons servie et que nous voulons servir!

## I

Le jour est venu où il faut que nous nous rassemblions comme nous nous sommes rassemblés au 2 août 1914, pour faire face à la coalition qui s'est formée contre nous tous

et contre la victoire elle-même. Il faut que nous nous rassemblerions dans le même esprit, que nous nous donnions la même discipline, que nous prenions conscience de la tâche que nous avons à accomplir. Notre tâche, il faut vous le dire, le proclamer devant le peuple des embusqués, c'est d'achever la révolution commencée le 2 août 1924, révolution nationale et véritable révolution européenne ensuite.

Notre erreur, depuis la guerre, a été de nous reposer sur nos lauriers, d'oublier les raisons qui nous avaient fait accepter notre tâche en 1914, de croire que les équipes d'embusqués au pouvoir allaient achever ce que nous avions commencé.

Pourquoi nous sommes-nous battus? Il ne s'agit pas de dire ici la raison pour laquelle, selon que l'on est d'une école politique ou philosophique, on déclare, après coup, s'être battu. Je demande pourquoi les Français, pris en masse, ont accepté de se battre.

La France officielle a déclaré qu'elle se battait pour le Droit, pour la Démocratie et pour la Justice. Les Français qui se battaient ignoraient ces raisons de combattre, et, en général, ceux qui se considéraient vraiment comme les soldats du Droit, de la Démocratie et de la Justice étaient d'assez mauvais soldats qu'on ne voyait pas longtemps aux armées, car ils considéraient que leur précieuse pensée ne pouvait être exposée aux risques que comporte le maniement des armes à feu. On affirme également que nous nous sommes battus pour la civilisation. Je n'y contredis pas. Mais nous savons tous que ce n'était pas là l'idée motrice qui était dans nos cœurs. La grande raison de combattre de la majorité des Français, c'est que la victoire, si nous la saisissons, donnerait au monde la preuve que nous sommes, collectivement et individuellement, des citoyens du monde parfaitement capables et dignes d'occuper le plus beau royaume qui soit sous le ciel et que nous n'avons besoin ni du professeur allemand, ni du contremaître allemand, ni du fabricant, ni du commerçant, ni du financier anglo-saxon, ni du penseur scandinave pour nous conduire, nous défendre, vivre sur notre sol, en tirer parti, élever nos enfants et faire figure dans le monde.

Pour la plupart des Français, la guerre a été à la fois une guerre nationale et une guerre individuelle. Les Français, qui savent qu'ils ont été un peuple admiré et jaloué parce

qu'il possède une belle terre, des artisans de premier ordre, des savants et des penseurs qui ont fait quelque bruit dans le monde, des soldats à la fois redoutés et aimés, — les Français à la veille de la guerre, se croyaient des hommes diminués : depuis cinquante ans, on ne cessait de leur démontrer qu'ils étaient inférieurs aux Anglais, aux Américains, aux Japonais, aux Allemands. Les preuves de cette infériorité leur étaient administrées par des Français et reproduites par la presse des deux mondes. Il était entendu que nous étions un peuple fini, qui ne pouvait plus vivre que dans le souvenir de sa grandeur passée, et qui, par surcroît, était bavard, incapable d'organisation et de discipline. Les Français avaient fini par répéter cela eux-mêmes, sans y croire beaucoup, mais cela leur causait une profonde humiliation. La défaite de 1870 leur paraissait rendre impossible une contestation qu'ils formulaient secrètement. Tout Français qui n'était pas une brute souffrait de cette infériorité, proclamée par les gazettes du monde entier, reconnue par des Français, confirmée par la défaite de 1870 et par l'attitude peu glorieuse de la France devant l'Allemagne depuis 1870.

Au 2 août 1914, le Français, devenu le combattant, dit tout simplement : On va voir, si, oui ou non, on n'est plus bon à rien. Il ne tenait pas à faire la guerre ; mais, puisqu'il la fait, il entend faire la preuve de ce qui est au fond de sa pensée et qu'il n'ose plus affirmer. Quiconque a vécu dans l'intimité du Combattant, de la vie du Combattant, connaît cette raison de combattre plus individuelle que nationale. Chacun considère qu'il a un compte à régler avec un Allemand ; chacun a son but de guerre, qui est de prouver qu'il n'est pas un homme diminué. Si nous sommes battus, la cause est jugée, nous devenons des hommes de seconde zone, qui seront commandés en toutes choses par des Allemands ; si nous avons la victoire, nous redevenons des hommes de première zone, un peuple maître chez lui, dont la grandeur ne sera plus passée, mais présente et future ; à l'atelier, au bureau, à la Faculté, on ne tolérera plus les airs hautains et protecteurs de tous les représentants des pays nordiques ou anglo-saxons. On se bat contre l'Allemand, mais on fait la preuve pour tout le monde.

Voilà les véritables raisons de combattre du soldat français ; il n'y a là dedans aucune considération sur le droit, la démocratie, la justice, la civilisation, la république ou la

monarchie. La question est de savoir si moi, ébéniste du faubourg Saint-Antoine ou professeur en Sorbonne, je vaudrais moins qu'un ébéniste munichois ou un professeur de Halle. La réponse est donnée sur la Marne, et, dans les premiers jours de septembre 1914, les Français redeviennent un peuple reprenant conscience de ses destinées, les yeux fixés sur la grandeur future.

En même temps, une révolution s'opère dans les esprits qui correspond à une révolution qui s'est ouverte dans toute l'Europe le jour même de la déclaration de la guerre. Puisque la victoire sur la Marne prouve que nous sommes un peuple fort, tout ce qui a été dit sur notre infériorité n'est que mensonge, et puisque cette preuve est donnée dans la guerre (déclarée impossible par les personnages officiels) par des moyens qui sont tous contraires à ceux que l'on enseigne depuis trente ans, il faut donc penser que les idées sur lesquelles nous vivons sont fausses, ou pour le moins contestables. La victoire de la Marne ébranle tout un système philosophique, politique et social. Jusqu'au 2 août 1914, la France et, avec elle, une bonne partie de l'Europe, croit au progrès qui supprime les guerres et à la vertu des assemblées délibérantes qui conduisent les peuples sur la route du progrès. Au 2 août, la religion du progrès est niée par l'Europe en armes ; le 3 août, le pouvoir des assemblées apparaît comme un péril de mort ; le 25 août, le chef est une impérieuse nécessité ; le 8 septembre, le peuple armé découvre que la victoire est son œuvre sous la conduite d'un chef : la force et la grandeur viennent de lui être rendues par son unité morale, par sa discipline nationale, et par le commandement d'un seul, c'est-à-dire par les vertus civiques dont la valeur était niée depuis plus d'un siècle.

Une révolution politique a été faite à Paris, par laquelle une dictature est instaurée : une révolution intellectuelle qui s'étend à toute la France armée et non armée fait que la révolution politique est acceptée par l'immense majorité des Français. Le mouvement est si profond que l'augois se réunit, et la confiance entière ne lui est rendue que par la dictature de Clemenceau, qui lui donne la victoire. Sur ses observations, malgré une presse qui délaie les discours officiels sur la guerre du droit, le combattant construit sa philosophie dont voici les articles essentiels :

La guerre est un fléau qui tombe sur les peuples qui n'ont point confiance en eux-mêmes et qui ont peur des armes ;

Les hommes qui ont annoncé qu'il n'y aurait plus de guerres sont de dangereux rêveurs ;

Nous verrons à la prochaine guerre, si cette guerre est la dernière ou l'avant-dernière des guerres ; il est probable qu'il y aura des guerres tant que la vigne, les orangers et le blé ne croîtront pas de la même manière dans tous les pays d'Europe et d'Asie ;

Il est dangereux d'habiter un beau pays où l'on ne fait pas beaucoup d'enfants, lorsque l'on est le voisin d'un pays qui fait beaucoup d'enfants et où il y a peu à manger. C'est un risque de guerre ; il est prudent pour la France de demeurer armée ; il est prudent de désarmer l'Allemagne ;

Les Français ne sont pas dégénérés : ce sont les meilleurs soldats et les meilleurs ouvriers du monde ; lorsque la paix sera faite, après la victoire française, la France sera plus grande qu'elle ne l'a jamais été ;

La grandeur de chaque Français suivra la grandeur de la France : les professeurs français, les industriels français, les ouvriers français seront demandés dans toute l'Europe ;

La France était mal organisée avant la guerre : les combattants mettront de l'ordre dans les affaires de la France ; la hiérarchie sera ainsi établie : à la tête du pays, le Chef des Combattants ; ensuite les combattants, qui seront mis à la tête de toutes les sociétés privées ;

Le combattant recevra à coups de grenades les politiciens et fera rendre gorge aux profiteurs de la guerre.

Je viens de résumer la philosophie du combattant. Je l'extraits des déclarations que vous avez tous entendues ou faites. Je ne prétends pas qu'elle contienne une doctrine complète de l'organisation politique, économique et sociale. Telle qu'elle était, telle qu'elle demeure, elle s'opposait, elle s'oppose à toutes les institutions de l'avant-guerre et qui ont survécu à la guerre. Elle met en question l'existence de l'État démocratique, de l'État libéral, qui a été incapable de prévoir la guerre, qui a dû se démettre pour permettre la victoire, et qui est aujourd'hui incapable d'organiser la paix. Le trouble où nous sommes vient en grande partie du fait que la philosophie du combattant, qui a soutenu les gouvernements nationaux de la guerre, n'est pas entrée dans les institutions après la guerre.

La révolution commencée le 2 août 1914 est inachevée ; elle a été suspendue par un retour masqué des hommes et des principes d'avant-guerre. Dès 1915, la contre-révolution s'organisait ; c'est elle qui rouvrit le Parlement pendant la guerre ; elle tendait à replacer la France dans l'état où elle était avant la guerre, c'est-à-dire dans ce régime démocratique de nom, ploutocratique de fait, où les financiers et les hommes d'affaires font des affaires par-dessus les frontières, sans aucune considération pour les différents nationaux, et où ces opérations sont facilitées par des politiciens, théoriciens du progrès qui conduit à la paix universelle. La philosophie du combattant, qui défend les valeurs héroïques nationales, s'oppose à la philosophie du financier, pour qui il n'y a dans le monde que des valeurs de bourse et des commissions sur les emprunts, qu'ils soient français ou allemands.

Les financiers et les politiciens libéraux se sont tout naturellement associés pour tenter une contre-révolution. Pendant que nous faisions la guerre, ils restaient en place dans leurs fauteuils et leurs cabinets, parlaient notre langue pour nous faire croire qu'ils agissaient selon nos pensées nouvelles. Mais, dès 1919, ils travaillaient à annuler les résultats de la victoire.

La paix qu'ils font est une paix de financiers et de mercantis ; ce n'est pas une paix de combattants. Elle restaure les fausses valeurs que nous avons abattues pendant la guerre. La victoire n'est plus la victoire des soldats, de l'héroïsme et du sacrifice : c'est la victoire du droit et de la justice, acquise par les juristes, les professeurs et les orateurs ; ce n'est plus la victoire d'une armée sur une autre : c'est celle des démocraties sur les autocraties.

Les combattants sont renvoyés dans leurs foyers comme s'ils venaient de faire une période d'instruction. Paris ne voit pas la rentrée des troupes victorieuses ; on ne lui donne qu'un défilé de délégations. On travaille à dissocier la volonté des combattants que l'on noie dans les illusions de 1919. L'élan révolutionnaire des combattants est parlementarisé ; les aspirations des combattants sont canalisées par le moyen des associations et réduites à de petites questions matérielles. La représentation parlementaire des combattants est encadrée et réduite à l'impuissance par les vieux partis. Les chefs des combattants sont éloignés de la vie publique :

sous prétexte de les honorer, on les transforme en commis voyageurs nationaux.

Dès 1920, par tous ces moyens, l'armée des combattants est démobilisée effectivement, pulvérisée en mille associations qui n'ont plus d'âme commune et qui n'ont plus de chefs. La contre-révolution, en deux ans, a disloqué l'armée de la victoire et de la révolution nationale et, dans le même temps, elle a reformé ses troupes, avec tous ses embusqués, avec ses troupes auxiliaires placées sous le commandement des hommes de Moscou.

De 1919 à 1924, les hommes et les idées de l'ancien régime, demeurés au pouvoir sous le masque de nos idées, ont travaillé à refouler l'esprit de la victoire. Ne nous y trompons pas : les auteurs de cette contre-révolution, ce ne sont pas ceux que l'on accuse au premier coup, ce n'est pas Herriot, ce n'est pas Caillaux, c'est Millerand et Poincaré. C'est sous leur direction que l'on a tenté d'enterrer à jamais la philosophie du combattant sous les pierres de l'hommage aux morts. Systématiquement, on a tourné l'esprit des combattants, l'esprit public vers le seul culte du souvenir des disparus. On a fait de notre champ de gloire un cimetière. L'ordre des morts, camarades, ce n'est pas que nous demeurions penchés au bord des tombes : c'est que nous accomplissions leur volonté testamentaire, la fructification de la victoire pour laquelle ils se sont sacrifiés. M. Raymond Poincaré a prononcé cinquante discours devant les monuments aux morts. Mais il n'a pas prononcé un seul discours pour l'exaltation de la victoire. Sur toute l'étendue de notre territoire, on a voulu que la victoire fût représentée par des images funèbres, afin d'immobiliser les survivants dans le recueillement et les larmes. La victoire n'apparaît aux Français que sous la forme des monuments aux morts, alors que partout, les morts auraient dû nous apparaître dans des monuments de la victoire. Un seul monument sera digne des morts que nous portons dans notre cœur, c'est le monument de la Victoire, celui que l'État des financiers et des politiciens n'a pas élevé.

C'est par ces moyens que la contre-révolution a fait de la victoire une valeur morte, qui rendait inerte la philosophie révolutionnaire du combattant. Les élections du 11 mai sont le résultat de ces manœuvres ; c'est le retour déclaré, avoué, des hommes de l'ancien régime, tandis que la Chambre

de Millerand et de Poincaré en était le retour masqué. La Chambre du 11 mai, c'est la contre-révolution qui redresse l'État libéral abattu par la révolution d'août 1914. L'erreur des combattants a été de croire que leur œuvre de la guerre pourrait être achevée par des politiciens d'avant-guerre, avec les institutions d'avant-guerre. Si la victoire paraît aujourd'hui annulée, ce n'est pas parce que Herriot est au pouvoir, c'est parce que Millerand et Poincaré ont préparé l'arrivée d'Herriot de leurs propres mains. La contre-révolution de mai 1924 est leur œuvre. Nous l'annulerons à notre tour en rappelant parmi nous l'esprit de la victoire. La contre-révolution a fait de la victoire une valeur morte, une image de cimetière. A nous d'en faire, dans la vie publique, la valeur vivante qu'elle n'a cessé d'être dans nos cœurs. Rassemblons-nous sous le signe des deux Marnes. Et sous ce signe, nous vaincrons.

## II

Nous sommes les soldats de la victoire. Nous sommes citoyens d'un pays victorieux. Notre but, c'est la grandeur française. Nous avons retrouvé la grandeur. Nous voulons nous maintenir dans la grandeur, avec les idées et les sentiments qui l'ont faite. Cela signifie que nous nous rappelons avoir été des hommes diminués, doutant d'eux-mêmes, et que nous ne voulons pas revenir à cette humiliation. Nous sommes redevenus un peuple libre et fort, sous le commandement de chefs dignes de nous ; nous ne voulons pas redevenir un peuple d'esclaves, mené par des bavards entre les mains des banquiers internationaux. Mais nous ne ramènerons la victoire parmi nous que si nous savons bien ce que nous sommes.

Nous sommes les artisans d'une révolution, d'une grande révolution, par laquelle nous avons à libérer la France et l'Europe du gouvernement des banquiers et des parlementaires qu'elles subissent depuis un siècle, des idées sur lesquelles est fondé ce gouvernement, des institutions qu'il a construites pour se défendre. Il n'y aura pas de paix dans ce monde tant que nous n'aurons pas donné à notre pays les institutions qu'exige la révolution d'août 1914.

L'existence même de notre civilisation est en question. La révolution communiste a fait de la Russie, naguère

marche de l'Europe tournée vers l'Asie, le poste avancé de l'Asie nomade tournée vers l'Europe. L'Asie nomade et l'Asie mystique rêvent l'une de piller l'Europe, l'autre de la civiliser. De grandes invasions barbares sont en puissance de la Volga au Thibet. La suprématie intellectuelle et politique de l'Europe est contestée pour la première fois depuis plusieurs siècles. Pendant que des prédicants font à Genève des prêches larmoyants sur la paix universelle et organisent le désarmement, l'Asie tout entière retentit d'appels guerriers. Les Soviets soulèvent les peuples d'Asie contre ce qu'ils nomment l'impérialisme européen ; des missions militaires allemandes vont militariser les Mongols ; les mystiques asiatiques reparaissent dans les pays d'Occident. L'œuvre de deux millénaires, sauvée aux Champs catalauniques, à Poitiers, sous les murs de Vienne, aux marches de Pologne et d'Ukraine, est de nouveau en péril. L'Europe appauvrie, mais fortifiée par la guerre, pouvait, en 1919, reformer le concert de ses puissances, faire sa paix intérieure, refouler les Barbares qui sont aux portes de son empire, redresser dans le monde entier les valeurs qu'elle a reçues d'Athènes et de Rome et reprendre sa mission. La paix des banquiers lui retire sa force reconquise, ne reconstitue pas ses richesses détruites et rouvre ses portes à la barbarie qui renaît de toutes parts.

Qui peut lui rendre de nouveau le sens de sa mission universelle ? Qui peut lui faire recouvrer la force qu'elle perd dans ses parlements nationaux et internationaux ? Qui peut la faire s'évader du mercantilisme où elle sombre ? Qui peut redresser pour elle les valeurs héroïques ?

La France, dépositaire, pour le compte de la chrétienté, de l'esprit de victoire qu'elle a conquis sur les champs de bataille. C'est par là que le réveil de l'esprit de victoire en France est une des conditions du salut de l'Europe. Toute victoire donne de grandes obligations au peuple victorieux, qui doit devenir le grand protecteur de la paix et faire don, aux autres peuples, des vertus, des idées qui l'ont conduit à la victoire. La grande incertitude de l'Europe, la fragilité de la paix viennent du fait que la France officielle, reprise en main par la contre-révolution parlementaire et financière, manque à sa mission de nation victorieuse et cache les vertus qui ont fait sa force. C'est pourquoi il nous faut faire ressurgir devant l'Europe la figure du combattant. Alors, l'Europe

saura que la paix est protégée, et que les peuples peuvent de nouveau en toute sécurité donner leur effort au travail. Nous avons à créer, en rappelant parmi nous l'esprit de la victoire, les institutions qui sont la condition de la prospérité et de la grandeur.

C'est par cette tâche qu'il nous faut achever la révolution d'août 1914.

Mais qu'est donc essentiellement cette révolution? Son sens profond tient en peu de mots :

L'Europe libérale d'avant-guerre disait : Le combattant est le serviteur du marchand, du capitaliste.

L'Europe combattante a dit : le marchand, le capitaliste sont les serviteurs du combattant.

C'est l'Europe combattante qui a raison, parce qu'il n'y a ni travail, ni trafic, ni épargne tant que le combattant n'a pas fondé la paix au prix de son sang. Voilà la vérité que nous avons connue pendant la guerre, et sur laquelle nous voulons fonder les institutions politiques et sociales de l'avenir.

### III

Nous avons été victimes, en 1919, d'une grande mystification. Au moment où nous reprenions place à nos foyers, les financiers et les parlementaires, redoutant un mouvement des combattants déçus par la mauvaise paix, grossissant eux-mêmes la menace communiste, nous ont appelés à la défense de l'ordre, à une nouvelle défense de la nation. Les combattants ont répondu en envoyant quelques centaines des leurs au Parlement. C'est de cette époque que date l'équivoque que nous avons à dissiper aujourd'hui. Les combattants croyaient répondre à l'appel de leurs chefs pour le service de la Patrie et pour la grandeur française. Ils n'ont pas vu, ils ne pouvaient pas voir alors que c'était là l'opération par laquelle on les séparait de leurs vrais chefs pour les mettre sous la direction des embusqués, des profiteurs de la guerre, de tous les représentants de ce que l'on appelle faussement les valeurs économiques, bref sous la conduite du marchand et de l'orateur parlementaire. L'équivoque a duré quatre ans : chaque fois que l'on critiquait la stérile agitation parlementaire, quelqu'un élevait la voix pour rappeler que la Chambre du 16 novembre était la Chambre bleu

horizon, la Chambre des combattants. L'avenir de la révolution nationale a failli être compromis par cette aventure. Si elle s'était prolongée, l'impuissance parlementaire, la mal-faisance des institutions libérales eussent été mises définitivement au compte des combattants et du patriotisme français. Or, c'était la bourgeoisie libérale qui régnait sous le nom usurpé de combattants. Grâce à Dieu, l'équivoque a pris fin, la Chambre est redevenue la Chambre tout court. La contre-révolution, masquée pendant quatre ans, a le visage découvert. La situation est nette.

Artisans de la victoire, chefs et soldats, nous nous rassemblons et nous nous posons les uns aux autres la question :

— Le mot d'ordre?

Il n'y a aucune hésitation dans les réponses. Chacun dit : France. Mais il y a encore hésitation sur le commandement. Répondrons-nous à l'appel de l'ordre, ou de la bourgeoisie, ou de la république, ou d'un prince? Je dis que nous devons répondre à l'appel du chef national.

L'ordre n'est pas un but, c'est un moyen. Faire l'ordre, c'est mettre hommes et choses en place ; c'est créer les conditions du mouvement heureux, ce n'est pas le mouvement lui-même. On se met en ordre pour marcher ; on ne marche pas pour se mettre en ordre. L'ordre, c'est la condition de l'action ; ce n'est pas l'action. Ce n'est pas son but, c'est son cadre. Nous voulons l'ordre comme moyen.

La bourgeoisie, ce n'est pas un but, c'est un moyen. Ce n'est pas un tout ; c'est une partie. Mais serait-elle, comme certains le disent, une classe de chefs, par qui les nations sont conduites et prospèrent? Nous devons nous expliquer très nettement sur ce point. Nous regardons les bourgeois comme les serviteurs et non comme les chefs de l'État. Que l'État prenne des hommes dans la bourgeoisie, comme dans la noblesse, comme dans le peuple ouvrier et paysan, pour constituer ses états-majors, nous n'avons rien à y reprendre. Mais que l'État considère la bourgeoisie comme la classe des chefs, que l'État, pour parler net, soit un État bourgeois, nous ne l'admettons pas, parce que cela est contraire à la philosophie du combattant et à la plus élémentaire sagesse politique. L'État ne peut être que l'État national.

Nous entendons bien que les titres de la bourgeoisie à occuper l'État sont invoqués par beaucoup de bons esprits,

et l'on fait valoir que la bourgeoisie, pendant plus d'un siècle, a dirigé les affaires d'un grand nombre de pays. Mais c'est précisément ce que nous contestons : nous entreprenons la revision des titres de cette bourgeoisie ; nous contestons que les résultats de sa gérance aient été bons, et un des objectifs de la révolution nationale, c'est de remettre à leur place les différentes bourgeoisies qui ont géré l'État depuis un siècle.

Nous disons : les différentes bourgeoisies, et non la bourgeoisie. Car il y a plusieurs bourgeoisies. Il y a une bourgeoisie catholique et conservatrice, une bourgeoisie libérale, une bourgeoisie voltairienne et radicale ; elles n'entendent pas le gouvernement des peuples de la même manière. Toutefois, lorsque l'une gouverne, elle est d'accord avec les autres au moins sur un point : sur une certaine manière de concevoir l'ordre. S'il fallait réduire ces fractions au même dénominateur, on trouverait qu'il faut inscrire au-dessous de chacune d'elles : défense et illustration de la propriété individuelle considérée comme une fin de toute l'activité politique.

Or, si nous regardons la propriété individuelle (il faudrait mieux dire : la propriété familiale) comme une des conditions de la civilisation, nous ne la regardons pas comme un but, mais comme un moyen. La propriété familiale et personnelle est le plus puissant moyen de faire sortir l'homme du nomadisme, de la barbarie, de le fixer au sol et de lui faire construire la cité, de le faire entrer dans les voies de la civilisation. Mais, encore une fois, ce n'est qu'un moyen. La propriété n'est elle aussi qu'une partie d'un tout : le tout, c'est la Cité. Et ce que nous, combattants, nous servons, c'est la Cité tout entière, l'État qui en est la tête, et toutes les sociétés particulières qui en sont le corps et les bras. La Cité, c'est la propriété nationale, indivise entre toutes les familles qu'elle comprend et c'est une propriété qui contient beaucoup plus de choses qu'il n'y en a sur le sol, dans les ateliers, dans les bureaux et les magasins du commerce et de l'industrie. C'est une propriété qui contient toutes les créations de l'intelligence sans laquelle les choses matérielles ne sont rien que pierre, bois et fer sans utilisation. C'est une propriété qui contient également les valeurs morales que règlent les relations des hommes entre eux, et, par-dessus tout, les valeurs héroïques par lesquelles la Cité elle-même a été fondée et a été défendue au cours des âges.

Or, c'est un fait connu par l'expérience, la bourgeoisie est

une classe sociale dont les membres sont beaucoup plus attachés au service de la propriété individuelle et familiale qu'au service de la propriété nationale. C'est sa fonction, où elle trouve une certaine grandeur, mais limitée. L'exercice de sa fonction l'amène à concevoir que la propriété nationale n'est que la somme des propriétés individuelles, alors qu'elle en est la créatrice, et que l'État est au service de la propriété individuelle alors que la vérité est dans la relation inverse. La bourgeoisie est spécialement attachée à la production et à la gestion des biens matériels de la Cité, et également des valeurs morales qui sont favorables à cette production et à cette gestion ; elle est habile à distinguer le mien et le tien et défend le droit avec passion. Mais ce n'est pas elle qui administre cet immense territoire national qui unit les siècles les uns aux autres et où vivent et croissent les hautes valeurs morales, intellectuelles, héroïques qui sont la véritable assise de la Cité.

Tous les biens matériels de la Cité passent entre les mains de la bourgeoisie : c'est ce qui lui donne l'illusion qu'elle est la grande et la seule créatrice dans la Cité. Illusion, dis-je, terrible illusion qui a causé les plus grandes erreurs politiques et sociales du siècle dernier et que nous devons rejeter. C'est en vertu de cette illusion que la bourgeoisie s'est regardée comme détentrice du pouvoir qu'elle a voulu posséder, qu'elle a été incapable de tenir entre ses mains, qui a fait d'elle une classe libérale, le libéralisme étant sa réaction contre le commandement du combattant, qu'elle voulait réduire à un rôle de gendarme. Obsédée par cette illusion, les fractions bourgeoises qui ont occupé le pouvoir, ramenant toutes choses à la défense de la propriété, ont été impuissantes à administrer l'immense domaine de l'État où se trouve le capital moral, intellectuel et héroïque de la Cité.

Qui administre aujourd'hui ce domaine après un siècle de direction de l'État selon les vues bourgeoises ? Personne. D'énormes parties de ce domaine sont en friche. Des groupes de citoyens en cultivent les parties les plus riches, sous leur responsabilité et à leur corps défendant ; mais le territoire est sans cesse parcouru par des bandes qui le ravagent et contre lesquelles l'État se déclare impuissant. Pendant la guerre, il avait été réoccupé d'un seul coup, reconstitué, cultivé. Cinq ans après la paix, il est abandonné de nouveau. Les différentes bourgeoisies, inhabiles à s'y maintenir, n'en

connaissent point les limites, l'abandonnent à ce qu'elles nomment la liberté. Leur mot d'ordre est : toute licence sauf contre la propriété des choses. C'est l'erreur par laquelle à l'État national a été substitué l'État libéral, qui tolère toutes les dévastations morales et intellectuelles tant que la dévastation matérielle ne se produit pas.

#### IV

Nous ne nous sommes pas battus pour persévérer dans cette erreur. Nous ne nous sommes pas battus pour remettre la France dans le prétendu ordre où elle était avant la guerre. Cet ordre matériel cachait mal le plus grand désordre : plus que le désordre, la menace organisée des destructeurs de la Cité.

Voulez-vous voir ce qu'est la Cité à la veille de la guerre? La propriété matérielle est défendue. Mais l'État n'est plus seulement l'État débile qui ne sait plus administrer les valeurs morales, intellectuelles et héroïques de la Cité. Ses institutions, sous la menace des bandes qui agissent dans ce domaine qu'il abandonne, sont fournies contre les forces mêmes de la Cité :

Les Combattants sont attaqués, et il leur est interdit de se défendre ;

L'État admet qu'il devra un jour ou l'autre céder la place qu'il occupe ;

La Famille, pierre angulaire de la Cité, est niée par l'État lui-même, dont toutes les lois la disloquent, la dispersent, la ruinent, dont aucune ne la reconnaît comme la cellule mère de la nation ;

La Cité n'est officiellement qu'une assemblée de citoyens sans liens entre eux, ni familiaux, ni corporatifs. Les citoyens abandonnés à une liberté qui ne profite qu'aux plus mauvais d'entre eux ;

Les citoyens travaillent, produisent, trafiquent ; on les oblige à accomplir leur effort hors de toute règle, de toute coutume, sans autre obligation que de faire face à leurs échéances ; qu'ils produisent trop ou pas assez, qu'ils produisent du bon ou du mauvais, que leur travail soit utile aux citoyens ou qu'il soit une cause de ruine morale, qu'ils observent la justice dans les échanges ou qu'ils abusent de

leurs propriétés pour exploiter le prochain, l'État l'ignore, l'État laisse faire et laisse passer; la population ouvrière du pays vit dans une condition inférieure; elle élève des protestations; au lieu de lui donner les protections légitimes qu'elle demande, l'État la livre aux ennemis de la Cité;

A l'école, que l'État, contre sa propre doctrine libérale, s'est donné le pouvoir de diriger, on enseigne une fausse morale, une fausse philosophie, qui minent dans les esprits toutes les valeurs qui sont l'âme de la Cité.

A la veille de la guerre, presque toutes les institutions de l'État libéral étaient tournées contre les intérêts de la Cité. La révolution nationale d'août 1914 en a été le fonctionnement, mais elle en a laissé subsister les cadres et le personnel. La contre-révolution de 1919 a remis le mécanisme en mouvement; l'État libéral fonctionne en 1924 comme avant le 2 août 1914. Mais le prestige qu'il possédait avant la guerre est tombé; les idées libérales, encore vivantes il y a dix ans, ont perdu toute influence. L'État libéral n'a plus de soutien dans l'esprit public, que se partagent les idées nationales et les idées socialistes. Il est prêt à choir sous les coups des unes ou des autres. Qu'il tombe par l'œuvre des unes ou des autres, sa chute sera le signal d'une révolution. Nous avons à renverser l'État libéral pour reconstituer la Cité et lui donner une grandeur nouvelle.

Nous ne devons pas nous méprendre sur le caractère de l'opération que nous avons à conduire. Nous échouerons dans notre entreprise si nous croyons qu'il nous suffit de placer nos idées à la tête des institutions de l'État libéral. Ce sont les institutions elles-mêmes qu'il faut changer. Et le problème n'est pas pour nous de reconstruire un État bourgeois: il est de substituer l'État national à l'État libéral.

L'État national, c'est l'État qui repose sur les valeurs héroïques par lesquelles toute cité est fondée, défendue, conduite à la grandeur; c'est l'État qui repose sur la philosophie même du combattant; c'est l'État qui veille sur la propriété nationale, qui veille sur le patrimoine spirituel de la nation, qui n'accorde aucune licence aux tentatives faites contre les valeurs fondamentales de la Cité; pour qui la propriété individuelle et familiale n'est qu'un moyen de prospérité et non le but de son activité; qui est au-dessus des partis et des classes et qui recrute ses états-majors aussi

bien dans une classe que dans l'autre ; qui n'admet, dans son sein, que les hommes qui prennent le parti de la France ; qui donne une égale protection à tous les membres de la famille française ; qui, enfin, n'est pas une assemblée, mais une tête, une seule tête et un cœur.

Constituer l'État national, c'est un des premiers actes de la révolution nationale, et c'est un acte essentiellement révolutionnaire, car c'est la négation de toute la philosophie politique, économique et sociale du dix-neuvième siècle. La révolution nationale dépasse le cadre d'une révolution politique : c'est beaucoup plus qu'un changement de régime par lequel la monarchie serait substituée à la république. La révolution nationale exige un chef national. Mais elle ne serait pas faite par une opération qui serait limitée au remplacement du président de la République par un prince héréditaire et qui laisserait subsister les institutions du libéralisme.

La constitution de l'État national, c'est la première des opérations par lesquelles nous éliminerons, dans toute la Cité, les institutions libérales et nous remettrons en exercice, à tous les postes de commandement de la nation, les valeurs héroïques qui avaient été exclues par le mercantilisme. Avec l'État libéral, la nation est une juxtaposition de citoyens dont la règle individuelle est la loi de l'argent, qui ne se différencient que par l'argent. Avec l'État national, la nation est une organisation de familles, qui font corps avec les régions et les métiers. Au régime des assemblées irresponsables, est substitué le régime des chefs responsables. La nation est une hiérarchie de chefs, qui va du chef de famille au chef de l'État ; une élite organisée la pénètre, laissant à chaque classe de citoyens le soin de défendre ses intérêts propres, mais faisant vivre partout les valeurs nationales. Enfin la grandeur privée n'est plus fondée sur l'argent : elle repose sur les services rendus à la nation, sur l'apport fait à la grandeur nationale.

## V

Cela pose le problème de la constitution d'une élite dévouée, avant toutes choses, au salut public. Oserait-on dire que cette élite ne peut être fournie que par une classe so-

ciale, qui serait la bourgeoisie? Aucune classe sociale n'a le privilège de fournir une élite à la Cité. La bourgeoisie, par sa fonction, peut préparer des hommes probes; mais elle n'ouvre pas l'esprit ni le cœur à cette générosité qui fait partie des obligations d'une véritable élite. La bourgeoisie assure les biens; elle veille sur leur conservation. Le rôle de l'élite est de donner. Une aristocratie organisée, sans cesse renouvelée, devrait fournir son élite en France. Nul n'ignore qu'il n'y a pas, dans ce pays, d'aristocratie constituée. L'élite à constituer, qui sera, dans toute la nation, l'ouvrière de la révolution nationale, se recrutera dans chacune des classes sociales qui lui donneront le meilleur d'elle-même et qui recevront d'elle, ensuite, les trésors de la grandeur.

La grandeur. La définirons-nous devant les hommes qui vivent au pays de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV, de Napoléon, et qui ont été les combattants de la Grande Guerre? La grandeur est l'ensemble des actes par lesquels un homme, une nation se dépassent eux-mêmes, dominent leurs faiblesses humaines, leur goût naturel du moindre effort; c'est l'ensemble des actes par lesquels un homme, une nation, au lieu de s'abandonner à la jouissance dès l'effort accompli, conçoivent une action nouvelle qui laissera par la pensée, par la charité, par l'art, par l'industrie, une œuvre dont l'avenir aura le bénéfice.

La grandeur, c'est, pour le Combattant, la victoire de l'honneur sur la fatigue et la peur; pour le gentilhomme, le service de l'État sans autre compensation que la gloire et l'honneur de servir; pour l'écrivain, le sacrifice de l'applaudissement public à la vérité; pour le bourgeois, le renoncement au gain devant une obligation morale; pour l'ouvrier, l'amour du travail dépassant le souci du salaire. Pour chacun, c'est la tâche à accomplir qui vaut plus que la jouissance égoïste que l'on peut en retirer; c'est l'homme qui se donne à l'œuvre qu'il exécute. Pour tous, c'est la joyeuse acceptation des disciplines nationales. Pour la France, c'est une mission européenne, universelle, qui extériorise la vie nationale, qui lui interdit de se replier sur elle-même, et de se dévorer chaque jour sans laisser d'autres traces que les détritres des plaisirs. En toutes choses, c'est la substitution de la pensée, des mœurs, des actes, des efforts à un objet qui dépasse l'individu, la famille et l'instant où l'on vit.

Mais il faut créer les conditions de la Grandeur. Le

dix-neuvième siècle, le siècle du libéralisme, le siècle du mercantilisme, ne nous a légué que les conditions de la petitesse. Le monde s'est abaissé et abêti, dans la poursuite de la richesse pour elle-même. Le monde moderne a donné de prodigieux efforts à la production. En vue de quoi? Il a construit des chemins de fer et des routes pour tourner en rond sur lui-même, se chercher et se fuir sans cesse. Il produit pour consommer sur l'heure. Il s'enfle et se dévore. C'est Catoblépas. Il a sacrifié des populations à son goût de luxe et du plaisir. Il a plongé dans la saleté et la misère des masses ouvrières arrachées à la terre nourricière. En vue de quoi? Pour quelle œuvre? Où est l'œuvre, où sont les œuvres qui symbolisent l'effort de tout un peuple, qui représentent le sacrifice accompli par toutes les classes et qui donnent un sens à la vie quotidienne? Le dix-neuvième siècle laisse des gares, quelques palais d'exposition, des casinos et la Dette publique. Il a été le siècle de l'argent et des rentiers. Il veut se prolonger. Mais le vingtième siècle le rejette, veut se délivrer de sa bassesse, serait-ce au prix d'une explosion. Croit-on qu'un peuple puisse supporter longtemps la pensée que son effort n'a d'autre expression que les plaisirs de Deauville et de la Côte d'Azur? Mais des générations entières ont accepté les disciplines nationales et sociales, ont donné leur âme à leur tâche quotidienne quand le fruit de leur effort, au lieu d'être consommé vainement par leurs chefs leur était rendu sous la forme d'un hommage collectif à Dieu, lorsque la France s'est couverte d'églises qui étaient autant de maisons communes où, chaque dimanche, chacun venait retrouver le sens de la vie au milieu de ses frères.

## VI

Il nous faut recréer les conditions de la grandeur. La première des conditions, c'est la rentrée, dans la vie publique, des valeurs héroïques retrouvées dans la guerre. La seconde c'est la constitution d'une élite, organisée, recrutée dans toutes les classes et se donnant pour mission d'assainir la société française, encombrée d'aigrefins, et de construire les nouvelles institutions. La troisième, c'est de constituer les corps de la nation, corps des métiers, corps des provinces, où chacun sera sous le commandement de l'honneur propre

à son groupe social. La quatrième, c'est d'arracher les classes ouvrières à l'ignorance, à la misère où les a plongées le mercantilisme du siècle dernier, et de leur rendre l'air, la lumière, la santé, la dignité dans les villes assainies. La cinquième, c'est de délivrer l'art et la pensée de la servitude de l'argent. La sixième, c'est de rendre sa liberté à la vie religieuse. La septième, enfin, c'est de donner à la France l'organe par lequel tous ses efforts seront coordonnés en vue de sa mission européenne, de sa tâche universelle.

L'œuvre est immense. Elle exigera l'effort d'un siècle ; elle en sera la gloire. Voici un quart de siècle qu'elle est commencée, et que ses ouvriers se rassemblent. L'État l'a servie pendant cinq ans, desservie pendant cinq autres années. L'année 1924 a marqué un arrêt dans l'activité de ses chantiers. Mais ses légions en ont été grossies. Elles se reforment pour un nouveau départ. Délivrées de leurs faux chefs, elles retrouvent leurs vrais conducteurs, ceux qui les ont entraînées vers la victoire. Elles connaissent leur mission, au terme de laquelle elles voient la France et l'Europe délivrées du régime des assemblées, responsables des hideuses guerres de peuples qui ont ensanglanté le monde romain, les classes et les peuples réconciliés, refoulant de nouveau l'Asie nomade au delà du Don, au delà de la Volga, au delà du Caucase et de l'Oural, pour la plus grande gloire de Dieu.

**GEORGES VALOIS.**

---

# Anatole France et l'Ordre <sup>(1)</sup>

## II

Dès sa jeunesse, Anatole France a aimé tout ce qui est noble et magnifique ; les beaux palais, les riches parures, les tables luxueuses, les fleurs, les parfums. Il était fait, au moins moralement, pour se plaire, comme Racine, à la cour d'un grand prince. Or, tout semblait le condamner à une existence médiocre. Son père et sa mère, natures élégantes et délicates, vivaient pauvrement ; ils avaient besoin à la fois que leur fils tendrement chéri restât tout près d'eux et eût un gagne-pain le plus tôt possible. Changer de quartier, dans ce temps-là, c'était presque s'exiler : la famille regarda vers le palais du Luxembourg, proche de la librairie, et pensa à un emploi au Sénat impérial.

Dans une excellente notice sur la bibliothèque du Sénat, M. René Samuel a raconté comment, en 1866, Jacques-Anatole Thibault, âgé de vingt-deux ans, ayant fait de bonnes études au collège Stanislas et acquis de sérieuses connaissances bibliographiques chez son père, sollicita son admission à la bibliothèque du Sénat. Il écrivait au Grand Référendaire général, marquis d'Hautpoul :

MONSIEUR LE GRAND RÉFÉRENDAIRE,

J'ai eu l'honneur de solliciter de votre bienveillance un emploi à la bibliothèque du Sénat. Bien que cet emploi, alors vacant, soit

(1) Voir la *Revue Universelle* du 1<sup>er</sup> novembre : *Anatole France et la Révolution*.

actuellement occupé, M. le bibliothécaire a bien voulu me faire croire que je ne serais pas inutile au service de la bibliothèque. C'est encouragé par son accueil que je viens solliciter mon admission comme simple surnuméraire à cette bibliothèque.

Sur la nature et le degré de mes aptitudes, il me conviendrait peu de m'étendre ici. Je ne puis que répéter, monsieur le Grand Référendaire, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire : aussitôt mes études classiques achevées, je me suis occupé de bibliographie sous la direction de mon père dont le nom est bien connu dans la librairie ancienne. Je puis répondre de mon zèle, et je vous prie de vouloir bien vous en référer, sur mon compte, au rapport de M. le bibliothécaire. Je prends aussi la liberté de vous rappeler les mentions bienveillantes que M. le baron de Barante et M. Davilliers avaient jointes à ma demande précédente.

J'ose donc, monsieur le Grand Référendaire, vous prier d'appuyer de votre tout-puissant crédit, auprès de M. le Premier Président, ma demande d'employé non rétribué à la bibliothèque du Sénat.

Je suis avec respect, monsieur le Grand Référendaire, votre très humble et très obéissant serviteur

Anatole THIBAUT-FRANCE.

Quai Voltaire, 9.

Paris, le 11 janvier 1866.

Le bibliothécaire avait appuyé cette demande par une note chaleureuse : « Passionné pour les livres dont il a, en quelque sorte, l'intelligence innée, il est fils de M. France, auteur de l'un des meilleurs recueils bibliographiques de Paris, et m'est recommandé par mes collègues des bibliothèques Sainte-Geneviève et de l'Arsenal, MM. Marmier, Ferdinand Denis, le bibliophile Jacob et par le ministère de l'Instruction publique, où il est avantageusement connu. »

N'ayant pas été agréé par le Premier président Troplong, Anatole France exerça le métier de lecteur et de préfacier chez l'éditeur Alphonse Lemerre. Là il connut Leconte de Lisle et Lacauzade qui le présentèrent à Charles Edmond. Le 1<sup>er</sup> juillet 1876, il était nommé « commis surveillant » à la bibliothèque du Sénat. Après dix ans d'attente, ce rêve modeste était réalisé.

Dans le monde du Parnasse le jeune écrivain n'inspirait pas que des sympathies ; il possédait un ensemble de connaissances et de réflexions fait pour surprendre des gens de

lettres uniquement occupés de littérature ; très gauche d'allures, mais d'un esprit lumineux et prompt, il désarçonnait trop facilement ses contradicteurs dans les discussions quotidiennes. N'étant pas né respectueux il ne parlait avec considération que de rares écrivains comme Alphonse Daudet, Paul Arène et Paul Bourget. Cela fâchait les autres.

Le premier rayon de la gloire prit la forme d'une lettre adressée par Melchior de Vogüé à l'auteur de *Sylvestre Bonnard*. Les deux écrivains ne se connaissaient pas ; Vogüé complimentait Anatole France et l'invitait à déjeuner. Celui-ci accepta l'invitation. Ce fut son premier pas dans le monde hors du petit cercle de la famille, des camaraderies de jeunesse et des poètes de chez Lemerre. Bientôt on se passa France de mains en mains et, vers 1886, il devint l'un des convives des dîners de Mme Auberon. Les salons le découvraient ; il découvrait les salons ; il ne fit guère que les traverser, ne se sentit vraiment à l'aise que dans celui où l'on créa spécialement pour lui une atmosphère de déférence admirative et où il put monologuer tout à son aise pendant plus de vingt ans. Là on l'encensait. Là, si l'on se permettait de discuter ses aphorismes, c'était uniquement pour l'inciter à déployer ses talents.

A l'époque où s'inaugurait sa courte vie mondaine, Anatole France rencontra et connut le général Boulanger. Les gens du monde s'arrachaient alors le futur dictateur et tenaient à voir de près le lion qui allait dévorer le parlementarisme. Anatole France arbora l'œillet rouge. On le vit même à une certaine heure prendre l'allure dégagée d'un homme à qui on avait laissé entrevoir un portefeuille. France, ministre de l'Instruction publique ! Le triomphe du boulangisme nous aurait peut-être valu cela...

Ce flirt avec la réaction dérangeait ses habitudes : il paraissait de moins en moins à la bibliothèque du Sénat et ses jaloux en profitaient pour l'accuser non seulement de se poser en adversaire du régime, mais de négliger ses devoirs officiels.

— Méfiez-vous, lui disait un ami charitable. Ça peut mal tourner pour vous.

— Ça peut tourner plus mal encore pour le Sénat, ripostait France.

Il pressentait l'élection triomphale du 27 janvier 1889 qui parut faire de Boulanger le maître du pays. Mais France

savait voir de loin ; et très vite il devina que l'étoile du général allait pâlissant. « Les républicains, disait-il à un ami, dès le commencement de mars, cherchent à retrouver le courant. Ils le retrouveront. » Ne devait-il pas écrire plus tard : « Les républicains gouvernent mal, mais se défendent bien. »

Admirateur de César et de Napoléon, il s'était jeté d'enthousiasme dans un mouvement qui le déçut. Jamais il ne pardonna aux boulangistes cette déception. Dans *l'Ile des Pingouins*, il a raconté avec une gaieté féroce l'histoire du brave général, déguisé en *émiral Chatillon*. « Chatillon était beau ; il était heureux ; il ne pensait à rien. Rien n'altérait la limpidité de son regard. » France oubliait qu'il avait cru en Chatillon ; en revanche, il gardait rancune aux conservateurs d'avoir gâché une belle partie.

Dans la suite, lorsque le mouvement nationaliste de 1899 éclata, il était depuis quelque temps déjà, de l'autre côté de la barricade, bien placé pour juger les fautes commises par les uns et par les autres. Tout de suite, il discerna où le sort inclinerait : l'assaut dirigé contre le régime était mal préparé. Les conservateurs retombaient dans leurs vieilles ornières ; ils couraient à un échec. France le leur dit, sur tous les tons, avec l'autorité d'un homme qui avait été des leurs, mais que la réaction libérale et prudente écœurait. Car il a toujours eu et naturellement l'horreur des modérés, des ralliés, des libéraux, des réactionnaires honteux ou camouflés, des catholiques timorés et de tous les gens qui mettent leur drapeau dans leur poche.

Ses tendances instinctives le dressaient contre les partis intermédiaires qui rêvent de faire sa part à la révolution. Il faut, pensait-il, être pour ou contre le feu ; pompier ou incendiaire. Mais pas moitié l'un, moitié l'autre. Il traite les modérés de « pleutres hypocrites ». Cet homme de librairie n'admet et n'aime que les combattants intrépides. C'est parce qu'il en a trop peu rencontré chez les conservateurs qu'il a secoué sur eux la poussière de ses souliers.

\*  
\* \*

Mais il reste un aristocrate et surtout il se méfie de la foule dont les passions sont violentes et simples et qui est « inaccessible au raisonnement ».

Le marquis Tudesco, colonel et ingénieur communard, dit à Jean Servien :

— Monsieur Jean Servien, contemplez ce spectacle et ne l'oubliez jamais : c'est celui d'un peuple libre.

« En effet, les citoyens et les citoyennes marchaient sur les gazons, cueillaient les fleurs des parterres et cassaient les branches des arbres. »

M. Bergeret constate lui aussi que l'enthousiasme populaire n'est pas constructif, mais subversif essentiellement. Le professeur dreyfusard n'est pas tendre pour la foule qu'il appelle *Pecus* :

*Pecus*, dit-il, est nourri de mensonges antiques. Son aptitude à l'erreur est considérable. Se sentant peu propre à dissiper par la raison les préjugés héréditaires, il conserve prudemment l'héritage de fables qui lui viennent des aïeux. *Pecus* ne réfléchit pas. Aussi est-il injuste de dire qu'il se trompe. Mais tout le trompe et il est misérable. Il ne doute jamais, puisque le doute est l'effet de la réflexion. Pourtant ses idées changent sans cesse. Et parfois il passe de la stupidité à la violence... Et il faut lui garder une profonde et douloureuse sympathie... Pauvre *Pecus*.

On entend bien qu'il s'agit là du *Pecus* antidreyfusard qui forme, au moment où M. Bergeret parle, la presque totalité du peuple français. Ensuite on s'arrange ; mais qu'il s'agisse de *Pecus* ou d'Émile Zola, ce qui est dit est bien dit et le jugement demeure ; c'est celui d'un aristocrate et même d'un aristocrate assez insolent.

C'est donc une grave erreur de croire qu'il n'a méprisé que les grands de la terre ; s'il leur refuse la raison, il la refuse aussi aux âmes communes.

Met-il en scène un orateur populaire, il lui fait débiter avec rapidité un petit nombre d'idées banales. C'est à son avis le seul moyen de réussir auprès des petites gens.

Quand l'agent 64 empoigne Crainquebille, l'arrestation est accueillie par les rires des assistants. « Elle contentait, dit France, le goût que toutes les foules d'hommes éprouvent pour les spectacles ignobles et violents. »

Aucun respect, aucune sympathie pour le peuple-roi. M. Bergeret ne déclare-t-il pas formellement que « toute une ville, toute une nation, résident en quelques personnes qui pensent avec plus de force et de justesse que les autres.

Le reste ne compte pas. Ce qu'on appelle le génie d'une race ne parvient à sa conscience que dans d'imperceptibles minorités. »

Cet aristocrate d'instinct devait naturellement commencer en politique par être conservateur. L'est-il toujours resté? Oui, mais en changeant de manière.

Dans *Abeille*, la duchesse des Clarides gouverne son domaine selon les conseils d'un vieux moine, lequel, ayant vu beaucoup de violence et de perfidie, croyait peu à la sagesse des hommes... Ses principes étaient :

Ne jamais remettre en vigueur une loi tombée en désuétude ; céder aux vœux des populations par peur des émeutes et y résister le plus longtemps possible parce que, dès qu'une réforme est accordée, le public en réclame une autre et qu'on est renversé pour avoir cédé trop vite, de même que pour avoir résisté trop longtemps.

Ces maximes pourraient être celles d'un tory. L'abbé Jérôme Coignard les eût sans doute appliquées, si au lieu de rester vagabond il était devenu ministre comme tant d'autres. Malgré l'état misérable où il vivait, il ne souhaitait pas un changement des institutions ; il n'excitait personne à la révolte et faisait observer sans cesse à ses disciples que « la clémence du temps est plus sûre que celle des hommes, » que les vieilles erreurs sont moins fâcheuses que les nouvelles et que « puisque nous devons nous tromper, le meilleur est de s'en tenir aux illusions émoussées. »

La première formule serait donc : conservons ce que nous avons et défions-nous de l'inconnu.

France est allé plus loin ; il a senti la valeur de la tradition et la nécessité d'une discipline et n'a pas manqué d'exprimer, à plusieurs reprises et avec force, de sages pensées sur les dangers de la liberté et les excès de l'individualisme :

L'éducation en France, écrit-il, a perdu de sa force et de fermeté. Jadis elle florissait vigoureusement sur cette terre antique de la politesse. Elle y a produit la plus belle société du monde. Maintenant la famille bourgeoise a cessé d'être l'excellente éducatrice qui jadis formait dès l'enfance des hommes capables de tous les emplois et de toutes les charges. C'est par ces travaux domestiques que la bourgeoisie éleva ses fils au-dessus des nobles et s'empara du gouvernement. Hélas ! nous n'avons pas gardé le secret de ce que nos

pères appelaient « les fortes nourritures ». Nous n'élevons plus très bien nos enfants. On en sera moins surpris qu'affligé, si l'on songe que l'éducation est faite en grande partie de contrainte, qu'il y faut de la fermeté et que c'est ce que nous avons surtout perdu. Nous sommes doux, affectueux, tolérants, *mais nous ne savons plus ni imposer, ni subir l'obéissance.*

Nous renversons tous les jugs. Le mot de discipline qui s'appliquait autrefois à la direction de toute la vie, n'est plus un mot civil. Dans cet état d'indépendance morale, il est impossible que le développement des facultés de nos enfants soit dirigé avec suite...

Aujourd'hui nous sommes plus intelligents et plus instruits, nous avons plus de tendresse et de bienveillance. Nous comprenons, nous aimons, nous doutons davantage. *Ce qui nous manque, c'est surtout la tradition et l'habitude.* En perdant l'antique foi, nous nous sommes déshabitués de ce long regard en arrière qu'on appelle le respect. Or, il n'y a pas d'éducation sans respect.

Nos convictions sont parfois opiniâtres, mais, en même temps, incertaines et neuves. En morale, en religion, en politique, tout est contestable puisque tout est contesté. Nous avons détruit beaucoup de préjugés et, il faut bien le reconnaître, les préjugés — j'entends de nobles et universels préjugés — sont les seules bases de l'éducation. On ne s'entend que sur des préjugés ; tout ce qui n'est pas admis sans examen peut être rejeté (1).

C'est ainsi qu'en 1890, dans le plus grand journal de la République, Anatole France publiait une profession de foi réactionnaire et faisait assez bon marché de tout ce que l'on appelle les conquêtes de la Révolution.

Les années passent sans modifier cet état d'esprit. France qui avait écrit dans *le Livre de mon ami* : « Ce n'est qu'avec le passé qu'on fait l'avenir » explique dans *le Jardin d'Épiqueure* qu'il ne faut ni annoncer, ni attendre, ni même désirer de grands changemens dans la société. L'humanité ne peut et ne doit se modifier que très lentement.

Ayons le zèle du cœur et les illusions nécessaires ; travaillons à ce que nous croyons utile et bon, mais non point dans l'espoir d'un succès subit et merveilleux, non point au milieu des imaginations d'une apocalypse sociale : toutes les apocalypses éblouissent et déçoivent.

(1) *La Vie littéraire*, p. 246-248.

Enfin Bergeret vint ! Nous a-t-il apporté un France un peu moins réactionnaire ? Mais non. Le maître de conférences à la Faculté des Lettres tient dans la boutique du libraire Paillot des propos désenchantés, mais conservateurs : « Les changements de régime ne changent guère la condition des personnes. Nous ne dépendons point des constitutions ni des chartes, mais des instincts et des mœurs. Rien ne sert de changer le nom des nécessités publiques. Et il n'y a que les imbéciles et les ambitieux pour faire des révolutions. »

Plus tard, emporté par le mouvement dreyfusiste, il admet plus volontiers que de grands changements pourraient être utiles :

— Tu travailles de bon cœur, lui dit sa fille Pauline, à bâtir la maison future. C'est bien cela ! C'est beau de construire avec les hommes de bonne volonté la république nouvelle.

M. Bergeret en convient en souriant.

Ce serait beau, en effet, mais France ne croit pas à l'imminence de ces transformations. Il prend ses dispositions pour que la Révolution n'apporte que le minimum de changement à ses habitudes matérielles, intellectuelles et morales ; la société capitaliste peut crouler, elle ne l'ensevelira pas sous ses ruines. « L'avenir, disait déjà Jérôme Coignard, est un lieu commode pour y mettre ses songes. » M. Bergeret, lui aussi, se résigne très volontiers à ne pas voir la cité nouvelle. « Tous les changements, observe-t-il, dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel sont lents et presque insensibles. »

Non, Anatole France n'était pas pressé de voir la révolution. Il n'était pas comme Jaurès ou Cachin, talonné par des électeurs ; lui-même s'accommodait beaucoup mieux que les gars du bâtiment, des iniquités de la société capitaliste. Dans le récit d'Hippolyte Dufresne, la fédération des peuples de l'Europe ne se forme qu'après cinquante ans d'anarchie et le vieux monde ne s'abîme que vers 1999. Toutes les secousses qu'on voudra ; mais France aimait mieux n'en pas subir les contre-coups.

En relisant de près la *Révolte des anges*, on s'aperçoit que ce livre hautain n'est pas réconfortant non plus pour les révolutionnaires : les difficultés qui s'opposent à un chambardement général y sont exposées avec précision. France

ne se laisse pas égarer par l'idéologie et ne dissimule pas à ses amis que c'est une rude entreprise que de changer la face du monde. Conservateur, toujours et partout et pour cause.

Ne se moque-t-il pas de ses pauvres auditeurs quand, le 23 novembre 1899, à l'inauguration d'une université populaire, il leur dit : « A vous, citoyens, à vous, travailleurs, de hausser vos esprits et vos cœurs et *de vous rendre capables, par l'étude et la réflexion, de préparer l'avènement de la justice sociale et de la paix universelle.* »

Le 12 mai 1901, il explique aux « camarades » avec lesquels il inaugure une imprimerie communiste :

« Vous avez voulu que parmi vous le fruit du travail fût équitablement réparti. C'est une entreprise belle et difficile. *Prenez garde, camarades, vous vous êtes condamnés à la vertu à perpétuité.* »

Peut-on railler des pauvres diables plus cruellement et sous leur nez et donner plus élégamment à des révolutionnaires le conseil de ne rien révolutionner?

\*  
\* \*

Un journal de gauche publiait récemment une photographie où figuraient côte à côte Joseph Caillaux et Anatole France « ces deux grands apôtres de la démocratie ».

Un apôtre de la démocratie, France? Aucun écrivain n'a dit d'elle plus de mal. La démocratie, pour lui, c'est la ploutocratie et c'est la guerre. Il l'a expliqué dans la plupart de ses œuvres, celles de sa jeunesse, de son âge mûr et de sa vieillesse. La démocratie, il la vilipende; il lui reproche d'abord de nous entraîner vers des destinées que nous ne pouvons que vaguement pressentir. Il ne croit pas au progrès. Le fait que la société française a perdu ses anciens cadres le choque et l'inquiète : « Les conditions de la vie matérielle, constate-t-il, sont devenues plus pénibles qu'autrefois. La Société nouvelle, en autorisant toutes les espérances, excite toutes les énergies. Le combat pour l'existence est plus acharné que jamais, la victoire plus insolente, la défaite plus inexorable. »

Malgré sa tendresse pour la Grèce antique, il ne lui pardonne pas ses erreurs démocratiques. « Belle Pannychis, écrit-il dans *l'Etui de nacre*, ton petit peuple grec a conçu

quelques formes dont se réjouissent à jamais les âmes et les yeux. Mais il se débitait chaque jour sur ton agora autant de sottises qu'en peuvent moudre en une session nos conseils municipaux. »

Ce n'est pas la démocratie antique, ou la démocratie moderne ou telle forme de gouvernement populaire qu'il condamne, c'est la démocratie en soi. « Dans une démocratie, disait M. l'abbé Coignard, le *peuple est soumis à sa volonté, ce qui est un dur esclavage. En fait, il est aussi étranger et contraire à sa propre volonté qu'il pouvait l'être à celle du prince*. Car la volonté commune ne se retrouve que peu ou point dans chaque personne qui pourtant en subit la contrainte tout entière. »

M. Bergeret, dans ses entretiens avec l'abbé Lantaigne, se déchaîne lui aussi contre les démocrates, contre les parlementaires, contre tout le personnel de la Troisième République. Le supérieur du grand séminaire n'est pas tendre pour les républicains, mais le professeur dreyfusard renchérit encore sur lui. Ce n'est plus une critique, c'est un massacre :

Les traitants de jadis..., ces effrontés pillards, dépouillaient leur patrie et leur prince sans du moins être d'intelligence avec les ennemis du royaume. Au contraire, nos chéquards du Parlement livrent la France à une puissance étrangère, la Finance. Car il est vrai que la Finance est aujourd'hui une puissance et qu'on peut dire d'elle ce qu'on disait autrefois de l'Église, qu'elle est parmi les nations une illustre étrangère. Nos mandataires qu'elle achète sont donc larrons et traîtres. Ils le sont à la vérité petitement et misérablement. Chacun, en particulier, fait pitié. Leur pullulement seul m'effraie...

La foule introuvable qui, sans s'émouvoir, a lu dans les feuilles que le sénateur Laprat-Teulet était mis au secret, aurait appris, avec la même quiétude, qu'il était envoyé en ambassade dans quelque cour européenne. Et l'on prévoit que, si la justice le rend à la haute Assemblée, M. Laprat-Teulet siègera l'année prochaine, dans la Commission du budget...

L'abbé Lantaigne interrompt M. Bergeret :

— Ici, monsieur, vous touchez le point faible et faites résonner le creux. Le public s'accoutume à l'immoralité et ne fait plus la différence du bien et du mal. C'est le danger. Nous voyons sans cesse des hontes tomber dans le silence. Il y avait une opinion

publique sous la monarchie et sous l'Empire. Il n'y en a plus aujourd'hui. Ce peuple, autrefois ardent et généreux, est devenu tout à coup incapable de haine et d'amour, d'admiration et de mépris.

— Je suis frappé comme vous de cette transformation, dit M. Bergeret. Et j'en recherche les causes sans pouvoir les trouver. Il est souvent parlé dans les contes chinois, d'un génie fort laid, d'allure pesante, mais dont l'esprit est subtil et qui aime à se divertir. Il s'introduit la nuit dans les maisons habitées, il ouvre comme une boîte le crâne d'un dormeur, en retire le cerveau, met un autre cerveau à la place, et referme doucement le crâne... Il faut qu'un génie de ce caractère ait troqué de la sorte les cerveaux français contre ceux de quelque peuple inglorieux et patient, traînant sans désir une morne existence, indifférent au juste et à l'injuste...

Ainsi s'exprime M. Bergeret « apôtre de la démocratie ». Mais dans *l'Ile des Pingouins*, France devait bientôt après aggraver son cas. Ne montre-t-il pas la démocratie pingouine soumise à une oligarchie financière qui fait l'opinion par les journaux, tient dans sa main députés, ministres et président, ordonne souverainement les finances de la république et dirige la politique extérieure du pays.

Qui s'étonnerait de lire dans *l'Action française*, les lignes suivantes qu'on trouve à la page 243 de *l'Ile des Pingouins* :

Dans tout état policé, la richesse est chose sacrée ; dans les démocraties elle est la seule chose sacrée. Or l'état pingouin était démocratique ; trois ou quatre compagnies financières y exerçaient un pouvoir plus étendu et surtout plus effectif et continu que celui des ministres de la république, petits seigneurs qu'elles gouvernaient secrètement, qu'elles obligeaient, par intimidation ou par corruption, à les favoriser aux dépens de l'État, et qu'elles détruisaient, par les calomnies de la presse, quand ils restaient honnêtes.

Et aussi ces lignes de *la Révolte des anges* (p. 182) :

Il vit que sous le nom de république, ce pays (la France) était constitué en ploutocratie et que, sous les apparences d'un gouvernement démocratique, la haute finance y exerçait un pouvoir souverain, sans surveillance ni contrôle.

Voilà pour la finance. Passons à la guerre. Pour Anatole France, la démocratie est naturellement belliqueuse. Le

professeur Obnubile était convaincu du contraire, mais ayant fait un voyage aux États-Unis, il constate dans les *Pingouins*, que la plus grande des démocraties est condamnée à se servir du canon comme régulateur du commerce et de l'industrie : la violence industrielle engendre la violence militaire et « les rivalités marchandes allument entre les peuples des haines qui ne peuvent s'éteindre que dans le sang. » Guerre du charbon, guerre du coton, guerre du cuivre. L'assemblée démocratique vote à *main levée* une guerre contre une république voisine qui dispute aux porcs américains « l'hégémonie des jambons et des saucissons sur tous les marchés de l'univers. »

Dans une autre république des environs, les nouveaux Atlantes, démocrates, tuent les deux tiers des habitants afin d'obliger le reste à leur acheter des parapluies et des bretelles.

Ainsi France ne compte ni sur l'industrie, ni sur le commerce, ni sur la civilisation, ni sur les peuples pour empêcher les guerres. C'est qu'il n'est pas démocrate ; et comment le serait-il puisqu'il refuse de croire à la bonté naturelle de l'homme et qu'il considère l'individualisme comme un mal dangereux ?

Il a beaucoup médité sur la phrase d'Auguste Comte : « L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux. » « Qu'est-ce que notre volonté d'un jour, fait-il dire à un de ses personnages, devant leur volonté mille fois séculaire ? »

Il est entendu que France a tout dit, qu'il s'est plu à toutes les contradictions, que sa bouche a soufflé le froid et le chaud comme le passant de La Fontaine. Mais le fond de son génie et l'essence de son œuvre sont nettement antidémocratiques.

\*  
\* \*

Et antirépublicains.

Oscillant de l'extrême droite à l'extrême gauche, il aurait accepté la monarchie et se serait accommodé du communisme. Il n'a jamais été républicain.

Dans ses moments d'indulgence, M. Bergeret accepte la république parce qu'elle est « la facilité » et aussi parce qu'elle constitue, à son avis, par sa médiocrité même, une

garantie contre la guerre. Cela dit, il s'associe à toutes les critiques de l'abbé Lantaigne contre le régime. « Le gouvernement de la République, explique le supérieur du grand séminaire, c'est la diversité ; il lui manque, avec l'unité, l'indépendance, la permanence et la puissance. Il lui manque la connaissance et l'on peut dire de lui qu'il ne sait pas ce qu'il fait. Il n'a pas la durée, car l'idée de durée implique celle d'identité et la République n'est jamais un jour ce qu'elle était la veille. En France, la République n'est qu'un manque de prince et un défaut d'autorité. »

Et que lui répond M. Bergeret ? Simplement ceci :

— Ce régime est peu s'en faut tel que vous le représentez...

M. Bergeret ne se sent pas en famille au milieu des républicains. « Je demeure, leur dit-il, indifférent à vos disputes, parce que j'en sens l'inanité. Ce qui vous distingue des cléricaux est assez peu de chose au fond. Ils vous succéderaient au pouvoir que la condition des personnes n'en serait pas changée... Les opinions ne sont que des jeux de mots. Vous n'êtes séparé des cléricaux que par des opinions. Vous n'avez pas une morale à opposer à leur morale. »

Pourtant, sous la poussée de l'affaire Dreyfus, M. Bergeret se jette à gauche ; Anatole France, devenu un partisan, soutient la politique de Waldeck-Rousseau, soutient la politique d'Émile Combes. Entré dans la bataille électorale, il se bat pour la République et pour la Démocratie. Mais parfois il s'échappe ; ainsi, le 21 décembre 1901, à une réunion de la *Ligue des Droits de l'Homme*, il s'écrie :

Depuis trente ans, par ce qu'elles ont fait et surtout par ce qu'elles n'ont pas fait, les Chambres n'ont pas peu contribué à rendre la République moins aimable et moins sûre qu'elle se promettait de l'être à son avènement... Il semble que la peur soit l'inspiratrice et la conseillère de nos députés et l'on peut dire de nos Chambres que leur faiblesse trahit tous les partis.

Singulier langage dans la bouche d'un républicain ! Ce jour-là, évidemment, France avait oublié qu'il n'était plus boulangiste.

Dès 1905, il est devenu tout à fait révolutionnaire, et c'est comme tel qu'il attaque la république bourgeoise. Sa position a changé, il n'est plus sur la droite, il est sur la

gauche ; mais il crible des mêmes traits les choses et les gens du régime. Dans *les Dieux ont soif*, dans *l'Ile des Pingouins*, dans *la Révolte des anges*, il reprend les attitudes antidémocratiques et antirépublicaines qui lui sont naturelles, celles des *Opinions de Jérôme Coignard*, du *Lys rouge*, de *l'Orme du mail* et du *Mannequin d'osier*.

Chose symptomatique encore, France semblait assez peu disposé à admettre l'anticléricalisme. Rendant compte, dans *la Vie littéraire*, d'un livre intitulé : *Brave fille*, écrit par son vieil ami Fernand Calmettes, il s'étonne que dans une étude sur les mœurs des marins on ne rencontre le culte catholique sous aucune forme précise et que le nom de Dieu ne soit pas prononcé. Il a voulu connaître les raisons de cette singularité, et les ayant apprises, les révèle :

C'est l'éditeur du livre, écrit-il, c'est le libraire qui n'a point souffert que le nom de Dieu figurât une seule fois dans le texte, donnant pour motif qu'il publiait des livres destinés à être donnés en prix dans les écoles.

Les idées philosophiques et religieuses de cette maison de librairie, fort honorable d'ailleurs, importeraient peu, mais elle est patronnée par certains hommes politiques qui répudieraient ces livres s'il y était fait allusion à un culte, à un idéal religieux quelconque. Voilà où nous en sommes ! Voilà la largeur d'idées, l'ouverture d'esprit de nos radicaux. Voilà comment ils entendent la tolérance, la liberté intellectuelle, le respect des consciences.

### Est-ce là un état d'esprit laïque ?

Après la mort de Jules Ferry, France note que ce ministre fut honnête homme, appliqué, laborieux, qu'il avait l'âme forte et un vif sentiment de la grandeur de son pays, mais il ajoute : « La petite guerre de religion qu'il avait allumée afin de divertir le peuple s'est éteinte, ne laissant après la fête que la carcasse puante d'un méchant feu d'artifice. »

Cette phrase indignait fort ceux de ses amis qui avaient le culte de Jules Ferry.

L'évolution d'Anatole France ne s'est faite que très lentement : n'est-ce pas dans *le Mannequin d'osier* qu'on trouve la conversation entre le préfet Worms Clavelin et son ami l'inspecteur des Beaux-Arts, Georges Frémont, ancien communard, et la fameuse phrase que Charles Maurras a pu inscrire en tête de son *Kiel et Tanger* :

« Ah çà ! Georges, ne sois pas de mauvaise foi : tu sais bien que nous n'en avons pas, de politique extérieure, et que nous ne pouvons pas en avoir. » Et cette autre phrase que *l'Action française* a reprise également : « La Commune était issue d'une révolution accomplie devant l'ennemi, et le gouvernement de Versailles ne pouvait lui pardonner cette origine qui rappelait la sienne » ?

Les années passent. France reprend, développe, aggrave dans *l'Île des Pingouins* toutes ses critiques contre la République et le régime parlementaire. Rien ni personne n'est épargné : le président du Conseil ne pense qu'à ses amours ; le ministre des Postes et Télégraphes qu'à sa jalousie ; le ministre de la Guerre se laisse conduire par une femme galante aux gages d'une puissance ennemie ; le ministre des Affaires étrangères est un maniaque ; le ministre des Finances joue à la baisse. Tout cela aboutit à déchaîner la guerre universelle et à noyer le monde entier dans des flots de sang...

Les « camarades » eux-mêmes reçoivent, comme on dit, leur paquet :

C'était alors une des coutumes les plus solennelles, les plus sévères, les plus rigoureuses, et, j'ose dire, les plus terribles et les plus cruelles de la politique, de mettre dans tout ministère destiné à combattre le socialisme un membre du parti socialiste, afin que les ennemis de la fortune et de la propriété eussent la honte et l'amertume d'être frappés par un des leurs et qu'ils ne pussent se réunir entre eux sans chercher du regard celui qui les châtierait le lendemain. Une ignorance profonde du cœur humain permettrait seule de croire qu'il était difficile de trouver un socialiste pour occuper ces fonctions.

Telle fut, d'un bout à l'autre de son œuvre, l'attitude d'Anatole France devant la démocratie et les divers aspects de la République. Cette attitude fut le plus souvent hostile et généralement irrespectueuse. Les républicains et les démocrates qui ont pris France pour un des leurs n'avaient sans doute pas lu ses livres, ou les ayant lus les avaient oubliés.

\*  
\* \*

France a voulu savoir comment les sociétés naissent, vivent, meurent et renaissent. Historien, il est arrivé à

des conclusions pratiques qui forment le fond de toutes les doctrines réactionnaires ; il découvre que la force est à l'origine de toutes les actions humaines, que rien ne se crée et ne se conserve que par la force. Aussi dans *Clio* n'étudie-t-il que des âmes violentes : les Atrébats et les Romains, les Guelfes et les Gibelins, les Armagnacs et les Bourguignons, Bonaparte revenant d'Égypte.

La faim et l'amour mènent le monde. Nous ne différons pas essentiellement de nos ancêtres et nos descendants ne modifieront pas le vieux fond ; rien ne ressemblera plus au passé que l'avenir. France considère l'idée du progrès continu comme une conception chimérique, ou pour mieux dire, ridicule. Il est aussi loin que possible de ce que Georges Valois appelle la théologie du Devenir.

Il a très vite perdu sa confiance dans la science et la croyance qu'avec de bonnes méthodes expérimentales et des observations bien faites on arriverait à créer le rationalisme universel.

— Seigneur, déclare le sage Sembobitis au roi Balthasar, la science est infaillible ; mais les savants se trompent toujours.

Promenant son scepticisme, sa curiosité, sa pitié et son ironie à travers les âges, il rencontre partout et toujours des guerres et des crimes. « De l'injure naît la colère, dit fra Ambrogio, et de la colère, l'injure. Avec une infaillible fécondité la haine engendre la haine. »

La « vie auguste d'un peuple » est faite d'actes vulgaires ou singuliers, presque toujours insipides, souvent odieux ou ridicules, quelquefois généreux. Les hommes tournent dans le même cycle : quand ils viennent de sortir de l'anarchie et de la barbarie, ils comprennent les avantages de l'ordre et acceptent de bon cœur les fortes disciplines, les règles tutélaires ; au fur et à mesure que la civilisation se perfectionne et semble s'affermir, les hommes oublient les raisons de certaines contraintes, se laissent aller à tous les dévergondages, relâchent tous les liens et retournent à l'anarchie première. Pour en sortir, ils reprennent le harnais, et ainsi de suite. Anatole France n'a jamais partagé les passions des historiens qui voudraient que la France n'eût commencé qu'à la Révolution. Il remarque que la féodalité donna d'excellents résultats avant d'en produire de mauvais, et admire l'œuvre législative du treizième siècle.

Devant Jeanne d'Arc il s'est arrêté plus de trente ans. Lui qui aimait à démonter les miracles pièce par pièce, il a voulu voir de quoi se composait le plus beau de notre histoire, et il y a trouvé des merveilles. La *Vie de Jeanne d'Arc* a été l'œuvre d'une grande partie de sa vie ; il y travaillait déjà aux environs de 1880 ; les deux volumes, parus en 1908, ne constituent évidemment pas la réalisation de ses rêves. Certaines pages sont plutôt inspirées qu'écrites par lui ; des matériaux longuement préparés, les fruits de lentes méditations, ont été adroitement, mais hâtivement rassemblés pour donner satisfaction à l'éditeur. L'ouvrage, qui aurait pu être définitif, est inégal et souvent ennuyeux. France était bien un bénédictin à certaines heures, mais c'était, comme disait Adrien Hébrard, un bénédictin narquois ; il était distrait par trop de choses et trop de gens pour consacrer sa vie à l'histoire de la Pucelle. Le livre qu'il a laissé n'est à la fois qu'une ébauche et un souvenir. Ce n'est pas le grand chef-d'œuvre attendu. Il a pu, à certains moments, recréer l'atmosphère dans laquelle a vécu la sainte, et le récit de la première rencontre du roi Charles VII et de la Pucelle est un chef-d'œuvre de grâce et de simplicité.

L'immensité de la tâche l'avait inquiété, et sans perdre de vue la figure principale il dirigea d'abord ses recherches sur les fausses Jeanne d'Arc, comme la dame des Armoises. Cela le mit sur la piste des faux Nérons, du faux Démétrius, des faux Louis XVII. En cette dernière affaire, comme en tant d'autres, il ne prit point parti publiquement, convaincu que le dauphin était réellement mort au Temple, et se contentant de passer en revue les diverses hypothèses faites autour du fils de Louis XVI.

Son infatigable curiosité tournant toujours autour de Jeanne d'Arc, l'amena à s'occuper des voyants comme le maréchal de Salon et Martin de Gallardon. De là il fut conduit à l'étude de l'occultisme et des expériences de Crookes. Et toujours sa passion d'apprendre et de comprendre est contenue par sa crainte de se laisser prendre. Tout l'intéresse, rien ne le retient. Il a pourtant consacré à Jeanne d'Arc pendant de nombreuses années le meilleur de ses méditations, et exalté la sainte du patriotisme au nez et à la barbe de ses amis internationalistes et antipatriotes.

Ce qu'il fait très bien ressortir, c'est comment la volonté

de vaincre reste la première condition de la victoire. Quand Jeanne proclame que les Anglais n'auront jamais la France, le connétable d'Angleterre, Humfrey, dégainé et veut la transpercer. Les deux volumes sont à la honte de toutes les trahisons et de tous les défaitismes.

Une autre période l'avait toujours attiré ; dès sa jeunesse il avait médité sur les commencements de la Révolution. Il songea à écrire un livre sur Bailly.

Les Français de 1789 croient la liberté à jamais conquise et saluent l'ère de la fraternité, l'âge d'or. Necker sauvera le crédit public et les hommes vertueux jouiront de toutes les félicités sous le gouvernement de la philosophie.

France prend en pitié ces illusions ; il n'est pas, il ne sera jamais un disciple de Jean-Jacques et il n'aime pas non plus Calvin. Pour lui, l'homme débile et absurde a besoin d'être contenu et gouverné. La nature enseigne aux humains à s'entre-dévorer et à tout détruire ; un des premiers effets du nouveau régime fut, constate-t-il, « le pillage du Jardin du roi, devenu jardin national. Les citoyens, pour exercer leur liberté récente, arrachaient les plantes dans les carrés. » Les autorités nouvelles doivent faire intervenir la « fraternité » armée de quelques baïonnettes.

Les bourgeois et les paysans jugent que la Révolution est bonne, parce que la nation souveraine leur vend à vil prix les terres du clergé. C'est ce que le poète Choulette, qui appelle la Révolution « la mère gigogne des bêtises », exprime dans *le Lys rouge* avec sa modération habituelle : « Comme cette révolution a été faite par des fous et des imbéciles au profit des acquéreurs de biens nationaux et qu'elle n'aboutit en somme qu'à l'enrichissement des paysans madrés et des bourgeois usuriers, elle éleva, sous le nom d'égalité, l'empire de la richesse. Elle a livré la France aux hommes d'argent, qui depuis cent ans, la dévorent. Ils y sont maîtres et seigneurs. Le gouvernement apparent, composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux et calamiteux, est aux gages des financiers. »

Évidemment ce n'est que Choulette qui parle ; seulement les idées qu'il exprime se retrouvent dans presque tous les livres d'Anatole France.

La Révolution, bonne pour ceux qui acquièrent les terres, n'était pas bonne, avec ses réquisitions et son « maximum » pour ceux qui voulaient leurs acquisitions ; les paysans et

les bourgeois s'en sont donc détachés assez vite. Les phases de ce détachement, France les a suivies dans *les Dieux ont soif*. Le peuple-roi est bientôt las d'exercer sa royauté ; on ne vote plus, les sections sont désertées ; dès 1793, sur les 700 000 habitants de la capitale, 3 ou 4 000 seulement gardent encore l'âme républicaine. A l'enthousiasme des premières années ont succédé la fatigue « et peut-être le dégoût ». Les jacobins sont submergés dans un « océan d'indifférence ».

La Révolution ennuie, dit Jean Blaise, elle dure trop. Cinq ans d'enthousiasme, cinq ans d'embrassades, de massacres, de discours, de *Marseillaise*, de tocsins, d'aristocrates à la lanterne, de têtes portées sur des piques, de femmes à cheval sur des canons, d'arbres de la Liberté coiffés du bonnet rouge, de jeunes filles et de vieillards traînés en robe blanche dans des chars de fleurs, d'emprisonnement, de guillotine, de rationnements, d'affiches, de cocardes, de panaches, de sabres, de carmagnoles. C'est long !

Le romantisme des révolutionnaires choque le goût classique d'Anatole France, qui insiste sur le côté friperie, bric-à-brac et mascarade de la Révolution ; aux scènes tragiques se mêlent de grossières bouffonneries. Cela n'échappe pas au peuple français qui a le sentiment de la mesure.

Évariste Gamelin est un sot et le portrait que France en trace est désobligeant pour les jacobins d'alors, et d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Sa mère, au contraire, représente le bon sens populaire ; elle constate que la misère est grande pour le pauvre monde et qu'il en sera ainsi tant que les affaires ne seront pas rétablies. Quand elle apprend qu'on va changer les poids, les mesures, les jours, les mois, les saisons, le soleil et la lune, elle lève les yeux au plafond et soupire :

— Ils en font trop !

\*  
\* \*

Parce que chez lui, tout commence et tout finit par les livres, le nationalisme d'Anatole France prend sa source dans l'amour de sa langue natale. Avec respect, avec tendresse, il étudie la lente formation et l'accroissement « à grand prix et à grand'peine » de « ce patriotique héritage...

cher à toutes les âmes qui gardent à la France un amour que l'intelligence agrandit et décore. » Il médite sur un dictionnaire et soudain s'émeut en songeant que « l'âme de notre patrie est dedans tout entière. » Il aime les mots français comme un bon ouvrier ses outils ; il sait comment on les a forgés et tout ce qu'on peut attendre à la fois de leur solidité et de leur souplesse. Les angoisses d'un Flaubert lui sont inconnues. Ce parfait écrivain n'a jamais eu à lutter avec la langue française pour exprimer les nuances les plus délicates et les plus subtiles de sa pensée. En lui l'humaniste et le patriote se confondent.

L'amour de la langue française et de la langue latine lui fait sentir la nécessité d'une tradition, lui donne conscience du rôle joué dans le monde par la France et le conduit naturellement au nationalisme intégral. De la France, en effet, il aime tout : « Sois pieux, écrit-il dans *la Vie littéraire* ; vénère la terre de la patrie. N'en prends jamais une poignée dans ta main sans penser qu'elle est sacrée. » Il comprend le patriotisme provincial parce que « la France, si diverse dans son indivisible unité, doit être célébrée pour ses montagnes et ses vallées, pour ses bois et ses rivages et ses fleuves. »

On devine pourquoi ses derniers amis politiques ont tenu à arracher, au moins son corps, à cette terre de Saint-Cyr où sa présence était une dernière protestation de son nationalisme. Ce sceptique, que rien ne retenait, que tout décevait, a aimé d'un naïf amour les paysages de l'Ile-de-France et de la Touraine qui sont à l'image du génie français. Il a pu correspondre avec Lénine, appeler divers barbares ses amis et faire profession d'internationalisme. Toutes les manières de se moquer de ses contemporains ne lui ont-elles pas été bonnes ? Il n'en a pas moins pour parler de son pays des accents qui ne trompent pas. Parcourant le Valois, il dit qu'il en baiserait volontiers la terre, car c'est par excellence la terre nourricière de notre peuple, « le reliquaire de la patrie ». Son patriotisme ombrageux est d'accord avec son sens littéraire.

Il confond la patrie, la pensée, la vertu. « La vertu, s'écrie-t-il, il y a beau temps qu'elle est de chez nous. Je ne sais pas de peuple chez lequel elle ait montré tant de force unie à tant de grâce... On a beau étaler les scandales : nous savons que, derrière cette surface de honte, il y a en réalité

les vertus militaires et civiles d'une population honnête qui travaille et qui sert. »

Les vertus militaires, France insiste sur elles, les fait passer au premier rang ; elles ont enfanté, dit-il, la civilisation tout entière.

Qu'on relise la préface de *Faust* ; que ne peut-on la reproduire ici ! Il faut avoir la fermeté de pensée d'Anatole France et une intelligence que rien n'étonne pour oser écrire cet éloge de la guerre fait pour donner le frisson aux plus héroïques de nos anciens combattants. « Tout de même... », comme disait le Maître.

Et ces terribles idées, ce n'est pas une fois et par hasard qu'il les a exprimées, mais vingt fois et après mûres réflexions. Pour lui, la vertu, guerrière ou pacifique, est toujours armée : « Elle charge le fusil du soldat et met le scalpel aux mains des chirurgiens. »

La violence a beau l'effarer un peu, parce qu'il est mal préparé à l'exercer et à la subir, il l'admire et il l'aime.

Les seuls vrais pacifistes seraient-ils les soldats et les conquérants ? Nicole Langelier, dans *la Pierre blanche*, remarque que « ces navigations, ces explorations, tentées dans un esprit de cupidité féroce, ces voies de terre et de mer ouvertes aux conquérants, aux aventuriers, aux chasseurs d'hommes, ces colonisations exterminatrices, ce mouvement brutal qui porta et qui porte encore une moitié de l'humanité à détruire l'autre moitié, ce sont les conditions fatales d'un nouveau progrès de la civilisation et les moyens terribles qui auront préparé, pour un avenir encore indéterminé, la paix du monde. »

Faudra-t-il donc appeler « France-la-guerre » ce titulaire du prix Nobel pour la paix ? Non. Car c'est d'un véritable et conscient amour de la paix que sort le militarisme d'Anatole France. Il sait de quoi la paix est faite et qu'on ne la fonde pas par des discours. Et il jette un regard singulièrement ferme sur le monde moderne ; il fait dire par Nicole Langelier :

On craint... que le Japon grandi n'élève la Chine ; qu'il ne lui apprenne à se défendre et à exploiter ses richesses. On craint qu'il ne fasse une Chine forte. Il faudrait, non le craindre, mais le souhaiter dans l'intérêt universel. *Les peuples forts concourent à l'harmonie et à la richesse du monde. Les peuples faibles, comme la Chine et la*

*Turquie, sont une cause perpétuelle de troubles et de dangers... Il y a trois cent cinquante millions de Chinois ; mais ils ne le savent pas. Tant qu'ils ne se seront pas comptés, ils ne compteront pas. Ils n'existeront pas, même par le nombre. « Numérotez-vous ! » C'est le premier ordre que donne le sergent instructeur à ses hommes. Et il leur enseigne en même temps le principe des sociétés.*

Toujours cette idée que les vertus militaires sont fondamentales.

Oui, France est militariste ; il l'est foncièrement, il l'est de cœur et d'esprit, d'instinct et de réflexion. Il aime les militaires, les respecte, les admire, les envie et les craint. Il a pour eux les mêmes sentiments que pour les prêtres. Son célèbre article sur *le Cavalier Miserey* tomba sur le livre de M. Abel Hermant comme un coup de trique ; on n'a pas raison contre la patrie ; on n'a pas raison contre l'armée ; ce qu'il y a de plus beau au monde c'est la discipline et le sacrifice. Le colonel du 12<sup>e</sup> chasseurs a décidé que tout exemplaire du *Cavalier Miserey* saisi au quartier serait brûlé sur le fumier, et que tout militaire entre les mains duquel serait trouvé le livre, irait en prison. « Très bien, dit France. L'armée, c'est « l'arche. »

Il ne pardonne pas à Armand Carrel de n'avoir jamais eu un sens juste des devoirs du soldat ; il lui reproche aussi de n'avoir jamais soupçonné « ce sublime amour du renoncement qui fait les bons prêtres et les bons soldats ». Car décidément il met le soldat au premier rang dans la patrie. Être soldat, « cela passe tout le reste. »

Joséphin Péladan ne concevant pas qu'on puisse s'intéresser à la sûreté et à la gloire de la patrie, France lui en exprime sa tristesse sincère et s'afflige que « ce dédain des soins imposés par la nature même des choses, ce détachement des formes les plus augustes et les plus simples du devoir » soient trop dans les habitudes de la jeune littérature.

Il est vrai que plus tard M. Bergeret a tenu des propos antimilitaristes, mais il en a tenu d'autres aussi. C'est lui, par exemple, qui fait en soupirant la constatation suivante : « *Parce que le maréchal de Mac-Mahon fut battu en 1870 à Sedan et que le général Chanzy perdit la même année son armée dans le Maine, mon confrère Maurice Raynouard (auteur d'un manuel d'archéologie) est repoussé d'Oxford*

en 1897. *Telles sont les suites lentes, détournées et sûres de l'infériorité militaire. Et il n'est que trop vrai que d'une trogne à épée dépend le sort des muses* ». Et voilà d'un coup l'antimilitarisme assommé. M. Bergeret n'a pas oublié la préface de *Faust*; et d'ailleurs, au moment même où il enseigne à ses disciples que la guerre est impossible, il a des retours de clairvoyance. « Il y aura, dit-il, sans doute encore des guerres... Il ne sera pas donné même aux plus jeunes d'entre nous de voir se clore l'ère des armes. » Déjà Jérôme Coignard avait remarqué que la guerre était nécessaire à l'homme, qu'elle lui était plus naturelle que la paix qui n'en est que l'intervalle.

France, malgré l'influence de Jaurès, a donné dans les dix années qui ont précédé la guerre quelques avertissements dont Jaurès aurait pu faire son profit. Un des personnages de *la Pierre blanche* dit à un autre :

Vous voulez... que la France enseigne aux nations la concorde et la paix. Êtes-vous sûr qu'elle sera écoutée et suivie? Sa tranquillité même lui est-elle assurée? N'a-t-elle pas à craindre les menaces du dehors, à prévoir les dangers, à veiller à sa sûreté, à pourvoir à sa défense? Une hirondelle ne fait pas le printemps; une nation ne fait pas la paix du monde. Est-il certain que l'Allemagne n'entretient des armées que pour ne pas faire la guerre? Ses démocrates et ses socialistes veulent la paix. Mais ils ne sont pas les maîtres et leurs députés n'ont point au Parlement l'autorité que devrait leur assurer le nombre de leurs électeurs.

France voit donc clair; il a beau vivre au milieu des professionnels de l'antipatriotisme, il ne se retient pas d'exprimer ses angoisses patriotiques. Il voit venir la guerre; il l'annonce sans s'occuper de ce qu'on pense autour de lui et de ce qu'il a dit lui-même. Il n'oublie jamais qu'il a été nationaliste et militariste. Bien mieux, au premier coup de clairon, il le redevient.

Cet ami de Jean Racine aime l'ordre en politique comme en littérature, l'ordre tel que Louis XIV l'a fait régner. L'anarchie à la Jean-Jacques, le retour à l'état de nature lui font horreur; il y voit le commencement d'une tyrannie épouvantable. Il a pour la barbarie une haine de Latin.

Naturellement césarien, il admire le Consulat; il ne parle

jamais de Napoléon III qu'avec une pointe de sympathie et de pitié. Peut-on oublier ce passage de son discours de réception à l'Académie française, où, prononçant l'éloge de M. de Lesseps, il fait un rapprochement entre Suez et Panama et évoque le souvenir de l'Empereur :

En France, dit-il, la volonté lente, sourde, parfois obscure, mais continue et souveraine, qui soutint l'œuvre de Suez n'était plus là pour assurer, contre les coups violents des passions, des instincts, des hasards, pour défendre contre elle-même et modérer une nouvelle entreprise plus aventureuse que la première... Plus rien dans la direction faible, diffuse et changeante des affaires publiques, n'était désormais capable, ni de contenir les convoitises d'une troupe de financiers, d'aventuriers et de politiciens pillards, ni d'arrêter cette panique instinctive des foules qui, en un instant, renverse tout.

Avec Jérôme Coignard il se moque des libertés publiques « comme d'une guigne » et considère que « ce sont là des vanités dont on amuse la vanité des ignorants ». Pour lui, comme pour Sainte-Beuve, le maintien de l'ordre public semble, au moins à certaines heures, ne pouvoir être payé d'un trop grand prix.

Quelle que soit la façon dont on examine son œuvre, dans l'ensemble ou dans les détails, on constate qu'Anatole France a été l'homme le plus réactionnaire du monde.

**JACQUES ROUJON.**

---

# La tactique de la III<sup>e</sup> Internationale

## Évolution et révolution.

LA II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> Internationale se distinguent, comme on sait, par la méthode de leur action politique. La II<sup>e</sup> Internationale penche de plus en plus vers cette idée que le communisme universel sera le résultat nécessaire de l'*évolution* du système capitaliste. La III<sup>e</sup> Internationale affirme de son côté que la libération des ouvriers ne pourra se faire que par et dans une *révolution*.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'approfondir l'idéologie de la II<sup>e</sup> Internationale. Rappelons, pour mémoire, les trois dogmes principaux sur lesquels repose la tactique de théoriciens comme Kautsky.

Premier dogme : le prolétariat ne peut et ne doit pas prendre le pouvoir s'il n'a pas la majorité dans le pays. Cette majorité s'obtient graduellement, par l'éducation de la classe ouvrière. Tant que la majorité n'est pas acquise, il serait criminel d'entreprendre une action directe. Dès que la majorité aura été obtenue, la révolution deviendra inutile, car la minorité devra se soumettre, par le jeu même des institutions démocratiques et parlementaires.

Deuxième dogme : pour garder le pouvoir, le prolétariat aura besoin de disposer de cadres suffisants d'intellectuels et de techniciens, capables d'organiser l'administration sur

des bases communistes. Or, l'éducation de ces intellectuels, préparés à rompre les liens séculaires qui les attachent aux capitalistes et à la bourgeoisie, sera une œuvre de longue haleine, une œuvre qu'on ne peut accomplir que par une longue évolution.

Troisième dogme : la révolution, même si elle a été accomplie dans la forme mitigée d'une grève générale, suivie d'une insurrection de courte durée, produira les effets les plus désastreux pour le nouveau régime communiste. La transition du capitalisme au communisme doit se faire avec le moins de heurts possible, car le capitalisme, arrivé à son degré de perfection, présentera un instrument merveilleux de précision, un instrument que les communistes auront tout intérêt à se faire remettre sans résistance de la part des capitalistes. Autrement, les débuts mêmes du communisme auront été gravement compromis.

En vertu de ces trois dogmes, la II<sup>e</sup> Internationale préconise, comme la meilleure méthode tactique, le parlementarisme dans les cadres des démocraties existantes, sauf à faire évoluer ces démocraties vers la gauche, vers les nouvelles mesures qui accéléreront le développement de la classe ouvrière (1).

A cette méthode évolutive, la III<sup>e</sup> Internationale, c'est-à-dire Lénine, oppose l'idée de révolution sociale.

Lénine pensait que la méthode parlementaire, les petits succès partiels qui l'accompagnent et les compromis qu'elle engendre, ne servent qu'à éteindre l'ardeur combattive des prolétaires. Les partis ouvriers qui participent avec sincérité aux luttes électorales, parlementaires et ministérielles, « s'empâtent, perdent leur noblesse révolutionnaire, s'effritent ». Or, l'objet des vrais communistes ne peut pas être atteint par de larmoyantes brochures (2). « Il n'y a que les socialistes antédiluviens qui croyaient qu'on pourrait, par des caresses, convaincre le tigre de se nourrir d'herbes et de laisser les veaux tranquilles (3). » La tactique adoptée

(1) STALINE, *Léninisme théorique et pratique*. Paris, 1924. Toutes les citations faites dans cet article sont empruntées exclusivement aux éditions de la III<sup>e</sup> Internationale. Ces livres qui portent tous le marteau-faucille du Komintern sont recommandés par la librairie de *l'Humanité*, 120, rue Lafayette, comme « ouvrages indispensables et formant pour ainsi dire l'Évangile du parti ».

(2) TROTSKY, *Terrorisme et communisme*. Paris, 1924.

(3) BOUKHARINE et PRÉOBRAJENSKY, *A b c du communisme*. Paris, 1923.

par la II<sup>e</sup> Internationale se réduit, d'après Lénine, à une attitude purement passive : les gens comme Vandervelde réduisent leur rôle à celui d' « une espèce de manomètre indiquant le degré de préparation de la société au socialisme » (1).

A cette attitude « amorphe et mesquine », Lénine oppose l'action directe — la révolution. « Celui qui croit au socialisme, doit se faire l'apôtre de la révolution sociale. »

Trotsky et Lénine rejettent comme une erreur funeste toute idée de démocratie. « La route bifurque : ou la dictature d'une clique impérialiste, ou la dictature du prolétariat. Nul chemin ne s'ouvre vers la démocratie (2). » Car toutes les démocraties ne sont qu'un trompe-l'œil qui dissimule l'oppression des classes ouvrières.

Puisque l'idée de démocratie ne peut pas conduire au communisme, la III<sup>e</sup> Internationale rejette, à plus forte raison, le parlementarisme. Pour elle, la lutte parlementaire n'est qu'une école, un point d'appui « pour l'organisation de la lutte extra-parlementaire du prolétariat » (3). Les Républiques bourgeoises les plus avancées sont dénoncées par la III<sup>e</sup> Internationale comme autant de suppôts de la bourgeoisie. « Ce qu'on appelle la démocratie républicaine de la France, c'est aujourd'hui le gouvernement le plus déliquescient qu'il y ait jamais eu (4). » Même hostilité envers les socialistes anglais et allemands : « Du gouvernement Macdonald ou Scheidemann à la conquête du pouvoir par le prolétariat, il y a aussi loin que de la terre au ciel (5). »

Toutefois, peut-on admettre que la société bourgeoise soit capable par d'autres moyens (par des moyens pris en dehors du parlementarisme et qui sont encore à trouver) de réaliser les réformes nécessaires pour le succès final de la classe ouvrière? Monomane de la révolution, Lénine repousse même l'idée de réformes. Les réformes lui importent peu : ce qui lui faut, c'est la révolution.

« Le révolutionnaire acceptera une réforme pour allier l'action légale à l'action illégale, pour dissimuler l'intensité du travail clandestin, pour faire l'éducation des masses et pour préparer le renversement de la bourgeoisie. Mais, pour

(1) TROTSKY, *op. cit.*

(2) *Ibid.*

(3) STALINE, *op. cit.*

(4) TROTSKY, *op. cit.*

(5) STALINE, *op. cit.*

le révolutionnaire, le principal, c'est le travail révolutionnaire et non la réforme ; pour lui, la réforme n'est que le produit accessoire de la révolution (1). » Il est difficile d'être plus catégorique.

### La révolution et la prise du pouvoir.

En quoi consiste une révolution et plus particulièrement la révolution sociale ? A cette question primordiale, les théoriciens de la III<sup>e</sup> Internationale nous donnent des réponses très précises.

« La question essentielle d'une révolution est la prise du pouvoir (2), dit Lénine. Le prolétariat s'engage dans les luttes révolutionnaires dans le seul but d'arracher la totalité du pouvoir politique à la bourgeoisie et de s'assurer ce pouvoir politique pour l'avenir. »

Ces luttes ne se terminent point le jour où le prolétariat remporte la victoire. « La prise du pouvoir n'est que le commencement de la révolution. Renversée dans un pays, la bourgeoisie, pour une série de raisons, reste encore plus forte que le prolétariat qui l'a renversée. C'est pourquoi il s'agit de garder le pouvoir, de le consolider, de le rendre invincible. » Même dans le cas, peu probable, où la dictature du prolétariat saurait se former éventuellement au sein d'une démocratie et d'accord avec celle-ci, la guerre civile ne sera pas écartée pour cela : « la question de savoir si le pouvoir restera entre les mains du prolétariat, c'est-à-dire la question de savoir si la bourgeoisie doit rester ou périr, se résoudra, non par des références aux articles de la Constitution, mais par le recours à toutes les formes de la violence (3). »

La consolidation du pouvoir des prolétaires exige : a) que la résistance des capitalistes expropriés par la révolution soit brisée et que toutes les tentatives de la restauration soient liquidées ; b) que l'organisation sociale soit assurée par la disparition progressive des classes ; c) que la révolution soit armée, qu'elle possède une armée entièrement dévouée aux idées nouvelles (4).

(1) STALINE, *op. cit.*

(2) *Ibid.*

(3) TROTZKY, *op. cit.*

(4) STALINE, *op. cit.*

Tous ces buts ne peuvent être atteints que par *la dictature du prolétariat*. La dictature du prolétariat, pour parler brièvement, est la domination du prolétariat sur la bourgeoisie, domination non limitée par la loi et s'appuyant sur la violence. « La dictature du prolétariat s'oppose à la démocratie, c'est-à-dire à l'égalité de tous les citoyens. » La dictature du prolétariat « est un état démocratique, mais uniquement pour le prolétariat, pour les non-possédants » (1).

Cela signifie, d'abord, que toutes les libertés politiques doivent être enlevées aux bourgeois. « Naturellement, dans un tel état de choses, il ne saurait être question de « liberté » pour tous les hommes ; la dictature du prolétariat est inconciliable avec la liberté de la bourgeoisie ; cette dictature est nécessaire précisément pour priver la bourgeoisie de la liberté, pour lui lier les pieds et les mains, pour lui enlever toute possibilité d'activité politique (2). » Après avoir enlevé la liberté aux bourgeois, le prolétariat s'assure « le monopole des armes » (3), c'est-à-dire qu'il concentre entre les mains des prolétaires toute espèce d'armes et dicte des mesures impitoyables contre les bourgeois qui oseraient garder en leur possession, en cachette, le moindre revolver ou fusil. « Le désarmement de la bourgeoisie et l'armement du prolétariat doivent être les pierres angulaires de la lutte du prolétariat contre ses ennemis. »

Ensuite, le prolétariat s'empare de la presse bourgeoise, pour rendre impossible toute manifestation de l'opinion hostile aux prolétaires. « Nous supprimons la presse de la contre-révolution comme nous détruisons ses positions fortifiées, ses dépôts, ses communications, ses services d'espionnage (4). » En même temps, le pouvoir prolétaire enlève à la bourgeoisie toutes les salles de réunions, les écoles et les tribunaux. La transformation des tribunaux en tribunaux de classe est un des problèmes les plus urgents qui se posent à la dictature. Par tribunaux de classe, il faut comprendre les tribunaux qui sont utiles pour les prolétaires et injustes envers les bourgeois.

En somme, « l'État entre les mains de la dictature prolé-

(1) STALINE, *op. cit.*

(2) BOUKHARINE et PRÉOBRAJENSKY, *op. cit.*

(3) *Le programme de l'Internationale communiste*. Paris, 1924.

(4) TROTSKY, *op. cit.*

tarienne doit devenir une machine à écraser les bourgeois, c'est-à-dire les ennemis de la classe prolétaire. La différence entre une machine à écraser les bourgeois et l'état bourgeois actuel est tellement fondamentale que la révolution prolétarienne ne doit pas, comme on l'a dit jusqu'à présent, transmettre la machine militaire bureaucratique d'une main dans une autre, mais la *briser* ; la classe ouvrière ne peut pas se borner à s'emparer d'une machine gouvernementale toute faite ; elle doit détruire, et créer ensuite. »

### La guerre civile.

Ainsi la dictature du prolétariat se réduit à une *guerre civile en permanence*. La III<sup>e</sup> Internationale, fondée sur l'idée de guerre civile, est nécessairement amenée à étudier cette idée sous toutes ses formes et dans toutes ses modalités.

La guerre civile doit être préparée. « La révolution pose, dans toute sa complexité, le problème de l'insurrection. Parler de l'insurrection sans rien faire pour sa préparation technique, c'est parler pour ne rien dire. Celui qui veut la révolution doit préparer méthodiquement les grandes masses à l'insurrection, en créant, à cet effet, des centres techniques, des centres d'organisation et de liaison. » Et ailleurs : « Qui se refuse à la préparation technique de l'insurrection, se refuse, en dernière analyse, à l'insurrection elle-même, et transforme en phrases creuses le problème révolutionnaire (1). »

Voici donc la guerre civile à l'ordre du jour des Soviets, comme un problème auquel les hommes d'État doivent se consacrer méthodiquement. La guerre civile devient un problème de routine administrative, comme, dans d'autres pays, une exposition internationale, un concours agricole ou la création d'une université.

Trotsky a fait, l'année dernière, deux conférences publiques consacrées à la préparation de la guerre civile, et c'est avec la plus grande désinvolture qu'il énumère les phases successives des boucheries interminables dont l'ensemble tragique forme la notion de guerre civile.

« Nous avons mené la guerre civile, mais nous n'en

(1) LOSOVSKY, *le Grand Stratège de la guerre des classes*. Paris, 1924.

avons pas encore étudié scientifiquement les formes. » Les officiers et les hommes d'État soviétiques doivent se mettre au travail et créer « un code de la guerre civile, un manuel, un répertoire de la guerre civile. » Ce manuel comprendra trois parties principales : 1<sup>o</sup> préparation de la guerre civile ; 2<sup>o</sup> mise à exécution de la guerre civile ; 3<sup>o</sup> confirmation de la victoire. L'ensemble de ces trois parties formera la *stratégie de la guerre civile*. Chaque chapitre de cette stratégie comprendra plusieurs sections ou paragraphes correspondant aux divers problèmes tactiques, dont l'ensemble permettra de résoudre les questions de stratégie. De cette façon, le chapitre sur la *préparation de la guerre civile*, qui est traitée dans les conférences de Trotzky avec plus d'ampleur que les autres parties de son rapport, se subdivise en plusieurs sections : a) travail préparatoire dans l'armée bourgeoise, « ce travail consistant, pour les neuf dixièmes, en efforts pour rendre l'armée bourgeoise impuissante par des révoltes partielles, et pour un dixième en préparation de cadres pour l'armée prolétaire » ; b) fixation de la date de l'insurrection, qui doit être faite « de façon à tromper l'adversaire, tout en évitant d'induire en erreur le prolétariat » ; c) organisation des Soviets locaux et convocation d'un congrès de tous les Soviets « dès que la bourgeoisie aura permis, par sa passivité ou son impuissance, de procéder à cette mesure essentiellement révolutionnaire » ; d) cellules de combat dans les usines ; e) mise en mouvement de la petite guerre de partisans de telle façon que « le pouvoir central puisse reprendre la direction unique de ces partisans dès que l'activité un peu anarchique des bandes de volontaires commencera à devenir dangereuse pour l'état prolétaire naissant » (1).

Lénine a également consacré plusieurs de ses ouvrages à la préparation méthodique de la guerre civile, tout en restant dans des généralités un peu vagues. Voici quelques maximes que nous empruntons à ses différentes œuvres.

« Concentrer le gros de ses forces sur le point le plus vulnérable de l'adversaire au moment décisif. »

« Ne jamais jouer avec l'insurrection et, lorsqu'on la commence, être bien pénétré de l'idée qu'elle doit être menée jusqu'au bout. »

« L'insurrection une fois commencée, agir avec le maximum

(1) *Izvestia*.

de vigueur et engager, coûte que coûte, l'offensive. La défensive est la mort de l'insurrection. »

« Remporter chaque jour des succès même peu considérables ; on pourrait même dire remporter des succès chaque heure, s'il s'agit d'une seule ville (1). »

La question à laquelle, dans son étude, Lénine a consacré le plus d'attention est celle du moment propice pour déclencher la guerre civile, pour ouvrir les hostilités sur le front intérieur ; et l'on est particulièrement frappé par le style qu'il adopte en traitant cette question. Logicien et dialecticien hors pair, Lénine avait une façon particulièrement claire d'exprimer ses idées. Sa force et son plus grand mérite consistaient précisément dans la facilité avec laquelle il transformait les formules obscures et presque algébriques de Karl Marx, en langage élémentaire, presque enfantin, compréhensible pour les masses les moins cultivées. Démagogue, il aiguisait ses phrases afin de frapper l'imagination des foules par leur limpidité et leur lucidité. Or, quand il aborde cette question, ce géomètre politique est plein de sous-entendus et de réticences. L'exposé qui va suivre nous permettra peut-être d'expliquer les causes pour lesquelles Lénine a dû se servir, en vue de déterminer le moment propice de la guerre civile, du « langage d'Ésope », dont il a fait un usage constant sous le régime des tsars.

Citons d'abord le passage le plus essentiel.

« Ce n'est que lorsque les bas-fonds ne veulent plus et que les sommités ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière que la révolution peut triompher. Autrement dit : la révolution est impossible sans une crise nationale. Ainsi donc, pour la révolution, il faut, en premier lieu, que la majorité des ouvriers comprenne la nécessité de la révolution et soit prête à mourir pour elle ; en second lieu que les classes dirigeantes traversent une crise gouvernementale qui entraîne dans la politique les masses les plus retardataires, qui affaiblisse le gouvernement et qui rende possible pour les révolutionnaires son renversement rapide (2)... »

Il faut de la perspicacité pour déchiffrer ces énigmes et il importe de faire un effort assez sérieux pour distinguer les réalités tangibles qui peuvent habiller de chair

(1) STALINE, *Léninisme théorique et pratique*, Paris, 1924.

(2) *Ibid.*

et de sang le squelette idéologique proposé par Lénine. « Crise gouvernementale... » « Crise qui entraîne dans la politique les masses même les plus retardataires... » « Affaiblissement du gouvernement... » « La révolution est impossible *sans une crise nationale*. »

Quelles sont les époques où les masses sont entraînées dans la politique et où les États passent par des crises nationales? Il suffit de poser la question de cette manière pour que la réponse jaillisse d'elle-même. Les crises nationales qui obligent les masses à faire de la politique active sont *les périodes de guerre*.

Une guerre malheureuse a engendré la Commune de Paris. Une série de guerres a coûté le trône au sultan de Turquie. La guerre de Mandchourie a failli renverser la dynastie des Romanoff. Tous les États vaincus dans la guerre mondiale ont dû passer par des révolutions. On peut dire que toute guerre commencée par un régime le soumet à une tension telle que, dans le cas d'un échec, ce régime doit faire place à une forme nouvelle de gouvernement.

Lénine avait certainement compris cet axiome si simple. Du reste, il l'a avoué sans ambages : « Il mit en avant, dit A. Losovsky son disciple préféré, le mot d'ordre de *transformer les guerres internationales en guerres sociales* (1). »

Cette constatation a une importance capitale. Aucun développement logique de prémisses une fois adoptées n'a jamais pu effrayer le visionnaire du Kremlin. Or, l'axiome que nous venons d'énoncer comporte des conséquences presque paradoxales.

Suivez le raisonnement. Le prolétariat a besoin de faire une révolution. Tout ce qui favorise la révolution est utile au prolétariat. Les crises nationales sont utiles parce qu'elles facilitent le déclenchement des guerres civiles. Plus la crise nationale est aigüe, plus elle est conforme aux intérêts du prolétariat. Les guerres internationales produisent les plus aigües des crises nationales. Donc les guerres internationales sont les meilleures occasions pour commencer une guerre civile. Le prolétariat qui veut le but (guerre civile) doit vouloir le moyen (guerre internationale). Le prolétariat doit chercher à provoquer les guerres internationales, car elles

(1) LOSOVSKY, *le Grand Stratège de la guerre des classes*. Paris, 1924.

favorisent sa libération. *Le prolétariat doit pousser la bourgeoisie aux guerres internationales.*

On dira que c'est de la folie. Je me bornerai à signaler un seul symptôme. La bourgeoisie fait actuellement un effort pour prévenir les guerres ; cet effort s'appelle la Société des Nations. Il est possible que la Société des Nations ne parvienne pas à prévenir la moindre guerre. De toute façon, on peut reconnaître que l'objet de la Société des Nations est de travailler à la paix. Or, les Soviets combattent avec acharnement la constitution et le travail de la Société des Nations. Pourquoi ? *Parce qu'ils ne veulent pas la paix.* Plus la paix sera durable, moins les communistes auront de chance de provoquer de nouvelles commotions civiles.

### **La guerre civile et les guerres internationales.**

La constatation que nous venons de faire est tellement importante que nous tenons à la préciser en nous plaçant à un point de vue un peu différent de celui que nous venons d'adopter.

Il suffit de rappeler le nom et les livres d'Albert Sorel pour montrer avec quelle facilité les guerres révolutionnaires de défense nationale se sont transformées, sous la Convention, en guerre de propagande révolutionnaire à l'étranger. On luttait pour les frontières naturelles de la France, en même temps qu'on portait la paix aux chaumières et la guerre aux châteaux. Le communisme n'échappe pas à cette contagion de l'esprit de conquête. « La révolution victorieuse dans un pays a pour tâche essentielle de développer et de soutenir la révolution dans les autres pays. Aussi se doit-elle considérer comme un moyen d'accélérer la victoire dans les autres pays (1). »

Cette formule un peu vague contient déjà le germe de nombreuses guerres de conquête, de conquête prolétarienne bien entendu, mais conquête tout de même. « Le prolétariat de tous les pays doit défendre l'état prolétarien et chercher à l'étendre, afin d'étendre la base de la révolution internationale (2). » Sur la pente glissante de l'impérialisme con-

(1) STALINE, *Léninisme théorique et pratique*. Paris, 1924.

(2) *Le programme de l'Internationale communiste*. Paris, 1924.

quérant, la III<sup>e</sup> Internationale accepte et ratifie toutes les conséquences logiques de son point de départ. Et elle aboutit à des résultats qui paraîtraient absurdes à celui qui ne connaît pas le fond de la pensée communiste.

Par exemple, nous avons vu plus haut quelle lutte acharnée la III<sup>e</sup> Internationale mène contre *la collaboration de classes*, implicitement préconisée par la II<sup>e</sup> Internationale. Toutes les foudres de Lénine se dirigent contre le « collaborationnisme », c'est-à-dire contre toute tactique qui présuppose des accords, même passagers, avec les représentants de la classe bourgeoise. Les mencheviks sont exécrés par les bolcheviks surtout parce qu'ils se font représenter dans le bureau international du Travail, dans les conseils des prudhommes, dans les commissions paritaires appelées à trancher les différends industriels, etc. Une seule exception est admise par l'intransigeance de Lénine. Et cette exception se rapporte aux guerres. « De même que la formation d'alliances entre les États prolétariens et les États bourgeois contre d'autres États bourgeois *est complètement admissible en principe*, la question de l'attitude devant la guerre dépend de chaque cas particulier et doit être résolue en tenant compte du principe de l'opportunité. »

Toutes les conséquences auxquelles doit nécessairement aboutir un conquérant sont pareillement acceptées par les communistes, qui oublient tout sentiment de mesure et laissent échapper des aveux plus qu'inattendus. Les militaires prussiens parlaient de la guerre fraîche et joyeuse ; Mahomet prêchait la guerre sainte. Chez un athée comme Trotzky, on ne s'attendrait pas à retrouver les formules du Coran. Trotzky nie la religion, il évite tous les termes inspirés du culte, sauf quand il s'agit de parler de la guerre : « Les États prolétariens qui conduisent la guerre contre les brigands impérialistes mènent une guerre de classe, *guerre véritablement sainte* (1). » Le drapeau vert de la Mecque s'est transformé en drapeau rouge de la S. S. S. R. ; cela peut étonner les gens naïfs, mais cela est conforme à la substance de la III<sup>e</sup> Internationale.

Le fameux général prussien Gallwitz a lancé, il y a quelques dizaines d'années, la formule de la guerre *humanisée par les excès de la violence*. On sait le sens de cette formule : plus

(1) BOUKHARINE ET PRÉOBRAJENSKY, *A b c du communisme*. Paris, 1923.

les moyens employés par les belligérants sont terribles, plus la guerre devient courte, et le véritable humanitarisme y gagne. On sait aussi à quels excès la théorie de Gallwitz peut conduire une armée d'invasion. Les communistes épousent sans réserves la théorie de la guerre humanisée par la violence. « Ce sont précisément les hommes qui attachent le plus de prix à la vie humaine, au sang humain, qui doivent agir le plus vite pour la soumission énergique des ennemis ; car ce n'est que par cette manière de procéder que l'on peut obtenir le minimum de pertes. »

Les perspectives qui s'ouvrent alors sont terrifiantes. « Il faut considérer la dictature du prolétariat, c'est-à-dire le passage du capitalisme au communisme, non pas comme une période rapide de décrets extrêmement révolutionnaires, mais comme toute une période historique remplie de guerres civiles et extérieures (1). » Cette prophétie lugubre est, du reste, en tous points, conforme à l'enseignement de Karl Marx lui-même : « Il vous faudra, vous, ouvriers, traverser quinze, vingt, cinquante années de guerres internationales, non seulement pour changer les rapports sociaux, mais aussi pour vous transformer vous-mêmes et vous rendre aptes à la domination politique (2). »

Cette confession est à retenir. Les ouvriers, les communistes, pour devenir capables de diriger le monde, doivent passer non pas par quatre années d'études universitaires, comme le suppose la bourgeoisie, mais par « cinquante » années de guerres civiles et internationales, c'est-à-dire par une époque qui plongera dans le chaos toute la civilisation.

Il y a quelques mois, la III<sup>e</sup> Internationale organisait à Moscou son cinquième Congrès mondial. La *Pravda* fit paraître, la veille du congrès, un numéro spécial pour souhaiter la bienvenue aux congressistes. La moitié de la première page de ce numéro complémentaire est occupée par une gravure qui ne représente que des pointes de baïonnettes ; on ne voit pas les soldats, mais on doit supposer que la troupe passe invisible, en ne laissant voir que les épis de la mort. Le lendemain, les journaux soviétiques publiaient le portrait de Lénine entouré d'avions de bombardement

(1) STALINE, *Léninisme théorique et pratique*. Paris, 1924.

(2) *Ibid.*

symboliques et le portrait de Trotzky tenant amoureusement dans ses bras une énorme cornue remplie de gaz asphyxiants destinés à la bourgeoisie.

Tel est le pacifisme des Soviets.

### **La guerre civile et la terreur.**

Nous avons déjà vu que les impérialistes de la III<sup>e</sup> Internationale ne s'arrêtent devant aucune violence vis-à-vis des bourgeois. Ils acceptent donc la transformation de la guerre civile en terreur organisée, c'est-à-dire en luttes violentes contre l'ennemi déjà réduit à l'impuissance, déjà armé, déjà devenu citoyen de l'État prolétarien.

La Terreur est le triste héritage que 1793 a légué à l'humanité. Trotzky consacre à la théorie de la Terreur tout un livre de plus de cent pages.

Le début en est significatif. En abordant un sujet aussi délicat, un auteur ordinaire se serait certainement demandé : est-il admissible de traiter dans la forme littéraire et pour ainsi dire philosophique la sombre besogne des bourreaux ? N'est-il pas préférable de laisser s'accomplir les vengeances politiques dans l'ombre des cachots sans essayer de soulever les voiles qui doivent couvrir les tortionnaires ?

Quelle n'est pas la surprise du lecteur, quand il voit qu'à la page 13 de la brochure en question, Trotzky présente des excuses, mais dans le sens diamétralement opposé. Il se croit obligé de se demander s'il est nécessaire, devant un auditoire communiste, d'expliquer les raisons non point de n'avoir pas osé traiter un pareil sujet, mais d'avoir cru nécessaire de prouver à des révolutionnaires que la Terreur est justifiée. Cette citation historique est à reproduire en entier : « C'est précisément parce que les événements historiques se sont développés au cours des derniers mois avec une rigoureuse logique révolutionnaire que l'auteur de ce livre s'est demandé si sa publication répondait à un besoin ; si le terrorisme révolutionnaire avait besoin d'être justifié théoriquement (1). » Après un début pareil, le reste du livre ne peut plus nous étonner.

Il existe, paraît-il, deux sortes de violences. Il y a la vio-

(1) TROTZKY, *Terrorisme et communisme*. Paris, 1924.

lence que les bourgeois exercent contre les prolétaires, et il y a la violence qui arme le bras des prolétaires chargés de châtier la bourgeoisie. Ces deux violences « n'ont rien de commun ». La première, celle des bourgeois, est condamnable, injuste et surtout inefficace.

Il est absurde d'en faire usage, car elle ne peut aboutir qu'à renforcer la classe prolétaire. De l'autre côté se place la violence du prolétaire. Cette violence fait des victimes et verse le sang des innocents, tout comme la violence des bourgeois, mais elle n'est pas réactionnaire, elle est révolutionnaire. Sa portée et ses conséquences sont donc justement celles auxquelles la violence bourgeoise ne peut pas aboutir ; elle vivifie les oppresseurs, elle anoblit les opprimés, elle conduit au triomphe final ceux qui l'appliquent.

« On nous dit que nous raisonnons comme les Hottentots. Le Hottentot dit : Lorsque je vole la femme de mon voisin, c'est bien ; quand mon voisin me vole ma femme, c'est mal. Les bolcheviks ne sont-ils pas dans le même cas?... Ceux qui parlent ainsi ne comprennent pas de quoi il s'agit. Chez les Hottentots, il y a deux hommes égaux qui, pour les mêmes raisons, volent leurs femmes. Mais le prolétariat et la bourgeoisie ne sont pas égaux... Le prolétariat lutte pour le communisme, la bourgeoisie lutte pour la conservation du capitalisme. Si le capitalisme et le communisme étaient comparables, la bourgeoisie et le prolétariat ressembleraient aux Hottentots. Mais, seul, le prolétariat lutte pour le monde nouveau. Tous ceux qui se mettent en travers de ce combat, sont nuisibles (1) ». Lénine a exprimé la même idée dans son style lapidaire : « *Est moral tout ce qui est utile au communisme ; est immoral ce qui est nuisible au communisme* ». Où ne pourrait-on pas aboutir en tirant les conséquences logiques d'une telle dialectique ?

Du reste, ces conséquences ont été exprimées avec une brutalité saisissante par Trotzky lui-même : « Comment distinguer votre tactique de celle de l'autocratie, nous demandent les pontifes du libéralisme et les mencheviks comme Kautsky. Vous ne le comprenez pas, faux dévots ? Nous vous l'expliquerons. La Terreur du tsarisme était dirigée contre le prolétariat. La gendarmerie du tsarisme étranglait les travailleurs qui militaient pour le régime socialiste. Nos

(1) TROZKY, *Terrorisme et communisme*. Paris, 1924.

commissions extraordinaires fusillent les grands propriétaires, les capitalistes, les généraux qui s'efforcent de rétablir le régime capitaliste. Vous saisissez cette nuance. Non? *Pour nous, communistes, elle est tout à fait suffisante.* »

Le reste est à l'avenant. La Terreur ne s'arrête devant rien. « En ce qui nous concerne, nous ne nous sommes jamais occupés des bavardages des pasteurs du type Kautsky et des quakers végétariens sur le « caractère sacré » de la vie humaine. Nous avons toujours été des révolutionnaires, et nous le sommes restés après avoir eu le pouvoir. Pour rendre la personnalité sacrée, il faut détruire le régime social qui l'écrase. Cette tâche ne peut être accomplie que par le fer et par le sang (1). »

La Commune de Paris est, pour Trotzky, le symbole de toutes les vertus. Il ose cependant adresser un reproche aux communards de 1871 : ils n'ont pas suffisamment manié l'arme de la Terreur. Ils ont même laissé partir sans les fusiller « tous les sergents de ville ». Quand il y a eu deux officiers généraux tués par la foule, les communards se sont abaissés jusqu'à publier une proclamation dans laquelle ils se désolidarisaient de cet acte brutal. « En fait, leur sentimentalité humanitaire *n'était que l'envers de leur passivité révolutionnaire*. Des hommes à qui, par la volonté du sort, était échu le gouvernement de Paris ne comprirent pas la nécessité de s'en servir immédiatement et totalement pour se lancer à la poursuite de Thiers, pour effectuer un nettoyage indispensable, dans le corps de commandement (2). » Et ailleurs : « Tout partisan de Thiers à Paris, n'était pas un simple adversaire de l'idéologie des communards, mais bien un agent et un espion de Thiers, un ennemi mortel guettant le moment de tirer dans le dos. Or, l'ennemi doit être mis dans l'impossibilité de nuire, ce qui en temps de guerre signifie sa suppression (3). »

Personne n'échappera à la Terreur. Kautsky avait posé à la III<sup>e</sup> Internationale la question de savoir comment on pouvait appliquer la Terreur à des intellectuels qui ne sont pas des bourgeois et dont les services seraient nécessaires à la république socialiste naissante. Pas de quartier, même

(1) TROTZKY, *Terrorisme et communisme*. Paris, 1924.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

pour des intellectuels. « Avec la permission de tous les philistins, la dictature du prolétariat commence précisément par malmenier les classes autrefois dominantes pour les obliger à reconnaître l'ordre nouveau et à s'y soumettre (1). »

Les ouvriers qui ne se rangeraient pas immédiatement du côté du communisme intégral seront-ils épargnés par les terroristes? Foin de la sentimentalité : « Il faut flétrir et combattre l'aristocratie ouvrière, réformiste, à vues étroites, égoïste, dure, petite bourgeoise, vendue à l'impérialisme (2). »

La Terreur n'épargne rien. Elle détruit même le trésor sacré déposé entre les mains des générations présentes par des siècles de culture. « Quand, à Moscou, on détruisait à coups de canon le Kremlin, quand les soldats éteignaient leurs cigarettes sur les gobelins historiques et quand nos volontaires se confectionnaient des galoches improvisées avec des tableaux de Rubens, les représentants de la haute intellectualité pleurnichaient comme des bedeaux de province. Ils criaient : « Quelle barbarie, les bolcheviks vont casser tous les pots de nuit. » Lénine leur répondait : « On cassera autant de pots qu'il faudra. Si les obstacles se mettent en travers de notre route, il faut les détruire. » Un des collègues et amis de Lénine, en quittant Petrograd devant la poussée de l'armée de Youdenitch, m'a dit : « Quel dommage que nous n'ayons pas assez de dynamite pour f... toute cette ville en l'air. » (*Pravda*.)

Le principe de la Terreur est universel. Une dernière citation est nécessaire pour préciser cette pensée. Puisse cette citation faire réfléchir les bourgeois qui se croient en sûreté à Paris, à New-York et à Londres.

« Beaucoup de gens pensent que le caractère cruel de la guerre civile est la conséquence de l'« asiatisme » russe, d'une culture arriérée. Les adversaires de la révolution dans l'Europe occidentale ne cessent de répéter qu'en Russie fleurit le « socialisme asiatique » et que dans les pays civilisés la révolution s'accomplira sans cruautés. C'est du verbiage stupide. Dans un pays capitaliste, la résistance de la bourgeoisie ne peut être que plus grande ; les intellectuels (techniciens, ingénieurs, officiers) y sont attachés plus fortement au capital et, partant, plus hostiles au communisme. La

(1) TROTSKY, *Terrorisme et communisme*. Paris, 1924.

(2) LOSOVSKY, *le Grand Stratège de la guerre des classes*. Paris, 1924.

guerre civile sera donc, dans ces pays, inévitablement plus violente qu'en Russie. Nous le voyons déjà en Allemagne. La révolution a prouvé là-bas que la lutte revêt, dans les pays à fort développement capitaliste, des formes encore plus sanglantes. »

Et ailleurs ce dernier mot d'une page qui est tragique sans que nous l'ayons voulu : « La prochaine révolte du prolétariat français fera pâlir les fastes de la Commune de Paris (1). »

### La guerre civile et « l'Humanité ».

Nous n'exposerons pas de quelle façon les mots d'ordre lancés par le bureau de la III<sup>e</sup> Internationale à Moscou, sont exécutés par les différents partis communistes qui existent dans les pays européens et qui sont affiliés au Komintern. Un travail de ce genre — un travail qui pourrait être intitulé : *Comment la tactique élaborée par le Komintern se répercute dans les différents pays* — demanderait trop de développements.

Mais cette étude ne serait pas complète si nous ne donnions pas un aperçu — tout superficiel — de ce que les mots d'ordre de la III<sup>e</sup> Internationale signifient en France. Car les exemples — même s'ils sont pris au hasard — nous permettront de mieux saisir la portée des formules abstraites que nous venons d'exposer.

*L'Humanité* du 12 octobre tire de la crise anglaise les enseignements que voici : « Le prolétariat français apprendra par ce qui se passe en Angleterre que les communistes avaient absolument raison de critiquer de la façon la plus sévère les illusions qui avaient accompagné l'avènement de Macdonald au pouvoir. Pas plus pour les ouvriers français que pour leurs camarades anglais, il n'y a de voie démocratique qui conduise à la liberté, ainsi que voudraient le faire croire les prophètes du Bloc des gauches. Seul, le *programme bolchevik et la voie de la lutte à outrance, par tous les moyens, contre la bourgeoisie, les conduiront à la victoire.* »

Le même jour *l'Humanité* expose la tactique de la classe ouvrière dans la question de la reconnaissance des Soviets.

(1) TROTSKY, *Terrorisme et communisme.*

Cette tactique est aussi un appel direct à la guerre civile.

« Que faut-il faire pour l'y obliger? Des meetings, des manifestations?... C'est le tonnerre de carton... Nous n'aurons que ce que nous exigerons par la force... Nous sommes une armée d'un million de prolétaires solidaires de nos frères russes... Le jour où cette force se dressera et dictera ses volontés, rien ne lui résistera. »

Comment préparer la guerre civile en France? La France, d'après les communistes, se trouve actuellement dans la période de préparation latente (*Manuel de Trotsky*, chap. 1<sup>er</sup>, §§ 1-3). Cela signifie qu'il faut : a) organiser les Soviets ; b) préparer les cadres de l'armée rouge et c) s'efforcer d'affaiblir l'armée existante.

Les Soviets sont actuellement organisés en France sous la forme de *cellules communistes* créées dans chaque établissement industriel et commercial. Ces cellules communistes doivent grouper, dans chaque entreprise, les communistes les plus déterminés, capables de diriger les grèves futures. Il n'y a pas longtemps que ce travail a été commencé et les résultats ne sont pas encore importants. Quand le réseau de cellules aura couvert la majorité des entreprises industrielles d'une région déterminée, les présidents de ces cellules formeront, tout naturellement, le Soviet de Paris, de Marseille et ainsi de suite. Ensuite, un congrès des Soviets de toute la France ne sera qu'un jeu d'enfant.

La préparation des cadres de la future armée rouge de France est actuellement à l'étude. Elle se fait en secret. Nous trouvons, par exemple, dans *l'Humanité* du 14 octobre 1924, la communication suivante, publiée en réponse à plusieurs demandes de renseignements sur la meilleure façon de constituer les centuries ouvrières : « Nous ne répondrons pas par cette voie ; mais nous croyons que la question doit être débattue dans les cellules et que nos camarades trouveront des bases de discussion très solides sur ce sujet dans les œuvres de Lénine. L'expérience de la révolution allemande a fourni également une documentation sérieuse où la critique de l'organisation et de l'emploi des formations de combat prolétariennes contribuera dans une large mesure à vaincre certains obstacles et à éviter des erreurs de tactique. Que nos camarades s'y réfèrent. »

On nous permettra d'illustrer ce point spécial par une citation dans laquelle l'empressement du communisme

français à subir les mots d'ordre du Komintern frisent le ridicule. On sait que, dernièrement, il a été question dans la grande presse parisienne d'octroyer aux émigrés russes des naturalisations facilitées. On peut admettre que les communistes ne trouvent pas à leur goût cette mesure de faveur. Mais nul ne saura deviner par quelle contre-proposition *l'Humanité* riposte au rapport de M. de Monzie. Demande-t-elle le régime de droit commun pour les émigrés russes? Veut-elle aller plus loin et exiger que ces émigrés russes fassent un stage de domicile plus prolongé? Cherche-t-elle à réduire la capacité civile et politique des émigrés russes naturalisés? Enfin, préconise-t-elle une autre mesure qui soit en rapport — ne fût-ce qu'éloigné et approximatif — avec les naturalisations de faveur? Rien de pareil. Voici la citation exacte :

« Et si, contre toute raison, le gouvernement accomplissait malgré tout cet acte d'agenouillement et de lâcheté devant la bande wrangélienne chère à Millerand, les organisations révolutionnaires devraient entreprendre immédiatement la constitution de gardes-rouges pour établir le contre-poids nécessaire? »

Un petit artisan russe, un tailleur ou un cordonnier, dépose au ministère de la Justice une demande de naturalisation. Quinze mille autres malheureux chassés de la Russie suivent son exemple. Par quel artifice de logique peut-on aboutir, en partant de ce fait divers, à la création des gardes-rouges? L'explication est simple. La création des gardes rouges est décidée d'avance; toutes les pensées des communistes français tendent à la préparation de la guerre civile par la création des centuries rouges; on saisit n'importe quel prétexte — quelque distant qu'il soit — pour tirer la conséquence, prescrite d'avance par la Komintern. Mais, en troisième lieu, il faut procéder à la désagrégation graduelle de l'armée existante. C'est la troisième partie du programme communiste. On m'excusera si je m'arrête, car ce sujet est trop délicat et ne peut pas être traité par un étranger. Il regarde les Français eux-mêmes. Qu'il me suffise de les avertir.

**AL. PILENCC**

---

# les idées & les faits

---

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

---

### BRELAN D'ÉLECTIONS

L'INSTABILITÉ du monde moderne, plus grande peut-être encore que l'instabilité de la Grèce finissante ou de l'empire romain agonisant, tient sans nul doute au régime électif qui prévaut dans la plupart des États. Psychologiquement, c'est une cause de rupture qu'une interrogation sur la continuité. Or les scrutins récurrents, signe de la grande maladie politique contemporaine, posent, sans autre prétexte parfois que celui du temps écoulé, cette question décevante et solennelle au corps électoral mystiquement évoqué. Aussi l'approche des élections, avec son atmosphère chaude et chargée, avec ses innombrables virtualités de changements, constitue-t-elle un bouillon de culture prodigieusement vivace pour les bacilles politico-sociaux.

Les consultations périodiques, même quand elles tournent bien, n'étant jamais décisives, laissent la porte ouverte aux monstres que leur approche déchaîne. De vote en vote, l'illusion, la haine, la revanche, le témoignage forment une chaîne insensée, qui — si nous n'y mettons bon ordre — finira par nous étrangler. Tôt ou tard, il conviendra de fermer ces milliers de boîtes, où la folie démocratique dépose ses puériles alluvions de paperasses.

Prenons les élections anglaises. Bien entendu, il est décent de se féliciter de leur résultat. La belle victoire des conservateurs, dont les proportions monumentales (plus des deux tiers des sièges, 400 sur 600) promettent de longues années de pouvoir aux troupes

de M. Baldwin. Et ce n'est pas rien. Nous continuons à vivre sur la tôle de plus en plus mince d'une chaudière de plus en plus trépidante. Il n'est pas mauvais qu'on renforce l'endroit critique de la machine. Avec sa puissance largement épandue à travers la planète, ses procédés traditionnels, ses principes (ou ce qui en reste), l'Empire britannique constitue, à l'heure qu'il est, l'organisme politique le plus capable de maintenir l'ordre dans le monde. Aux ravages que la courte et précaire incursion travailliste a causés autour d'elle, essayez un peu de mesurer les catastrophes que ne manqueraient d'accumuler, avec une rapidité effarante, un régime semi-bolcheviste devenu maître de la Cité.

Réjouissons-nous donc de la défaite travailliste. Du jour où la bombe Zinovief éclata, cette défaite était inévitable. L'Angleterre n'est pas rouge. Elle a des raisons solides, indubitables, reconnues par tous, de ne jamais le devenir. Ce n'est pas une preuve qu'elle ne le deviendra jamais, car en pareille matière, l'erreur et le dépit aveugle, père de l'erreur, sont la règle, mais c'est un motif pour que, consultée sur la question précise de son adhésion au marxisme, l'Angleterre réponde par un *non* énergique.

Ces conditions de précision et de clarté se trouvaient justement remplies pour le dernier scrutin. C'est en vain que le cabinet MacDonald affectait de reconnaître, dans les Soviets, une puissance comme une autre, rendue acceptable par le temps, qui efface tout. La lettre cynique de Zinovief au chef du parti communiste anglais montra bien que les Soviets n'étaient pas une puissance comme les autres puissances, comme la Serbie de 1903 par exemple, que l'Angleterre mit si longtemps à reconnaître à cause de l'assassinat de son souverain. Dans cette lettre, le bolcheviste invitait, comme on l'a su, son correspondant britannique à ne pas perdre de vue leur seul but véritable : la révolution. Un bon averti en vaut deux. N'en déplaît à M. Herriot, l'autre bolcheviste que Moscou nous envoie aura pour mission réelle de pourvoir, lui aussi, à la subversion de la France. Ce sera son unique emploi, tout le reste n'étant que fables.

Le peuple anglais, miraculeusement averti, par cette opportune divulgation, inquiété au surplus par le premier symptôme du socialisme en action, déficit, chômage, guerre civile plus ou moins larvée, donne carte blanche aux conservateurs pour le tirer de l'affreux trou que travaillistes et libéraux avaient creusé sous eux. Avec le large crédit dont ils disposent, les conservateurs anglais vont avoir les moyens de réaliser ce que Mussolini a réalisé en Italie et que le Bloc national n'a pas su réaliser en France, une barrière solide contre

le socialisme, un renforcement durable de la société. Sauront-ils comprendre l'appel? Tout est là.

Ce qui est désolant dans l'aventure, c'est qu'il a fallu deux hasards pour la susciter : le hasard de la bombe Zinovief, le hasard de la répartition des sièges parlementaires. Il y a quelques mois ces deux hasards n'ayant pu jouer jusqu'au bout, tout s'est passé comme si les électeurs jugeaient tolérable le bolchevisme mitigé des travail-listes, comme s'ils étaient décidés à trahir la mission civilisatrice de l'Europe occidentale. Aussi bien, remarquons-le : même dûment avertis, un nombre considérable d'électeurs a jugé que les solutions socialistes, dont les ravages apparaissaient patents à la majorité du pays, pouvaient tirer le pays d'embarras. En tant que chef de parti, M. Ramsay Macdonald n'a nullement lieu de se désoler : son passage au pouvoir lui a valu *un million de plus* de suffrages. Non seulement, dans l'ensemble, il n'a pas subi de défection, mais il a rallié à son programme hypocrite de révolution à retardement, des masses considérables. Cinq millions et demi d'électeurs ont donné leur approbation à un système de gouvernement qui admet comme normal le fait d'entretenir des relations cordiales avec un pays dont les dirigeants n'ont qu'un but : détruire l'Empire.

Or *ces cinq millions de fous, c'est le tiers de l'électorat*, ou peu s'en faut. Cela signifie qu'il y a *un Anglais sur trois* partisan du chambardement, ou médiocrement disposé à se faire le défenseur des institutions établies. Cela est terrible.

Compter sur le vulgaire parlementarisme, même démesurément favorable aux unionistes, pour venir à bout d'un pareil scandale, ce serait une grosse erreur. Pour mater un Titan de cette envergure, il faudra, tôt ou tard, autre chose que la masse d'argent et le coussin de laine, il faudra se battre et choisir un maître qui ne discute pas avec l'émeute.

En attendant, le fait, le gros fait, le fait unique pour les gens à courte vue, est là : le travaillisme est battu, le libéralisme est quasi anéanti. Et sans doute c'est énorme, mais ce n'est pas la vraie victoire. C'est, si l'on veut, un temps d'arrêt largement suffisant pour la remporte (pourvu que l'on se décide à employer les seules méthodes efficaces) et, au pis aller, un répit agréable dans la défaite.

La partie de la civilisation pourrait donc être gagnée si les conservateurs anglais déployaient au pouvoir l'énergie qu'ils ont appliquée à le reconquérir et s'ils duraient assez pour retrouver un jour aux affaires une majorité modérée en France. Au fond, la réaction européenne se comporte mieux en 1924 qu'en 1920. En appelant les travaillistes aux affaires les électeurs britanniques n'avaient pas dépassé.

l'imbécillité moyenne de tout corps électif. Aujourd'hui la victoire unioniste a devant soi des perspectives dix millions de fois plus encourageantes que n'en a jamais eu ce pauvre pendu dépendu de Macdonald. En Italie, Mussolini est consolidé. En Espagne, Primo de Rivera fait face non sans succès à une série particulièrement noire.

En Allemagne, le socialisme est lentement, mais impitoyablement évacué. Gros tracas pour nous que ce relèvement — incontestable — du *Reich*. Pour n'avoir pas saisi, ni en 1918, ni en 1919, ni en 1923, aucune des occasions qu'une Fortune amie de la Gaule nous offrait, nous assistons aujourd'hui, avec la faveur du gouvernement Herriot, à un déploiement germanique dont peut sortir pour nous une nouvelle invasion.

Qu'une Allemagne bolcheviste, avec l'extraordinaire intrication de nos intérêts avec les siens, constitue à notre égard un danger considérable, je ne crois pas qu'on puisse le nier. La Russie, qui touchait l'Allemagne comme l'Allemagne nous touche, infectée par elle du virus révolutionnaire, le lui a rendu au centuple lors des insurrections spartakistes. Je sais bien que, là comme ailleurs, le bolchevisme ne serait qu'un vestibule et qu'il ne faudrait pas s'effrayer outre mesure de sa victoire momentanée à Berlin. Aussi bien l'hypothèse est-elle pour le moment hors de cause. Ce qui doit nous inquiéter, c'est le terrible et prompt redressement de cette puissance de proie.

Personne, même parmi les fauteurs du plan Dawes et de l'évacuation française, ne le met en doute. Comme le faisait remarquer ces jours-ci une revue radicale, il serait pourtant naïf de compter sur le tribunal arbitral et la *Société des Nations* pour mater l'Allemagne de demain, dont nos politiques mettent le harnais à neuf. Serait-il impartial, cet arbitre? Soumis à la formalité du vote, son arrêt connaîtra les jeux hypocrites et souterrains des majorités. Juges et parties — parties pendantes — les nations minoritaires, dans quelle mesure se soumettront-elles à une sentence qu'elles désapprouvent? Autant ne pas répondre à la question.

Quant à la police internationale, consécutive au désarmement, dans quel délai s'opérerait son intervention, avec quelles armes, sous quel commandement? « Cette armée internationale, dit le mystérieux \*\*\*, lequel touche d'assez près aux conseils du régime, sera composée de troupes d'origines multiples. Il y aura, parmi ses soldats et ses officiers, des Français, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Tchèques. En admettant qu'elle ne se détruise pas elle-même, par des combats intérieurs, présentera-t-elle une unité et

une discipline qui en fassent une force véritable, capable d'intervenir de façon décisive et rapide? »

Les Allemands ont déjà évalué leurs chances au cours d'une pareille campagne, et ils alignent mentalement leurs forces coalisées: « Il n'est pas exagéré de dire, qu'en outre des 230 000 à 250 000 soldats de carrière enrégimentés dans la *Reichsheer* et la *Schupo*, l'état-major général reconstitué et son chef disposent, dans les associations militaires, d'au moins 4 à 5 millions d'hommes instruits, soldats de l'ancienne armée, ayant fait campagne, ou jeunes gens formés par eux. »

Ce sont ces forces-là déjà enrôlées qui vont avoir à se prononcer au cours du prochain scrutin. C'est autour d'elles que se mène en grande partie la campagne électorale. Les dirigeants actuels du *Reich*, cahotés de gauche à droite par une assemblée disjointe, fille du putsch et de la vie chère, voudraient reconstituer une Allemagne dont la physionomie correspondit aux traits réguliers de la réforme monétaire et de la renaissance soldatesque.

Verrons-nous réussir leur effort de concentration sur la droite, exclusion faite des nationalistes? Pour des raisons, en apparence contradictoires, en réalité identiques et par des procédés dissemblables de ceux qui viennent de prévaloir en Angleterre, verrons-nous les nationalistes allemands céder du terrain devant le cartel républicain noir, or et rouge, comme les libéraux anglais coincés entre le torysme et le travaillisme?

Le peuple allemand aspire à la paix. Les élections de Haute-Silésie, où le nombre des abstentionnistes fut énorme, montre qu'il se désintéresse de l'agitation parlementaire. On peut prévoir que la social-démocratie reconquerra sur les communistes vingt à vingt-cinq sièges, mais il n'est pas du tout certain que la droite perde autant qu'on veut nous le donner à croire. Battu ou malmené en Angleterre, le plan Dawes pourrait bien l'être aussi en Allemagne.

L'exemple des élections anglaises nous montre combien ces pronostics peuvent être variables. N'est-ce pas là un scandale de plus que cette mobilité trépidante de l'opinion, en face des intérêts invariables de la patrie? Quand on pense qu'un scrutin est à la merci d'une révélation, vraie ou fausse, d'une impression fugitive, d'un coup de gueule! Je ne sais plus quel saint, pour convertir les pécheurs, leur demandait seulement de rester une nuit entière sans dormir, couchés sur le même côté et de penser à l'enfer durant tout ce temps-là. Aux démocrates sincères, on pourrait demander la même épreuve : au lieu de songer à l'enfer, ils se contenteraient de méditer sur les caprices électoraux et l'incompétence des citoyens.

Parmi les trente millions de votants qui viennent de se prononcer aux États-Unis pour M. Coolidge, n'y avait-il pas quatre millions d'illettrés? Il n'est pas d'ailleurs sûr que leur vote ait été le pire. Pour ma part, je ferais plus de fond sur les réactions naturelles d'un bon paysan illettré que sur les effarantes rêveries de M. François Albert.

Les Américains ne sont pas difficiles. Avec la constitution probablement la moins praticable du monde, ils trouvent le moyen de plastronner vis-à-vis de la vieille Europe. Leur force, réelle, vient de leur solitude, de leur jeunesse, de leur immensité. Pas de voisins gênants, pas d'hérités trop chargées, pas de complications politiques. L'épisode La Follette, cette candidature radicalo-communiste subreptice qui faillit déranger le bel alignement des démocrates et des républicains, prouve cependant que, là comme ailleurs, des dangers éruptifs menacent la bâtisse traditionnelle.

Le socialisme serait-il moins puissant outre-Atlantique que dans nos pays? Jusqu'à présent il n'a pu s'y faire jour que sous des formes si modérées que bien des libéraux de chez nous ne s'en contenteraient pas, ou si accusées qu'elles feraient reculer nos extrémistes. La candidature La Follette enregistre, par son échec, l'impuissance, en Amérique, du socialisme à l'européenne. C'est que les conditions de la vie sociale, et surtout les mœurs, diffèrent du tout au tout. Les hauts salaires, l'habitude prise par les milliardaires de faire, dans leur budget, une part de plus en plus grande à certains services de munificence et de magnificence nationales, un goût moins prononcé que chez nous pour l'abstraction, tout cela contribue à réduire les poussées de la lutte sociale avec deux tendances sommaires des tenaces et des changeants, des circonspects et des pressés, des réactionnaires et des novateurs, bref des républicains et des démocrates, si tant est même qu'on puisse distinguer beaucoup leurs programmes. Notons tout au plus, en ce qui nous concerne, que les démocrates, héritiers de Wilson, se réclament de la Haye et de Genève, contrairement aux républicains, partisans d'un isolement absolu. La vague républicaine de 1920 n'a pas perdu sa force. M. Coolidge, qui apparaît comme un temporisateur, aura bien des manœuvres à faire pour adoucir quelques-uns de ces ressauts. La question des dettes interalliées, l'évolution ultérieure du plan Dawes n'ont pas fini de causer des surprises — et des inquiétudes. Elles seront moins graves, les unes et les autres, avec lui qu'avec un autre.

RENÉ JOHANNET.

---

## LES LETTRES

---

### UN NOUVEAU ROMAN DE L'ADOLESCENCE

Sous un titre qui n'est pas très bon, le *Cœur gros* (1), voici un petit roman qui séduira par des qualités exquises. Peut-être n'est-il pas une réussite tout à fait accomplie ; mais il faut songer que M. Bernard Barbey n'a que vingt-quatre ans et que c'est là son premier livre : quelque incertitude est le lot de tous les débuts. Celui-ci, du moins, est exempt de toute enflure et de tout artifice. La voix qui parle dans ce livre est la vérité et la discrétion même : pour peu que l'on soit sensible à la justesse continue d'une analyse nuancée, à l'art délicat du détail, à la pureté attentive du style, il n'est pas possible de s'y refuser.

Avouons-nous pourtant que nous n'avons pas ouvert le *Cœur gros* sans inquiétude ? Un nouveau roman de l'adolescence, après tant d'autres, n'éveillait en nous aucune espèce de curiosité, car il faut bien convenir qu'on a, depuis quelques années, singulièrement abusé de ce sujet. Henri Massis s'est justement inquiété ici même de cette prédilection excessive. Elle était fatale depuis que l'on commence à écrire très jeune, et que tous les écrivains de profession, ou presque tous, font des romans. Qu'il s'agisse en effet d'ordonner un poème ou d'exposer un système d'idées, la jeunesse de l'auteur peut le servir autant que lui nuire. Mais, plus que tout autre genre, le roman demande la maturité de l'esprit. Comment peindre d'autres

(1) Collection des *Cahiers verts* (Grasset).

êtres que soi sans les avoir observés? Or, si le goût de l'analyse intérieure est toujours précoce chez ceux qui doivent le posséder, celui d'observer autrui et le don de créer des vies originales et diverses apparaissent rarement de très bonne heure. A moins de facultés exceptionnelles, comme furent celles de Radiguet, le jeune romancier n'a qu'une ressource : se prendre lui-même pour sujet de son œuvre, car il est le seul qu'il connaisse. Il n'aura pas seulement l'avantage d'explorer un domaine familier ; il y trouvera, en outre, dans un art dont la technique est extrêmement complexe et malaisée, les plus grandes facilités de composition, son roman se trouvant centré autour d'un personnage principal, qui, à l'ordinaire, parle à la première personne et ressemble à l'auteur comme un frère.

Telle est la formule selon laquelle est construit le *Cœur gros*. Mais au lieu des variations gracieuses et distinguées sur un sujet rebattu que nous redoutions d'y trouver, ce livre nous apporte avec éclat la preuve que les vrais analystes savent renouveler tout ce qu'ils touchent. Jusqu'à présent, la plupart des romanciers de l'adolescence s'étaient attachés à diriger la lumière sur ce que cet âge comporte de plus trouble. Le sujet du *Cœur gros* est tout différent. C'est l'histoire d'un cœur qui passe insensiblement de l'admiration à l'amour ; enfant, il avait vécu sous le charme d'un musicien à qui Chopin et Debussy prêtaient leur prestige ; adolescent, il sent parler en lui une voix inconnue ; il se surprend à porter moins d'intérêt à son ami Walt qu'à Claude, la femme de cet ami. Il attend avidement ses moindres paroles, il se surprend à être heureux de la troubler. Un jour enfin, pendant une promenade, comme ils se disputent une canne en jouant, leurs mains se trouvent unies par hasard, et sitôt complices :

« — Croyez-vous qu'il se soit douté de quelque chose ? dit-elle enfin, d'une voix plaintive et comme de guerre lasse.

« Je ne répondis pas. A quoi bon ! Ne savions-nous pas, tous deux, que nous venions de le trahir ? Nous nous hâtions plutôt, nous préparant à le chercher d'une même inquiétude, comme si nous allions le consoler... »

On voit le thème, que j'ai dû simplifier avec rudesse, mais que je ne crois pas avoir défiguré. Comment, après cela, tenir rigueur à M. Bernard Barbey d'avoir écrit, lui aussi, son roman de l'adolescence ? Car, d'une part, la ferveur naïve d'admiration qu'il suppose chez son héros est une de ces candeurs qui ne survivent pas à la vingtième année. De l'autre, la peinture de cet âge s'en trouve renouvelée, sans que la vérité ait à en souffrir.

Quant au mérite même de l'analyse, il faut renoncer à le montrer : il n'est pleinement sensible qu'à une lecture très attentive, ou même

à une seconde lecture. Elle n'est pas seulement toujours juste et pénétrante. Son excellence propre est une continuité merveilleuse. Aucune citation ne pourrait en donner une idée, parce que citer reviendrait toujours à isoler un moment de l'âme du héros, quand c'est au contraire la suite même de ces moments qui doit retenir. Nulle brusquerie dans ce passage de l'admiration à l'amour ; c'est sans rupture franche, mais par une série de changements imperceptibles, et qu'en effet le narrateur ne perçoit pas toujours comme des changements, qu'il se trouve à la fin fort différent de ce qu'il était à la première page. Telle est la sûreté minutieuse de cette progression qu'on pourrait dire qu'il en est d'elle comme de notre vie même, où il nous est aussi naturel de changer que d'avoir l'illusion de rester identique à ce que nous fûmes. Et voyez l'admirable parti qu'un analyste qui a le goût de la vérité peut tirer de ce discours à la première personne, qui n'est chez tant d'autres romanciers rien de plus qu'un procédé facile de récit. Tant qu'il se borne à noter sur le moment même ses sentiments propres, la lucidité du narrateur est irréprochable. Mais M. Bernard Barbey n'a pas voulu lui prêter plus de clairvoyance qu'il ne convenait à son âge : il ne se voit pas toujours changer, disait-il ; il ne voit pas non plus très nettement ce qui le distingue des autres.

Faut-il avouer que cette fidélité scrupuleuse à la vérité morale ne laisse pas d'avoir, à côté de son grand prix, quelque inconvénient ? A côté de ce narrateur lucide et sensible, qui note ses sentiments avec tant de délicatesse, les autres personnages, que nous ne voyons qu'à travers l'idée qu'il en a, paraissent nécessairement un peu pâles. Ce n'est pas assez dire : ni Walt, ni Claude, n'ont d'autre existence que celle qu'ils tiennent des sentiments qu'ils suscitent en lui ; ils sont uniquement, strictement, des objets, l'un d'admiration, l'autre d'amour. La conséquence ne va à rien de moins qu'à supprimer la gravité du drame : le moyen de sympathiser avec de purs prétextes ? Veut-on un autre exemple de cette incertitude ? Au début du livre, le narrateur nous présente quelques membres de sa famille ; il les oublie dans la suite aussi complètement qu'il est possible : preuve manifeste qu'ils n'intéressaient pas l'auteur. Comme presque tous les romans de l'adolescence, le *Cœur gros* est, à la lettre, un roman à un seul personnage. Le protagoniste y est vivant, et c'est beaucoup ; autour de lui, on ne trouve que des comparses.

Certes, s'il ne s'agissait que de M. Bernard Barbey, on aurait tort de s'étonner ou de s'inquiéter de ce défaut : le *Cœur gros* nous révèle des dons trop précieux pour qu'il y ait lieu de se plaindre de n'y pas trouver ce qu'il était presque inévitable qui manquât à un premier

livre. Ce qui est fâcheux, c'est seulement que cette forme de roman soit devenue fréquente et presque générale. On oublie trop volontiers aujourd'hui que la diversité des personnages est un des traits essentiels de l'œuvre romanesque, dès qu'elle souhaite de n'être point une image trop insuffisante du monde. Au risque de paraître mesurer la valeur des œuvres à l'aune, nous irons jusqu'à dire que la longueur de l'ouvrage n'est pas indifférente et qu'à un récit court, quelques qualités qu'il puisse par ailleurs présenter, le nom de roman convient mal. On a beau faire : la peinture complète et minutieuse de personnages engagés dans une action complexe veut du temps et de l'espace. Car c'est trop peu de les montrer de profil à un moment choisi de leur existence : il faut qu'aucun des traits essentiels de leur nature ne nous soit inconnu, jusqu'au point de réaliser ce miracle qu'ils acquièrent à nos yeux une réalité aussi forte et plus intelligible que celle des êtres de chair que nous avons rencontrés. De fait, aucun romancier qui ait eu le don de créer une humanité vivante et variée, qu'il soit Balzac, Stendhal ou Proust, ou même Flaubert, n'a pu s'accommoder de la brièveté. On est bien forcé de se demander s'il n'y a pas quelque impuissance dans cette prédilection que la plupart des romanciers lui témoignent aujourd'hui.

Sans doute, c'est là, à propos d'une œuvre charmante, un débat trop vaste et qui la dépasse infiniment. Je ne l'aurais pas posé si l'exemple de ces romanciers trop amis de l'ellipse et du raccourci n'avait été peut-être ce qui décida M. Bernard Barbey à ne donner au *Cœur gros* que les dimensions d'une nouvelle. C'est d'eux en tout cas qu'il semble tenir son style exquis et pur, son art de nous dévoiler les mouvements d'un cœur sans jamais forcer la voix, la perfection de son goût : pour être en honneur aujourd'hui, ce ne sont pas là qualités de peu de prix. Et d'autre part, s'il n'a prétendu ne donner pour son premier essai qu'un roman de l'adolescence, qui demeurera parmi l'un des meilleurs, il semble qu'il nous ait autorisé à attendre de lui davantage encore. A coup sûr, il ne sera pas de ces écrivains qui, choyant indéfiniment l'incertitude de cet âge qu'il leur a fallu subir avant d'être tout à fait homme, tirèrent jusqu'à trois et quatre volumes des impressions de leur quinzième ou de leur dix-huitième année. Telle paraît être du moins la portée de la phrase de M. François Mauriac qu'il a eu le bon goût de mettre en épigraphe à son roman et qui lui en a donné le titre : « Ce « cœur gros » de notre adolescence, accrochons-le quelque part en ex-voto, oublions-le afin que jaillisse en nous une autre source venue de plus loin, une eau plus secrète, plus contenue, plus riche, plus amère aussi. » M. Bernard Barbey ne pouvait avertir plus nettement qu'il n'avait écrit ce livre que

pour délivrer sa première jeunesse avant de lui dire adieu. On se plaît à penser qu'un jour nous relirons le *Cœur gros* comme la préface exquise de l'œuvre de sa maturité.

HENRI RAMBAUD.

***Pierre Benoit historien et poète :***  

---

***« la Châtelaine du Liban ».***

---

Les classifications toutes faites nous plaisent parce qu'elles nous dispensent de penser. Elles ont en plus ceci de commode qu'elles nous permettent de parquer dans une catégorie strictement limitée les talents qui nous importunent. Parce que Pierre Benoit s'est imposé à nous avec ses dons de conteur, avec sa verve inépuisable, nous n'avons voulu voir en lui que le romancier.

Rançon de qualités brillantes qui risquent de nous cacher le fond solide ! Supposez que quelque écrivain difficile et pâli dans les cénacles nous retrace en mosaïque « artiste », le laborieux tableau de je ne sais quelle *Byzance* médiévale ou moderne. Pour aride que soit l'affabulation, ce ne seraient qu'éloges sur la valeur évocatrice d'un tel « poème » ! Mais qu'une peinture d'égale ampleur nous donne l'ample vision d'une grande fresque d'histoire ; que cette histoire se « réalise » dans les événements de la plus brûlante actualité : si, par surcroît, l'ouvrage a le tort de se lire sans difficulté, si l'auteur a commis la faute de retenir jusqu'au bout notre attention, comment voulez-vous que nous reconnaissons jamais en lui, sous le romancier que nous tolérons, le poète et l'historien qu'il se permet d'être ? Un historien ne doit-il pas être de lecture ingrate, et un poète, ésotérique ?

Qu'on m'excuse d'apporter ici des souvenirs personnels. Ce que d'autres ont connu de Pierre Benoit, ce fut tout de suite l'écrivain entré, dès son premier roman, dans la célébrité. Je revois l'adolescent laborieux, penché sur les textes historiques pour y retrouver l'âme des grandes civilisations disparues. Mon cher Benoit, je ne savais pas alors que vous écrieriez un jour *l'Atlantide*. Mais j'entends encore, dans vos causeries de seize ans, le récit de vos longues chevauchées au seuil du désert, parmi les « *Arbis* » de votre père. J'ignorais que vous nous donneriez cette *Châtelaine du Liban* où s'évoque tout le passé franc, tout le présent français de l'outre-mer syrien. Mais je vous revois lisant et annotant avec passion *l'Épopée byzantine* du grand Schlumberger et les divers ouvrages de l'historien, — *Renaud de Châtillon*, les *Croisades du roi Amaury*, — qui sont autant de chapitres de l'épopée latine sur les mêmes rivages. Je vous revois enfin penché sur les atlas de la Faculté, et suivant — par quelle prescience ? — sur les routes de l'Orient napoléonien, les missions de

Sebastiani et de Gardane, puis la contre-offensive de lady Stanhope...

Et voici que tout ce passé merveilleux qui hantait votre jeunesse, vous venez de l'évoquer une seconde fois. Malgré l'entraînement du récit, malgré le tourbillon qui emporte l'automobile de la « Châtelaine » et son trop faible amant, vous ne trouverez pas mauvais que j'aie fait halte, à votre suite, en quelques sites, aujourd'hui silencieux, où a pu tenir tant d'histoire. Voici le Kalaat Markab et les châteaux francs de Syrie que vous ressuscitez dans leur grandeur farouche avec la piété d'un Schlumberger et d'un Enlart : « De tous, on retire une impression analogue, une impression où le formidable cauchemar produit par ces ruines s'allie à une sorte de fierté mélancolique. Ce sont des gens de chez nous, des riverains de l'Aube, de la Saône, de la Marne, qui ont élevé ces colosses. Ils ont vécu dans ces chambres gothiques. Ils y sont morts. Ils y reposent... » Et vous voudriez « jeter » ces souvenirs sacrés « sur une des tables de conférences internationales autour desquelles on conteste nos titres à être ici aujourd'hui ».

Car, vous l'avez bien senti, le passé, là comme ailleurs, se soude intimement au présent. L'évocation historique ne nous émeut pas seulement pour elle-même, mais parce qu'elle nous révèle notre âme profonde : le barrésisme est l'aboutissement logique des grandes résurrections parnassiennes de la génération précédente. Aussi vous êtes-vous refusé à séparer la Geste franque d'il y a huit siècles du Geste français de 1920. Mais au lieu de projeter le présent dans le passé, — procédé dangereux qu'une certaine école n'a que trop popularisé et qui déforme le passé en travestissant le présent, — vous avez préféré faire affleurer le tuf historique sous les événements immédiatement contemporains. Et par un jeu de clair-obscur d'une ambiguïté voulue, vous avez sans cesse prolongé derrière votre héroïne l'ombre de cette lady Stanhope en qui se mêlèrent si curieusement un sentiment tout romantique du milieu oriental, des extravagances d'aventurière et les calculs, jamais abandonnés, de la politique britannique. De même la grande ombre des Renaud de Châtillon et des Baudouin, de tous les « émirs » francs de jadis, se dessine sur le sable derrière la figure épique de Walter, le méhariste de la Djézireh. Par parenthèse, je ne sais si ceux qui réclamaient de vous une psychologie plus forte ont songé à la médaille antique que vous avez frappée de Walter, — médaille sur laquelle chacun de nous peut mettre un nom et dont le profil légendaire restera, à l'instar de celui qu'a tracé de Guynemer Henry Bordeaux.

Vous eussiez pu, comme d'autres, n'esquisser de l'Orient qu'une image monochrome. Il vous a plu de nous donner un tableau d'ensemble, débordant de couleurs et de vie. Mais l'historien et le poète ne perdent rien à cette manière. Sous l'apparente fantaisie de l'intrigue, ils retrouveront chaque aspect de l'histoire et du sol : la Beyrouth moderne et sa tumultueuse société cosmopolite, le vieux Liban

ami et son étroite symbiose franco-maronite, puis la montagne alaouite. Au nord, au sud, les villages druses, derniers clients de l'Angleterre, et vers l'est, les Bédouins pillards surgis des confins de l'Iraq. Ils retrouveront enfin, partout latente, cette « cordiale » rivalité franco-britannique qui a empoisonné les débuts de notre mandat : rivalité dont on ne comprend bien les causes profondes que si, avec l'auteur, on découvre, sous les improvisations chérifiennes du colonel-professeur Lawrence, la continuité d'une politique tenacement poursuivie depuis Palmerston jusqu'à Lloyd George. Qui douterait des assertions de Pierre Benoit sur ce terrain n'aurait qu'à relire, en même temps que *la Châtelaine*, le livre, pourtant si modéré, du comte de Gontaut-Biron : *Comment la France s'est installée en Syrie*. Il s'apercevrait vite que tout, hélas ! n'est pas du roman dans le roman qui nous occupe.

Épopées latines de jadis, mandat d'aujourd'hui, cohabitation arabe-franque d'autrefois, collaboration syro-française de maintenant, prélats uniates ou maronites, cheiks du désert et mercantis de la côte, héroïsme des grands soldats et amoralité des cosmopolites, enfin l'intrigue internationale qui enrôle ces mondes si divers au service d'un des « Renseignements » rivaux, n'est-ce pas tout le Levant qui défile sous nos yeux ? Et pour cadre, ces poignants paysages de roches dénudées, ces ciels de Fromentin, auxquels le peintre orientaliste de *l'Atlantide* nous avait déjà accoutumés.

L'historien qui voudra, par la suite, étudier le milieu syrien de 1920, l'extraordinaire mélange de races et de civilisations des pays de mandat français entre la frontière palestinienne et la frontière turque, ne pourra ignorer *la Châtelaine du Liban*, « document » vécu.

RENÉ GROUSSET.

---

## LA PHILOSOPHIE

---

### SAINT THOMAS A LA SORBONNE

LE centenaire de saint Thomas d'Aquin a été l'occasion de nombreux travaux sur sa philosophie ; les conférences de la *Semaine thomiste* de Rome, la publication des *Mélanges* des Dominicains du Saulchoir, pour ne citer que ces exemples n'ont pas échappé à ceux qui se tiennent au courant du mouvement des idées. Et l'on aura remarqué l'admiration personnelle pour le maître de la philosophie catholique qui s'exprime dans l'encyclique *Studiorum Ducem* par laquelle Pie XI couronne l'œuvre des papes exaltant le « docteur commun ».

Ce n'est pas assurément à ce mouvement qu'on rattachera les travaux d'un historien comme M. Étienne Gilson ; il n'existe aucune collaboration entre la Sorbonne et l'Académie romaine de Saint-Thomas. Mais il n'en est pas moins utile de relever le retour d'attention vers la philosophie du moyen âge qui se manifeste à cette heure dans des milieux autrefois fermés ; et l'on ne peut nier que c'est grâce au labeur persévérant de travailleurs longtemps méconnus, à Rome, à Paris, à Louvain, à Fribourg et ailleurs, que l'indifférence hostile a été brisée.

Depuis longtemps, l'histoire des institutions avait abandonné l'idée d'un moyen âge simple transition entre l'antiquité et la civilisation moderne. Le préjugé a été plus tenace pour l'histoire des doctrines. On a cru et répété, sans prendre garde à l'in vraisemblance psychologique, que l'intelligence avait sommeillé pendant

quelque mille ans. Maintenant encore, M. Brunschvicg ne voit guère dans le moyen âge qu'un « intermédiaire entre deux périodes de civilisation proprement spirituelle », qui « offre le spectacle et possède le caractère d'une humanité vue à l'envers », méconnaissant la pensée vivante, la recherche personnelle, persuadée que les livres morts, non la nature, renferment les secrets de la science (1). Les études de M. Gilson sur Descartes l'ont amené à voir qu'on ne peut comprendre le grand novateur qu'en le comparant et en le rattachant à son milieu tout imprégné de scolastique ; de là, il a fallu remonter de proche en proche jusqu'au treizième siècle, où se trouve, selon M. Gilson, l'origine de la philosophie moderne ; formule paradoxale, acceptable si l'on veut dire seulement que la philosophie n'a jamais cessé d'exister et que, par des actions et des réactions successives, l'histoire forme une chaîne ininterrompue, inexacte si, comme M. Gilson, on voit dans la philosophie moderne l'héritière légitime de l'ancienne.

La représentation conventionnelle de la philosophie médiévale n'y voyait que figures et doctrines uniformes, dialecticiens préoccupés de subtilités formelles ou théologiens embarrassés par les dogmes. Mais l'ignorance seule était cause de ces confusions. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on voit qu'il y a plus d'hommes originaux. » A mesure qu'on connaît mieux l'histoire, on différencie mieux les tempéraments intellectuels et les systèmes. Après Hauréau, M. Picavet avait fait un effort notable pour connaître le moyen âge philosophique, mais il restait trop l'homme d'une idée pour en saisir la multiplicité d'aspects ; l'histoire de la scolastique n'était pour lui que celle des survivances de Plotin ; c'est au néo-platonisme que l'Église, à son sens, devait tout ce qu'elle possédait alors de philosophie. Son successeur à la Sorbonne n'a pas seulement attiré à son cours un nombre d'auditeurs que n'avait jamais connu l'érudit un peu terne qu'était M. Picavet ; il a surtout été frappé de la variété des maîtres de la scolastique, et il s'applique à la faire revivre devant nous. Qu'on lise seulement les deux petits volumes où il esquisse le tableau de *la Philosophie au moyen âge* (2). Quelle vie ! Que de types intellectuels divers ! Quel travail de la pensée ! Dès le neuvième siècle, Jean Scot Érigène s'absorbe dans la contemplation de Dieu et de la nature et cherche à voir intuitivement comment celle-ci procède du Créateur. Saint Anselme fait revivre la piété contemplative et métaphysique d'Augustin. Les humanistes et les

(1) Cf. *L'expérience humaine et la causalité physique*. Paris, 1922, p. 109-110.

(2) Deux vol. in-16, 159 et 160 pages. Collection Payot. Paris, 1922.

savants qui illustrent les écoles de Chartres au douzième siècle, celui où commence la construction de la cathédrale la plus riche d'intellectualité, annoncent déjà dans la pensée et le style la sobriété des œuvres achevées. L'esprit inquiet, raisonneur, mais si attirant aussi, d'Abélard applique la dialectique à la théologie avec une hardiesse parfois téméraire, qui prépare pourtant l'avènement de la science la plus orthodoxe. Les mystiques de Saint-Victor déchiffrent le symbolisme universel qui mène l'âme de la nature à la contemplation divine ; plus tard, après saint Thomas, les mystiques allemands se hausseront à l'extase en partant de la métaphysique. Des théologiens traditionnels aiment dans la pensée l'excitatrice de pieuses affections et s'en tiennent jalousement aux traditions dites augustinienne, craignant de blesser l'intégrité du dogme en faisant la part trop large au païen Aristote. Voici des logiciens subtils comme Duns Scot, des esprits encyclopédiques comme Albert le Grand, des empiristes comme Occam, Buridan, Nicolas Oresme ; à côté d'eux, Roger Bacon, débordant de projets et d'idées, allie le goût de l'expérience et de la philologie à la mystique et au traditionalisme ; Witelo est à la fois un savant curieux de précision en physique et en mathématiques et un métaphysicien néo-plotinien. Et que d'autres noms l'on apprendra à connaître dans ces deux volumes ! Tous ces hommes ont agité avec ardeur les problèmes les plus passionnants : foi et raison, expérience, intuition et raisonnement, nominalisme, idéalisme, réalisme, dans tous les sens de ces mots. M. Gilson a même accusé un peu les oppositions, très réelles d'ailleurs, et le mouvement incessant de la pensée au moyen âge ; il a laissé dans l'ombre les points de contact entre les systèmes et à peine mentionné les disciples qui ont seulement marché, non sans mérite, sur les traces des maîtres.

Le lecteur n'hésitera pas à conclure avec lui que cette période, et en particulier le treizième siècle, « n'est pas moins riche en gloires philosophiques que les époques de Descartes ou de Leibnitz ou de Kant ou d'A. Comte. » Une figure domine toutes les autres. Nul n'a mieux compris que Thomas d'Aquin le sens et la portée des problèmes qui s'agitaient de son temps ; nul ne les a posés avec plus de précision et résolus avec plus de netteté et de force ; connaissant merveilleusement les idées de ses contemporains, il a aussi plus profondément qu'aucun autre influencé les courants intellectuels de l'époque. M. Gilson a consacré tout un ouvrage à initier le public à cette philosophie haute et sercine, et il aimerait de « mettre le lecteur à l'aise dans l'édifice complexe de la philosophie thomiste », bien mieux, il voudrait faire « trouver dans la limpidité cristalline

de son argumentation une abondante source de joies (1) ». Il le fait en tirant à peu près exclusivement des œuvres mêmes de saint Thomas un exposé suivi de sa doctrine philosophique ; il agence les différents passages avec une rare habileté et les traduit avec virtuosité telle que ce français très précis rappelle le latin technique et dépouillé, brillant par sa seule sobriété, du docteur angélique. Il ne faudrait pas que le lecteur se laisse tromper par cette limpidité même et croie pouvoir passer rapidement sur des conceptions qui ne lui paraîtront simples que parce qu'il ne se doutera pas des profondeurs qu'elles cachent ; il courra aussi le risque d'être arrêté par une terminologie qui ne lui est pas familière. C'est l'inconvénient de cette méthode littérale de ne pas « initier » progressivement le lecteur, en présentant d'emblée la pensée thomiste sous sa forme la plus synthétique.

M. Gilson commence son exposé par l'étude des rapports de la foi et de la raison chez saint Thomas. De même, en effet, qu'une philosophie moderne se caractérise par sa théorie de la connaissance, de même le thomisme se situe dans les philosophies médiévales par sa théorie de la raison et de la foi. Pour l'homme du moyen âge, le monde ne contient pas seulement des êtres physiques et des objets de démonstration rationnelle ; il est la création de Dieu, le règne du Rédempteur et de l'Esprit-Saint, autant et bien plus qu'un système d'agents naturels à mesurer et à exploiter. Avant Albert le Grand et saint Thomas, le rôle de la raison se réduisait le plus souvent à chercher l'intelligence plus profonde des données de la révélation, et c'est là le sens du « rationalisme chrétien » ; loin d'abaisser la foi devant la raison, il absorbe celle-ci dans la première, et ne diffère donc pas essentiellement de la doctrine des théologiens traditionalistes, pour qui la philosophie est l'humble servante de la théologie. La découverte d'Aristote fit voir dans un exemple concret la possibilité d'une philosophie indépendante de la théologie, même opposée aux conclusions de la foi et de la science sacrée. Tandis que les uns s'enivraient de rationalisme, que d'autres rejetaient en bloc toute cette philosophie religieuse, saint Thomas affirmait nettement la distinction des deux ordres de connaissance : il y a le domaine des vérités rationnelles, intelligibles et démontrables, et celui des vérités plus hautes, que nous ne pouvons démontrer, mais seulement recevoir par révélation ; de plus, des vérités rationnelles en soi peuvent

(1) *Le thomisme. Introduction au système de saint Thomas d'Aquin*, 2<sup>e</sup> édit. Grand in-8°, 240 pages. Paris, Vrin, 1922. Cette nouvelle édition, qui marque un notable progrès sur la première, parue à Strasbourg en 1920, forme le premier volume d'une collection d'*Etudes de philosophie médiévale* dirigée par M. Gilson.

aussi être révélées par Dieu. Entre la foi et la raison, nulle opposition possible, la vérité ne pouvant contredire la vérité, mais aussi nulle confusion. Une philosophie peut donc se constituer, et elle reste rationnelle, même quand la lumière plus pure de la théologie la guide en lui indiquant le terme de certaines déductions ou du moins des thèses à éviter ; si elles contredisent la foi, elles reposent nécessairement sur un sophisme que la raison peut découvrir, même lorsqu'il s'agit des mystères proprement dits dont elle ne peut montrer directement la vérité. M. Gilson définit bien cette attitude de saint Thomas, qui le distinguait de beaucoup de ses contemporains et lui valut même de sérieuses oppositions (1). Il aurait pu faire remarquer qu'elle était l'aboutissement naturel d'une évolution, déjà commencée et impliquée dans la notion même de la révélation, telle que les anciens documents ecclésiastiques la définissent ; d'autre part, la théologie catholique l'a définitivement adoptée dans ses grandes lignes, au point qu'elle a fourni au Concile du Vatican les formules de ses décisions.

M. Gilson a bien vu que la philosophie de saint Thomas est essentiellement métaphysique. Le monde est une hiérarchie d'êtres ordonnés et intimement liés entre eux, de telle sorte que la raison peut retrouver le lien qui les joint. A partir du donné expérimental, elle s'élève à Dieu, dont elle démontre rigoureusement l'existence, et dont elle définit ensuite, négativement et par analogie, mais véritablement, les attributs. Les choses procèdent de Dieu par libre création, elles s'organisent dans un monde où les anges occupent le degré supérieur, et l'homme une place centrale ; il unit dans sa nature la matière, la vie, la sensibilité, l'intelligence ; aussi les conditions d'exercice de celle-ci s'en ressentent-elles. Enfin cet homme retourne à son Créateur, qui est aussi sa fin dernière, par le mouvement de sa raison et de sa volonté libre, et il trouve dans la vision de Dieu la béatitude, à laquelle il tend inéluctablement. Il faut lire cette magnifique synthèse, dont on ne peut qu'indiquer la marche générale ; empruntée surtout à la *Somme théologique* et à la *Somme contre les gentils*, on ne pourrait guère y trouver que de très rares inexactitudes de détail.

Mais on peut se demander si M. Gilson a suffisamment fait ressortir l'importance de la théorie de la connaissance dans le système

(1) M. Gilson développe longuement ces thèses dans les premiers chapitres de ses *Etudes de philosophie médiévale* (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 3), Strasbourg, 1921. Voici les titres : le sens du rationalisme chrétien, la servante de la théologie, la doctrine de la double vérité, la signification historique du thomisme.

thomiste. Pour lui, l'épistémologie de saint Thomas est faite avant tout de confiance dans la raison, la métaphysique se borne à la confirmer en indiquant la place de l'homme dans la hiérarchie des êtres pensants, ou en critiquant certaines conclusions particulières. Sans doute, il n'existe pas dans les œuvres de saint Thomas un traité d'épistémologie, mais on n'y trouve pas davantage un exposé méthodique de sa philosophie. Cependant la théorie de la connaissance est logiquement incluse dans la métaphysique, et elle l'accompagne pas à pas pour indiquer la portée de ses conclusions. La théorie de l'analogie, de l'objet propre de l'intelligence, de l'universel et de l'individuel, et tant d'autres, constituent une critique de la raison, qui n'est nullement posée arbitrairement, mais prise de l'objet même de la connaissance dans ses rapports avec le sujet. C'est même par sa théorie de la connaissance que le thomisme se distingue le mieux des autres philosophies scolastiques, surtout après que ses thèses sur les rapports de la raison et de la foi furent devenues communes dans les écoles.

Il est certain que, pour saint Thomas, l'intelligence humaine est conditionnée dans son exercice par les images sensibles. Ce n'est qu'en partant de la réalité concrète qu'elle peut s'élever aux objets transcendants, et surtout à la cause première. Aussi sa connaissance du supra-sensible et de Dieu reste-t-elle imparfaite, analogique et non directe, plus négative que positive. C'est ce que M. Gilson veut exprimer en disant que, pour saint Thomas, la fonction propre de l'intelligence est la constitution de la science, entendons la science positive, celle qui étudie le monde sensible. Il ajoute bien que « cependant, le thomisme, considéré dans ce qu'il a de plus original et de plus profond, n'est pas un effort pour fonder plus solidement ni pour étendre la science. » C'est que la profession de théologien et le tempérament de métaphysicien, l'âme religieuse enfin, de Thomas, l'entraînaient invinciblement vers les réalités supérieures. M. Gilson a soin de préciser que l'on ne doit pourtant pas imaginer en saint Thomas une vie religieuse sentimentale plus profonde que les idées et les formules qui sont l'expression de sa doctrine ; jamais au contraire une âme n'a vécu aussi parfaitement de sa pensée, jamais un système d'idées n'a exprimé aussi pleinement une vie intérieure d'une pareille richesse.

Il faut examiner de plus près ces conclusions. M. Gilson a raison de chercher dans le christianisme l'inspiration la plus profonde et la plus originale du thomisme, tout en répétant que saint Thomas n'a pas construit son système sur des préférences subjectives ni même pour des motifs apologétiques les plus respectables, mais uniquement

parce qu'il le jugeait objectivement vrai. Il faut même insister pour répondre à ceux qui craignent de ne pas trouver dans le thomisme une place pour la mystique. N'oublions pas que la personnalité de saint Thomas et sa doctrine ne sont pas entièrement contenues dans sa philosophie rationnelle. Puisque le monde n'a pas seulement une constitution essentielle et une fin naturelle qui y répond, mais qu'il est élevé, par la participation des êtres spirituels à une vie plus haute, à une fin proprement surnaturelle, la raison ne peut, par elle-même, en connaître qu'une partie et combien imparfaitement ! La foi, les dons surnaturels, la doctrine sacrée nous en livrent le sens le plus profond et le plus complet. Ce sont aussi ces dons qui permettent à l'âme d'expérimenter parfois les réalités supérieures ; il doit suffire à la raison d'en montrer l'existence et d'y faire aspirer, d'un désir au moins imparfait.

Ces différents ordres de connaissance montrent une continuité et une gradation hiérarchique. Il est vrai que l'objet propre de l'intelligence humaine dans son état présent est l'être engagé dans la matière ; ainsi l'on pourrait dire que notre esprit est naturellement adapté à la connaissance du monde sensible. Mais c'est cependant bien l'être qu'il cherche, par un effort toujours renouvelé, dans la matière elle-même. La science positive moderne ne serait aux yeux de saint Thomas qu'une connaissance d'un degré inférieur, parce qu'elle s'abstient systématiquement de rechercher les vraies causes profondes des êtres et ne considère que les phénomènes. Mais elle fournit à l'intelligence des approximations en vue de la connaissance vraiment scientifique, telle que l'entend saint Thomas avec Aristote. Il faut aller plus loin ou plus profondément ; il faut atteindre l'être même dans le sensible, considérer donc les causes supérieures, c'est-à-dire non sensibles, et surtout la cause formelle et la cause finale ; c'est le rôle de la sagesse, de la philosophie ; lorsqu'elle envisage l'être qu'elle a trouvé dans le donné sensible, en le dégagant entièrement des limites que lui imposent les qualités matérielles et même la substance corporelle, elle devient métaphysique et atteint la plus haute perfection dont elle soit capable naturellement. Cette dernière forme de la connaissance est de soi la plus certaine ; elle est aussi nécessaire et ses principes sont supposés dans toutes les autres. Si elle est moins frappante que l'autre, ce n'est pas qu'elle soit vaine ou vide ; elle n'est assujettie à l'erreur que par suite de circonstances accidentelles, non par un défaut essentiel. Elle est supérieurement rationnelle, elle s'accroît seulement par un approfondissement toujours plus grand de son objet, tandis que la connaissance du monde sensible comme tel augmente par juxtaposition

de nouvelles données ; aussi celle-ci n'est-elle jamais apaisante et exige-t-elle impérieusement d'être complétée par la métaphysique. C'est la connaissance humaine tout entière qui est orientée vers le supra-sensible. Saint Thomas n'a fait que lui obéir en assignant à la métaphysique la première place, sans pour cela dénigrer la connaissance du degré inférieur. Le thomisme ne tombe ni dans l'idolâtrie, ni dans le dédain de la science, les deux écueils de la philosophie moderne, qui veut souvent se définir uniquement par son rapport, quel qu'il soit, avec la science.

La métaphysique, ainsi sauvegardée, justifie rationnellement la connaissance religieuse, même mystique, et la théologie. Celle-ci ne peut être, dans l'Église catholique, une discipline purement historique et morale, ou même esthétique, comme elle l'est devenue dans le protestantisme. Elle doit être une connaissance objective, mettant au service de la foi des principes philosophiques d'une valeur certaine. Si la sagesse consiste à connaître les choses par leurs causes les plus profondes, ou ce qui revient au même, à en juger par les principes les plus élevés, la sagesse la plus haute sera celle qui s'inspire de Dieu même. Telle est la foi, lumière venant de Dieu, s'appuyant sur son témoignage ; telle est évidemment la connaissance mystique, expérience de l'action immédiate de Dieu dans l'âme ; mais telle est aussi la théologie, car cette science prend pour point de départ la vérité révélée et l'interprète au moyen des principes métaphysiques qui sont l'expression de l'être même des choses.

C'est parce que l'esprit a pour objet l'être même qu'il tend vers lui à travers tous les intermédiaires sensibles et que finalement il le découvre en Dieu ; il est même apte, grâce à un secours surnaturel, à voir Dieu par une véritable intuition, lorsque, après la mort, il a atteint le terme de son existence changeante ici-bas. Toute cette théorie de saint Thomas sur la connaissance à ses différents degrés, se tient étroitement ; nulle part il n'y a lieu d'en opposer une partie à l'autre. M. Gilson paraît croire que, malgré tout, le système de saint Thomas pourrait être dissocié ; le lien qui unit les parties, si serré qu'il soit, resterait extérieur. Au fond, il semble se défier de toute spéculation qui voudrait donner du monde et de Dieu une connaissance absolue et certaine et non pas seulement une habile peinture dialectique ; aussi ne parvient-il pas à exprimer pleinement cette essence du thomisme.

Mais il nous arrêtera sans doute en disant qu'il a voulu être historien et que nous parlons en philosophe et en apologiste. Il faudrait d'abord montrer que, sympathiser avec un penseur, partager ses convictions, imiter sa vie intérieure, n'est pas un excellent moyen

de comprendre sa doctrine. De plus, il faut toujours, à un moment donné, sortir de l'histoire pure, qui n'est que la reconstitution du devenir individuel et de la causalité concrète du passé. Nous ne voulons certes pas ressusciter l'histoire « pragmatique » et nous n'aimons pas que l'historien nous explique doctoralement « les leçons de l'histoire ». Mais, au fond, l'histoire n'intéresse que parce qu'on y trouve la nature humaine saisie sur le vif et qu'elle présente un inépuisable sujet de réflexions. Juger, on l'a rappelé très opportunément, est l'acte propre de l'esprit, et surtout en matière de doctrines. M. Gilson lui-même a ses postulats plus ou moins explicites, sa philosophie de l'histoire. S'il nous invite à étudier la philosophie médiévale, c'est que l'on ne peut sans danger « renier la moitié de son histoire intellectuelle et morale », c'est que les temps modernes et le présent prolongent la suite de l'humanité et continuent des doctrines anciennes. La valeur de ce passé se mesure pour lui à son rapport avec les idées actuelles. Et c'est de cela qu'il fait honneur au docteur du treizième siècle ; il est le premier grand philosophe moderne, parce qu'il a constitué une philosophie indépendante de la théologie. Cela fait songer à M. Picavet, qui accusait les thomistes actuels de sortir de la tradition véritable en voulant renouer avec le passé : la chaîne n'a pas été brisée, la tradition se trouve dans la philosophie moderne indépendante. Pour un peu, on féliciterait saint Thomas d'avoir laïcisé la philosophie, si le mot n'était pas trop fort. Du moins on lui sait gré d'avoir préparé le rationalisme. L'union de la philosophie et de la théologie n'était qu'un accident destiné à disparaître avec le déclin de la foi, celle-ci n'étant qu'une disposition subjective. La scolastique, comme l'Église, a préparé l'avènement d'une société fondée sur l'idée de la vérité universelle, mais cette réalisation peut durer après la disparition du système qui lui a donné naissance. Au fond, la marche vers le rationalisme, comme toute évolution historique, est fatale et, par le fait même, légitime (1).

Cette philosophie de l'histoire est inadmissible. Elle mesure paresseusement au fait accompli la valeur des idées à moins qu'elle ne s'établisse simplement dans le préjugé rationaliste. L'évolution historique n'est pas aussi rectiligne qu'on le suppose ; le retour de beaucoup de bons esprits aux doctrines thomistes comme aux convictions religieuses est un phénomène assez important et assez étendu pour démentir déjà des prévisions qui paraissaient assurées.

(1) Ces idées se trouvent le plus clairement énoncées dans le dernier chapitre de *la Philosophie au moyen âge*.

Et, en droit, il faudra toujours discuter par des arguments de fond la valeur d'un système philosophique. Celui de saint Thomas n'a rien à craindre de cette épreuve. Il peut s'appliquer à de nouveaux problèmes ou plutôt à de nouvelles formes des éternelles questions. Ses principes sont assez solides et assez amples pour que le maître de la scolastique reste le *Doctor communis*. Il peut enseigner le vingtième siècle comme le treizième. Les livres de M. Gilson, dépassant les intentions de l'auteur, amèneront sans doute au grand Docteur de la philosophie catholique, non seulement des lecteurs curieux de satisfactions intellectuelles d'ordre plutôt esthétique, mais des disciples.

RENÉ KREMER.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

RAOUL PONCHON

**O**N conte qu'il aime dire : « Je ne fais rien, et ça ne me laisse pas une minute ! » Et aussi que, lorsqu'on l'interroge sur la besogne vers laquelle il se hâte, sa réponse est : « Parbleu ! Je vais boire !... »

Mais un autre poète, le plus grand de tous peut-être, et que Ponchon adore, n'a-t-il pas écrit que, des deux parts de sa vie, il « voulait passer l'une à dormir et l'autre à ne rien faire ? » Celui-là nous a laissé les *Fables* et la *Coupe enchantée*. Et Ponchon, le gentil menteur, a écrit 150 000 vers, — un savant allemand rectifiera le chiffre, au siècle vingt-deuxième, — 150 000 vers coulants, pétulants, frétillements, embaumés des moelleuses senteurs du bon vin, — de tous les bons vins de France. Point d'autres. Car en gastronomie, Ponchon, disciple de Saint-Amant et de Grimod de la Reynière, qu'il appelle « mon colonel », n'admet les vignes qu'entre la douce Champagne au nord, et, au sud, les terres gasconnes et Châteauneuf-du-Pape. Il est national. Et il ne l'est pas pour le vin seulement :

Vins de Tokai, vins de Constance,  
En vérité, vous me navrez,  
Je préfère le vin de France.

Je crois même que cet homme si doux n'a que deux haines, — l'eau pure et le vin suisse...

C'est du jus de queue de cerises  
Tes Pully comme tes Gully,  
Autant vaut qu'on se gargarise  
Avec l'air de Funiculi.

Encore, si un verre de Neuchâtel lui était offert par quelqu'un qu'il aime bien, je crois que Ponchon le boirait, et claquerait de la langue avec un bon sourire heureux. L'amant de la Muse au Cabaret est un affectueux :

Auprès du feu, sur ma table  
Un vin pur, indiscutable,  
Quelques compagnons élus,  
De tout repos et que j'aime  
Au moins autant que moi-même,  
Que souhaité-je de plus?

Il se moque de la gloire autant, dit-il, « que d'un corset » ; mais il ajoute, en rejet « vide... » ; et cette correction achève de le peindre : modeste, bon, altéré, — et longtemps amoureux.

Tel est le compagnon que viennent de choisir, aux applaudissements des lettrés, les huit électeurs de l'Académie Goncourt. Ils avaient peut-être oublié que Ponchon, un jour qu'il était fort en colère, après une mauvaise bouteille sans doute, avait dit leur fait aux deux frères. Ne les avait-il pas traités de « barbares » ? Et « l'épithète rare », qu'est-ce qu'il lui servait !

L'épithète rare et choisie,  
Quoi c'est ? Cela va-t-il sur l'eau ?  
Le moindre élan de poésie  
Eût fait cent fois mieux notre blot.

Mais près d'un quart de siècle a coulé... Que de bons verres et de beaux vers, dans la vie de Ponchon. Ne pouvait-on lui pardonner d'avoir eu, — en partie, — raison ?

Le voici donc Académicien. Il a attendu longtemps. Son vieux camarade du Quartier latin, Richepin, a été plus vite que lui élu par une docte assemblée. Mais qui vivra plus longtemps, dans la mémoire des hommes ? On ne sait pas.

Chose étonnante : Ponchon n'est point né dans un pays de vignes. C'est à La Roche-sur-Yon qu'il a vu le jour, voilà tout près de soixante-quinze ans. But-il pas du cidre, pour commencer ? Possible. Un jour, pourtant, un beau jour, il respira l'odeur du vin. Ah ! qu'on voudrait avoir le récit rimé, et tout tintant de mots jolis, de la première rencontre de Ponchon et du pichet ! La scène dut être digne des Enfances de Gargantua ! Était-ce du blanc, du rouge ? Fleurait-il la framboise ou le miel ? Coulait-il ou pétillait-il ? Les yeux de Raoulet s'illuminèrent, et vers son nez monta la première vague rose. Depuis lors, — ah ! ce nez !

*Mon nez, on te prendrait pour un soleil couchant  
Et souvent, crois-le bien, j'ai peur en te mouchant,  
De changer quelque chose à la belle harmonie  
Que te donna le vin, ce merveilleux Génie!...  
O rival des brugnons tout fraîchement cueillis...*

Dès ce jour-là, Ponchon connut sa vocation. Il chanterait le vin; il serait le fils bachique de La Fontaine, de Marot, de Collé, de Piron, de Désaugiers, de Banville. Une lignée de France; du bon terroir français.

Et les années passèrent. Ponchon vécut à Paris, les trois quarts du temps au Quartier latin, se promenant le long des boulevards et des vieilles rues, en choisissant, de préférence, le trottoir

plus que l'autre flanqué  
De bistros

et ruminant des vers. Il s'en allait souvent au Luxembourg, contempler les poires du verger, plein du désir « de mordre à leurs chairs admirables »; il humait l'odeur des lilas et des églantines, et ruminait toujours des vers... C'est pourquoi ses poèmes ne sentent point l'arrière-cabaret : ils sont aérés et purs, et des chansons d'oiseaux, de fraîches odeurs de verdure s'y mêlent aux tintements des verres et aux capiteux aromes des bons vins.

Parfois, il traversait la Seine, sans regarder l'eau, et s'en venait jusqu'au carrefour Châteaudun, pour savoir si l'on y buvait mieux. Mais la rive gauche gardait ses amours.

Il a suivi, d'un œil narquois, d'un esprit juste, les événements. Les petits événements plutôt que les grands, mais les grands aussi, et il les a toujours jugés avec bonne humeur, avec une saine ironie, dans cet esprit national qui est le sien. Les mémorialistes trouveront, dans les chroniques que Ponchon donna si régulièrement au Courrier français et au Journal, des anecdotes amusantes qui ne sont point ailleurs, mais qu'il a, lui, recueillies, parce qu'elles excitaient sa verve et animaient sa philosophie. Il a raillé Sarcey, le vin de Loupillon, les cigares du roi Edouard. Que cela paraît loin... Oui, mais enveloppées de la poésie de Ponchon, ces choses-là ont encore la fraîcheur du verger.

Eut-il des aventures? Une seule. Ponchon, glorieusement, a passé en correctionnelle. Il avait, au Courrier français, fustigé en termes vifs et crus des vieillards qui, dans un immeuble de la rue de Penthievre, s'étaient livrés à des jeux enfantins, mais non pas innocents. On put croire, un instant, que les vieillards seraient acquittés et que Ponchon, « pelé, galeux », se courberait sous un châtiment lourd... Il n'en fut rien. Les juges l'épargnèrent, en raison de « ses excellents

antécédents ». Voilà notre Ponchon prix de vertu. Il n'était pas indigne, par ma foi, d'une petite auréole.

Tel était alors, vers 1891, Ponchon; tel il est. Le vin clairnet ne lui a ni gâté l'estomac, ni séché le rein. Il est toujours droit, dans sa houppe-lande. Si Verlaine avait eu la vertu de Ponchon, eût-il eu tant de rhumatismes?

Évidemment, l'œil du bon poète est un peu plus petit, entre les paupières alourdies, qu'au temps où il les mirait aux mirettes de sa mie; mais ils brillent. De cheveux, il s'en compte encore une dizaine, lui qui en avait jadis « à ne savoir qu'en faire... » Son crâne est nu, mais son crâne est rose. Entre les souffles de sa barbe chenue rien de bonnes lèvres humides. La voix est bonne; et le corps ne se courbe point.

De son œuvre immense, il n'a gardé qu'un seul volume de vers; et encore, voyez le modeste, il a attendu d'avoir dépassé septante pour le publier. Les autres, heureusement, on sait où ils sont; on les retrouvera. Ils sonnent clair, ils ont le rythme allègre, ils sont farcis de mots d'argot, de vieux mots, de mots à Ponchon aussi. Ah! ses jolis octosyllabes, aussi justes que ceux des Chansons des rues et des bois... Et quelle syntaxe, vive, hardie, à faire blêmir les pédants, mais si fidèle à l'esprit de notre race, et au génie des bons poètes!

Quand on cherche à citer du Ponchon, quel embarras! Il y a bien le Vin de mon ami, un chef d'œuvre :

Les éléments étherés,  
Par degrés,  
Montent par lente poussée,  
Mais ne prennent pas d'assaut  
En sursaut  
Le palais de la pensée.

C'est un paisible et serein  
Souverain  
Qui, dans sa cour enchanté,  
Avance à pas de velours  
Si peu lourds  
Qu'on ne s'en peut faire idée.

Mais on les a si souvent reproduits que vous les savez par cœur. Alors savourez-moi ce début de la Soupe à l'oignon :

Quel est ce bruit appétissant  
Qui va sans cesse bruissant?  
On dirait le gazouillis grêle  
D'une source dans les roseaux

*Ou l'interminable querelle  
D'un congrès de petits oiseaux,  
Mais cela n'est pas. Que je meure  
Sous des gnons et sous des trognons  
Si ce ne sont pas des oignons  
Qui se trémoussent dans du beurre!*

*Quelle musique! Quelle saveur!... Le fin gourmet, l'aimable esprit,  
— le vrai poète!*

★★★

## **Le Théâtre : La Galerie des Glaces;** **Ysabeau.**

Nous avons jeûné, jusqu'à présent : voici, coup sur coup, les pièces importantes.

La première scène de *la Galerie des Glaces*, la pièce nouvelle de M. Bernstein, montre immédiatement rassemblés tous les personnages, Lionel Vasseur, sa femme Agnès, leur ami Charles Bergé et un autre ami, figure rapidement crayonnée et bien venue, qui jouera un rôle utile de confident. Charles Bergé, qui est peintre, est venu accrocher une de ses toiles dans la galerie de son ami Vasseur. Il cherche à se rendre compte si sa peinture soutient la comparaison auprès des œuvres des maîtres. Et toute la pièce est déjà en raccourci dans cette scène symbolique. Mais le spectateur ne s'en rendra compte qu'à la réflexion, quand la pièce sera finie.

Vasseur, léger et brillant, a longuement trahi et fait souffrir sa femme. Elle est lasse, elle s'est détachée de lui. Il ne lui reste plus que quelques années de jeunesse, elle ne veut pas vieillir dans un désert glacé. Depuis des années, elle sent auprès d'elle la tendresse silencieuse de Bergé; Bergé a moins d'éclat que Vasseur, mais plus de solidité. Un jour, un incident, une dernière querelle lui révèle le long travail qui s'est fait inconsciemment en elle : elle n'aime plus Vasseur, et elle aime Bergé.

Le code moderne donne la possibilité de résoudre ces conflits : Agnès divorcera pour épouser Bergé. Elle est décidée et loyale : comme ce n'est évidemment pas Bergé qui parlera le premier, elle lui déclare, avec réserve et décence, ses intentions et ses sentiments. Immédiatement, Bergé annonce qu'il va s'en aller au bout du monde et, de fait, il s'enfuit. Agnès est résolue, elle ne quitte pas si vite la partie ; elle annonce à son mari qu'elle reprend sa liberté ; Vasseur est trop frivole pour ressentir un désespoir profond, mais enfin une telle nouvelle n'est jamais agréable à un homme qui est né séducteur comme d'autres naissent peintres ou poètes ; il tente de retenir

et de reconquérir Agnès, qui ne lui oppose qu'un silence glacial, cependant que le rideau baisse. Exposition rapide, simple et forte.

Second acte, dans l'atelier de Bergé. Il ne fait plus de peinture, il se contente de modeler de menus ouvrages. Il ne se croit pas né pour les grandes œuvres de l'art, non plus que pour les grands travaux de l'amour. Il passe son temps à se comparer à autrui, comme au premier acte il comparait sa peinture, et les âmes sont comme des miroirs suspendus autour de lui, où il aperçoit son ombre, son reflet fugitifs. Selon la couleur ou la nuance que lui renvoie cette *Galerie des Glaces*, il est fort ou faible, triste ou joyeux. Il a besoin de tout lire en autrui, pour se connaître comme pour décider. Ainsi que tous ceux qui ne portent pas en eux leur loi et leur volonté, il est plus souvent fort que faible, triste que joyeux. La plupart des figures qu'il voit reflétées en autrui l'inquiètent et lui font peur. Il s'ingénie à nourrir son doute, son trouble, son ennui ; il n'y réussit que trop ; il est le modèle moderne du bourreau de soi-même.

Agnès attend d'être libérée par la loi pour l'épouser, mais il doute qu'elle soit venue à lui de bon gré. Ce n'est là qu'un de ces actes de désespoir auxquels on se raccroche comme le noyé à la branche du saule. Comment pourrait-on préférer un être comme lui, inquiet, amer et terne, au brillant, au séduisant Vasseur ? On ne peut pas aimer un être comme lui, puisqu'il ne s'aime pas lui-même.

Il confie ces complications sentimentales à une jeune femme avec qui il eut jadis une liaison durable : elle sait bien qu'on ne peut pas aimer Charles Bergé, elle ne l'aimait pas, puisqu'elle l'a quitté. Fine, sensible, instruite par l'expérience de la vie, la jeune femme lui dit : « Mon pauvre ami, mais si, on peut vous aimer, et le ciel m'en est témoin que je l'ai fait, que je vous ai aimé. Mais c'est vous qui ne voulez pas qu'on vous aime. C'est vous qui m'avez poussée littéralement hors de votre vie, à force d'inquiétude, de manie et de doute. Prenez garde de ne pas recommencer la même maladresse avec Agnès. »

La glace lui envoie une image réconfortante, il est pacifié, convaincu. Mais le miroir se retourne, c'est Lionel qui survient, et Lionel n'a aucune raison, aucune envie de lui présenter une image plaisante ou favorable. Il suffit que Lionel parle avec quelque amertume, tout se brouille, tout est noir, Bergé ne se voit plus qu'à travers une brume, ses contours redeviennent indécis, sa figure troublée, il perd pied comme s'il enfonçait dans l'eau. Agnès n'a plus qu'à venir maintenant, il lui déclare qu'il est indigne d'elle, et qu'au reste elle se trompe, ce n'est pas lui qu'elle aime, c'est Vasseur. Agnès, qui est raisonnable et volontaire, en a assez de ces complications sentimentales. Elle fait appel à la simple nature, à l'instinct : Bergé doute qu'elle l'aime ? Elle le lui prouve, en une scène qu'il eût peut-être mieux valu ne pas nous montrer. Nous eussions compris à demi-mot.

Voici Bergé convaincu, marié, heureux? Marié, oui, mais peut-il être convaincu et heureux? Au bout d'un an, il est repris de ses doutes sur lui-même, sur sa peinture, sur Agnès. Un événement l'éclaire enfin, de façon définitive : on apprend que Lionel vient de trouver la mort dans un accident et la simplicité grave avec laquelle Agnès reçoit la nouvelle ne permet aucun doute sur ses sentiments, même à un être aussi peu doué que Bergé pour lire en autrui. Bergé pourrait-il lire en autrui, puisque, quand il y regarde, c'est lui qu'il voit? Cette fois, pourtant, la lumière est éclatante, c'est lui qui est aimé et Agnès a oublié Vasseur. Fort de cette vérité, Bergé semble devoir être délivré de son inquiétude. En une confession émouvante, il dit que cette inquiétude a été le chemin, la condition nécessaire de ses progrès dans son art. Il n'eût jamais avancé s'il n'avait pas été insatisfait, s'il n'avait pas douté et cherché.

On a objecté qu'un indécis comme Bergé ne pouvait pas cesser d'être indécis. Ce n'est pas complètement sûr. L'homme subit parfois de si grands changements dans le cours de sa vie qu'on a pu dire qu'il semblait habité tour à tour par des êtres différents. Il est bien vrai que l'homme ordinaire ne change pas ainsi, comme il est vrai que l'inquiétude lui est néfaste. Si Bergé était un homme ordinaire, la pièce de M. Bernstein serait fausse, et d'ailleurs sans intérêt. Il n'eût dépensé tant de soin qu'à fouiller un caractère de neurasthénique. Mais Bergé n'est pas un homme ordinaire, et tout est là.

Bergé est artiste et il est manifeste que l'art exige un équilibre entre un certain degré d'inquiétude et un certain degré de certitude. Un artiste qui ne serait qu'inquiet ne ferait jamais rien. Mais un artiste qui se contenterait aisément ne monterait pas très haut. Les grands, ceux qui réalisent, sont au point juste. Le Bergé qu'on nous montre n'y est pas encore. Il cherche son chemin, son équilibre. Il est possible qu'il le trouve précisément quand il aura trouvé le repos et la stabilité en matière de sentiment. L'artiste est une machine très sensible, qu'un rien suffit à détraquer, mais qu'un rien suffit aussi à équilibrer. Et l'intérêt de *la Galerie des Glaces* est d'ouvrir des jours sur ces rapports si délicats entre la vie et l'œuvre de l'artiste créateur. A travers le héros de M. Bernstein, nous entrevoyons l'auteur. Jadis maître dans l'art de nouer fortement une intrigue, il délaisse les péripéties, dédaigne l'habileté et ne cherche plus qu'à animer devant nous des caractères. Lui aussi a été insatisfait, et c'est le désir du mieux qui l'a conduit à mettre un art aussi sûr et plus dépouillé au service d'un genre supérieur.

\*  
\* \*

M. Paul Fort, qui porte le titre de prince des poètes, est à tout le moins un poète charmant. Il est de pure souche et de pure tradition françaises. Ses poèmes sont réunis en des volumes qui portent

le titre général de *Ballades françaises*. L'un d'eux a pour titre particulier : *Ah! quel plaisir d'être Français!* C'est dire si sa poésie est toute nourrie des sucres et des grâces de chez nous. De son pays, M. Paul Fort chérit tous les aspects et tous les temps. Il a le goût, l'amour et le culte du passé. Quand, à sa maturité, il a tout à coup nourri l'ambition, noble et légitime, de devenir auteur dramatique, il n'a point songé à mettre en scène des histoires d'adultère. Il est allé tout naturellement à la source où il avait coutume de s'abreuver. Il a vu s'animer les personnages de l'histoire de France, et il a ingénument découpé dans leur vie des anecdotes vives ou pittoresques, qui lui semblaient devoir se prêter au libre jeu de son aimable fantaisie.

Il n'est pas permis de ne pas aimer M. Paul Fort. Or, aimer quelqu'un conduit à lui être à la fois très sévère et très indulgent. Très sévère parce qu'on ne veut pas le laisser se tromper. Très indulgent parce que, quand un homme comme M. Paul Fort se trompe, son erreur n'a rien de vil, elle garde toutes les jolies qualités d'une aimable muse qui, un jour, aurait mis son bonnet de travers.

La vérité est que M. Fort n'est pas né pour les artifices du théâtre ; ils exigent toutes les qualités qui manquent à cet esprit charmant. Le théâtre est un art où il faut aller droit devant soi, courir vite et frapper fort. M. Fort fait toujours songer au petit Chaperon rouge qui, cependant que la grand'mère attend le petit pot de beurre, s'attarde à cueillir des noisettes dans les bois.

M. Fort s'attarde à cueillir des noisettes, c'est-à-dire à chanter de jolies petites chansons. S'il nous montrait des personnages de rêve, nous souririons et nous dirions : « Quel gentil et brave poète ! » Seulement, il nous montre des personnages historiques. Alors, quand on a le malheur d'aimer l'histoire, c'est comme s'il nous agaçait pendant trois heures avec des plumes de paon. Si bien que, dans le premier feu de l'irritation, on le bouscule un peu et l'on est injuste avec lui. On le regrette ensuite, et l'on en a même de la peine. Mais aussi, diable, pourquoi nous montre-t-il la reine Ysabeau de Bavière qui fait torturer son mari par des archers ? Même quand on est prince des poètes, on n'a pas le droit d'en prendre ainsi à son aise avec les rois et avec l'histoire. Ces vives enluminures qu'on imagine innocentes, contribuent à augmenter la gamme de légendes et d'erreurs pernicieuses qui nous cache, ou nous défigure la connaissance du passé. C'est pourquoi l'on est sévère quand ces fausses couleurs viennent d'une main sympathique. Car nous ne nous fâchons pas pour un seul détail, le reste est à l'avenant. L'histoire nous enseigne que le duc d'Orléans fut assassiné par Jean sans Peur alors qu'il sortait de l'hôtel Montaigu, où il était allé rendre visite à la reine Ysabeau qui venait de mettre au monde son douzième enfant. Or, M. Fort nous montre Ysabeau préparant, ordonnant et surveillant le crime, parce qu'elle était jalouse du duc d'Orléans. Et puis, un poète qui, comme l'au-

teur d'Ysabeau, appartient à la vieille souche nationale, et qui est à la fois ami de M. Paul Fort et de l'histoire de France, nous a envoyé tte jolie et bénigne épigramme :

*O, le plaisant projet de ce prince charmant,  
Qui de tant de grands rois va choisir un dément.*

Ce poète est fort sage et va très loin. Il n'est pas bon de mettre un fou sur la scène. On s'en autorise pour lui faire dire des extravagances aisées, et l'on n'est pas shakespeareien à si bon compte.

Nous n'aimons pas voir dérailler ceux pour qui nous avons de l'amitié. M. Paul Fort se passerait peut-être de cette manifestation de l'amitié. Mais il est plus aisé de défigurer la vérité de l'histoire que de servir la vérité de la critique.

LUCIEN DUBECH.

## LES FAITS DE LA QUINZAINE

**LES ÉLECTIONS ANGLAISES.** — Cinq jours avant les élections à la Chambre des Communes, le Foreign-Office révèle que les Soviets encourageaient la révolution en Angleterre et s'étaient joués de M. Ramsay Macdonald, en prenant l'engagement de s'abstenir de toute propagande.

Une note, envoyée à Moscou le 24 octobre, fait état d'une lettre contenant des instructions de Zinoviev, en date du 15 septembre, et exige une réponse « sans délai ».

Le retentissement causé par cette révélation est considérable dans tout le Royaume-Uni. Les Soviets nient l'authenticité de la lettre Zinoviev, mais leurs dénégations ne parviennent à convaincre personne.

Les élections ont lieu le 29 octobre, sous cette impression. Elles constituent pour les conservateurs une victoire éclatante, puisqu'ils auront plus de 215 voix de majorité. Les travaillistes perdent une quarantaine de sièges. Quant aux libéraux, ils en perdent 120. Ils sont écrasés. Leur leader, M. Asquith, n'est pas réélu.

**LA POLITIQUE EXTÉRIEURE FRANÇAISE.** — Envers l'Allemagne, la France exécute les engagements qu'elle avait pris, relativement à l'exécution du plan Dawes :

Carlsruhe, Mannheim et Rheinau sont évacuées le 21 octobre, Dortmund et Hærde le 22. C'est la fin de l'occupation économique.

Envers le Vatican, la nouvelle majorité entend revenir à la politique d'avant-guerre. Le 22 octobre, la commission des finances de la Chambre supprime les crédits de l'ambassade.

Un important mouvement diplomatique est réalisé le 24 : M. Dæschner devient ambassadeur à Washington, M. Peretti de la Rocca

à Madrid, M. de Fleuriau à Londres, M. René Besnard à Rome, M. Jean Hennessy à Berne.

Le même jour est conclu un accord commercial avec la Belgique.

Le 27, s'ouvre, à Paris, une conférence des ministres des Finances alliés pour répartir les bénéfices de la Ruhr.

Le 28 octobre, le gouvernement français fait savoir qu'il reconnaît officiellement le gouvernement des Soviets. Le télégramme adressé par M. Herriot à Tchitcherine réserve « les droits que les citoyens français tiennent des obligations contractées par la Russie ou ses ressortissants sous les régimes antérieurs ».

Les Soviets accueillent « avec la plus grande satisfaction » la proposition de rétablir les relations diplomatiques, mais ils ne soufflent pas mot de la question des dettes (29 octobre).

FRANCE. — Célébration des funérailles d'Anatole France (18 octobre).

— L'assemblée générale des protestants français, tenue à Strasbourg, vote une motion réclamant la paix religieuse (22 octobre).

— L'anarchiste Bonomini, assassin du fasciste Nicolas Boniservizi, est condamné par la cour d'assises de la Seine à huit ans de travaux forcés (23 octobre).

— La commission de législation du Sénat se prononce pour la réintégration facultative des cheminots révoqués (24 octobre).

— M. Contenot (Entente républicaine) est élu conseiller municipal de Paris pour le quartier de la Porte-Saint-Martin, contre le candidat du Cartel des gauches. Le candidat communiste avait été maintenu au second tour (26 octobre).

— Les compagnies de chemins de fer acceptent la réintégration facultative des cheminots (30 octobre). Les socialistes s'élèvent contre cette solution, qui ne donne pas satisfaction à leurs promesses électorales.

ALLEMAGNE. — Le voyage du Zeppelin vendu aux Américains, qui a survolé la France et l'Atlantique, soulève en Allemagne un grand enthousiasme.

Le succès de l'emprunt Dawes vient encore renforcer l'impression que l'Allemagne se relève.

Mais la situation parlementaire est toujours confuse. Les démocrates refusent, en fin de compte, de collaborer avec les nationalistes (18 octobre).

Il apparaît évident que la composition actuelle du Reichstag, élu au moment où l'Allemagne se débattait dans les pires difficultés, ne répond plus aux circonstances actuelles, nettement améliorées. L'Assemblée est dissoute, le 20 octobre, par décret du président d'Empire. Les élections auront lieu le 7 décembre.

LA QUESTION DE L'IRAK. — Le conseil de la S. D. N. trace une frontière provisoire entre l'Irak et la Turquie. Les Britanniques et les Turcs s'engagent à exécuter loyalement cette décision (29 octobre).

L'ANARCHIE CHINOISE. — Le général chrétien Feng-Yu-Tsiang s'empare de Pékin et se pose en médiateur désireux de mettre fin à la guerre civile (13 octobre). Le « président » Tsao-Kun prend la fuite, et un gouvernement provisoire est nommé (25 octobre). Toutefois, Ou-Pei-Fou annonce son intention de continuer la lutte. Les puissances envoient des troupes en Chine et on se demande quelles seront les répercussions de cette anarchie persistante.

A. M.

## CORRESPONDANCE

Plusieurs membres de la famille Donin de Rosière se sont émus d'un passage contenu dans l'article sur Jean-Jacques Rousseau en Dauphiné, que la Revue universelle a publié dans son numéro du 15 août. Il leur a semblé que l'auteur avait voulu contester la noblesse de leur famille et le droit qu'elle a de porter le nom qui la distingue. Nous nous empressons de les rassurer ; notre collaborateur n'a jamais eu semblable intention. Seule, la suppression d'un passage essentiel, consacré précisément au fondateur de la branche actuelle des Donin de Rosière — suppression amenée, au dernier moment, par les nécessités de la mise en page — a pu donner lieu à méprise. Voici ce passage, exactement rétabli :

« Louis Donin de Rosière, écuyer, conseiller du roi et greffier en chef du Parlement du Dauphiné, avait été anobli par ces fonctions. Dès 1746, il avait été nommé capitaine-châtelain royal et delphinal, maire ancien mitriennal de Bourgoïn et de son mandement. C'est ce Louis Donin de Rosière qui, au cours d'un séjour à Paris, avait fait la connaissance de Rousseau. D'après Jean-Jacques, c'était « le bon temps », alors qu'il n'avait encore « aucun nom dans le monde ». Le greffier en chef du Parlement de Grenoble avait deux enfants, dont l'un, Louis-Jean-Baptiste Mériadec, était capitaine d'artillerie au régiment de Besançon. »

MM. Donin de Rosière ajoutent que Pamphile Donin de Rosière, sous-préfet de la Tour du Pin sous la Restauration, leur aïeul, était, non le petit-fils, mais le troisième enfant du capitaine d'artillerie. L'erreur a été commise par l'Armorial du Dauphiné, où nous l'avons trouvée. Nous la rectifions bien volontiers.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.